

ESTUDIOS CLÁSICOS

ÓRGANO DE LA SOCIEDAD ESPAÑOLA
DE ESTUDIOS CLÁSICOS



TOMO XLV
(NÚMERO 124)
MADRID
2003

COMITÉ DE REDACCIÓN:

ANTONIO ALVAR EZQUERRA, EMILIO CRESPO GÜEMES, JOSÉ LUIS VIDAL PÉREZ, JOSÉ FRANCISCO GONZÁLEZ CASTRO, FRANCISCO GARCÍA JURADO, M^a JOSÉ BARRIOS CASTRO, DULCE ESTEFANÍA ÁLVAREZ, JUAN JOSÉ CHAO FERNÁNDEZ, SANTIAGO LÓPEZ MOREDA, RAMÓN MARTÍNEZ FERNÁNDEZ, GERMÁN SANTANA HENRÍQUEZ Y MILAGROS QUIJADA SAGREDO, Presidente y miembros de la Junta Directiva de la S.E.E.C.

Redacción: Vitrubio 8, 2º, 28006 MADRID.

Para la publicación de este número, la SEEC ha contado con la ayuda económica de la CICYT.

ISSN: 0014-1453

Depósito legal: M. 567-1958

Composición e impresión: EDICLÁS S.A., San Máximo 31, Edificio 2.000,
28041 Madrid

ÍNDICE

Págs.

CULTURA CLÁSICA

MME. MAME SOW DIOUF, <i>La relation du citoyen et de l'état dans la pensée grecque antique</i>	7-24
ELSA RODRÍGUEZ, <i>Los lechos de Casandra en Troyanas y Hécuba de Eurípides y en Alejandra de Licofrón</i>	25-46
AZUCENA ÁLVAREZ GARCÍA, <i>La noche en Lesbos, según Longo</i>	47-69
DIANA DE PACO, <i>Nuevos procedimientos de recreación de la tradición clásica en Calcetines, máscaras, pelucas y paraguas de Luis Riaza</i>	71-92

DIDÁCTICA DE LAS LENGUAS CLÁSICAS

FRANCISCO RODRÍGUEZ ADRADOS, <i>Los planes de Filología: recuerdo y perspectivas</i>	95-105
--	--------

RESEÑAS DE LIBROS

FRANCISCO GARCÍA JURADO, *Alfredo Adolfo Camús (1797-1889)* (M. González González), p. 109. S. SICILIANO (Archilochus), *Φίλη Παῖς. Canto in greco antico e in italiano* (M. Bueno Pérez), p. 111. Aristóteles, *Poética* (E. Crespo), p. 112. CICERÓN, *Sobre el orador* (E. Bérchez Castaño), p. 114. *El teatre clàssic al marc de la cultura grega i la seua pervivència dins la cultura occidental*, vol. IV, *El fil d'Ariadna* (M. González González), p. 115. M. CANNATÀ y G. B. D'ALESSIO (editores), *I lirici greci. Forme della comunicazione e storia del testo* (C. Egoscozabal), p. 117. SESTO EMPÍRICO, *Contro gli Astrologi* (E. Á. Ramos Jurado), p. 121. GERMÁN SANTANA HENRÍQUEZ, *Semántica y lingüística. Aplicaciones del método de la Sprachinhaltsforschung al griego antiguo* (M^a D. Jiménez López), p. 123. JOSE MARÍA BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, MARÍA PAZ GARCÍA-GELABERT PÉREZ, et alii, *Cástulo, Jaén, España. II. El conjunto arquitectónico del Olivar* (S. Montero), p. 126. JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, *Religiones, ritos y creencias de la Hispania Prerromana* (J. Cabrero Piquero) p. 127. CORRIGENDA p. 128.

ACTIVIDADES DE LA SOCIEDAD ESPAÑOLA DE ESTUDIOS CLÁSICOS

ACTIVIDADES DE LA NACIONAL

Convocatoria de Junta Directiva (p. 131). *Convocatoria de Asamblea General* (p. 131). *Convocatoria de elecciones para la renovación de cargos de la Junta Nacional de la SEEC* (p. 131). *Junta electoral y mesa electoral* (p. 132). *Convocatoria de elecciones para renovación de las Juntas de la secciones de la SEEC* (p. 132). *Lugares de exposición del censo electoral* (p. 132). *Calendario electoral general para la renovación de la Junta Directiva de la SEEC* (p. 132). *Convocatoria del Certamen Ciceronianum* (p. 133). *Convocatoria del Concurso Pythia* (p. 133). *Convocatoria en su cuarta edición del premio de la SEEC a la Promoción y difusión de los estudios clásicos* (p. 134). *Concurso para la elaboración de un manual de lengua latina destinado a adultos* (p. 134). *Resolución de los premios de tesis, memorias de licenciatura y trabajos de investigación presentados durante el año 2002* (p. 135). *Premio de la SEEC a las mejores tesis doctorales y trabajos de investigación de tercer ciclo* (p. 135). *Reunión de la Junta Directiva del 6 de junio de 2003* (p. 136). *Junta Directiva para el 14 de Noviembre de 2003* (p. 138). *Petición de ayuda de la «Fondation Hardt»* (p. 139). *Crónica del XI Congreso Español de Estudios Clásicos* (p. 139). *Concurso Pythia* (p. 142). *Viaje a Roma y Malta* (p. 143). *Viaje a Atenas y Creta* (p. 143).

ACTIVIDADES DE LAS SECCIONES

Alicante (p. 145). *Asturias y Cantabria* (p. 146). *Baleares* (p. 146). *Canarias* (p. 148). *Castilla-La Mancha* (p. 149). *Cataluña* (p. 150). *Extremadura* (p. 151). *Galicia* (p. 152). *León* (p. 152). *Madrid* (p. 154). *Pamplona* (p. 155). *Salamanca* (p. 157). *Valladolid* (p. 157).

Necrológica Luis Sanz de Almarza y Sanz del Río (p. 158).

ABSTRACTS OF THE PAPERS (p. 159).

CULTURA CLÁSICA

LA RELATION DU CITOYEN ET DE L'ÉTAT DANS LA PENSÉE GRECQUE ANTIQUE (V^e/IV^e s. av. J.C.)

Le siècle de Périclès (V^e s. av. J.-C.), au cours duquel l'esprit grec atteignit un haut degré de maturité, vit la multiplication de penseurs réfléchissant sur tous les domaines de la vie, créant ainsi en Grèce une effervescence intellectuelle sans égal jusqu'alors. Cette tendance allait se poursuivre au cours des siècles suivants, notamment avec Platon et Aristote (IV^e s. av. J.-C.), ou bien les Stoïciens et les Epicuriens (IV^e – III^e s. av. J.-C.). Les thèmes abordés par ces penseurs furent très nombreux,¹ et le siècle de Périclès compte parmi les siècles de lumière à l'instar, par exemple, de la situation que connaîtra l'Europe au XVIII^e s. après J.-C. C'est sur ce fond d'effervescence intellectuelle qu'il convient de situer les questions agitées alors concernant les rapports entre le citoyen² d'une part, l'Etat et les pouvoirs en place, de l'autre. Car, après avoir érigé leurs cités

¹ On s'interrogea abondamment par exemple sur les types de régimes politiques, pour savoir lesquels étaient à même de rendre la cité heureuse. Certains penseurs se demandèrent si les dieux existaient réellement ou s'ils étaient des produits de notre imagination. Les divers rapports de domination entre humains furent mis en question, et là, il s'agissait de savoir s'il y avait des individus, des races ou des groupes humains supérieurs aux autres par nature, et si la domination d'une nation sur une autre, d'un individu sur un autre était inévitable parce qu'inscrite dans l'ordre naturel des choses, ou bien si cela devait être rapporté à la culture.

Sur ce dernier point, Protagoras ou Antiphon –qui font partie de la première génération de sophistes apparue au début du V^e s. et active jusqu'au début du siècle suivant, à ne pas confondre avec la seconde génération de sophistes qui se manifeste à partir du dernier quart du V^e, et bien moins généreuse, celle-là– apportèrent des réponses révolutionnaires: ils mettaient en effet sur le compte de la culture et non de la nature, les différences entre humains. Leurs réponses généreuses ont traversé les siècles pour féconder les diverses déclarations humanitaires que l'on possède aujourd'hui, comme celle de l'indépendance des Etats Unis (Philadelphie, 1776), qui proclame que «les hommes naissent égaux» ou bien celles de l'Unesco sur la race et les préjugés raciaux.

² Selon la définition d'Aristote (*La Politique* III, 1, 6 – 7, 1275 a), «le citoyen au sens strict, aucun caractère ne le définit mieux que la participation à l'exercice des pouvoirs de juge et de magistrat (exemple: stratège, navarque...) et notamment de cette magistrature à caractère indéterminé qui est le fait d'être membre de l'Assemblée du peuple». Nous avons là la définition du citoyen dans une démocratie comme celle qui prévalait à Athènes, alors. Mais Aristote précise par la suite que «le citoyen est nécessairement

à partir du VII^e s. av. J.-C., les Grecs jugèrent bon de les doter de lois écrites qui devaient en assurer la stabilité et le bonheur. Pour faire jouer leur rôle aux lois, il fallait que tous leur permettent de fonctionner en leur obéissant, cette obéissance étant au prix de la perte d'une part de liberté de chacun, dans l'intérêt commun.

L'imposante place qu'occupe dans la littérature grecque la réflexion sur la relation du citoyen à l'autorité montre que cette question fut une préoccupation majeure des Grecs.

Dans de nombreux textes en effet, cette question revient, et en substance, sous la forme suivante: le citoyen peut-il se rebeller contre ce que la cité où il a accepté de vivre considère comme légal, ou bien contre celui que le peuple a placé à sa tête? Un Etat exposé à la rébellion peut-il connaître la stabilité, une condition indispensable au bonheur des cités?

Mais l'esprit dialectique grec posait le problème également sous l'aspect inverse: les lois et les pouvoirs en place comportent-ils toujours cette perfection seule, au fond, capable de les mettre à l'abri des contestations? Sur ce point, malgré la supériorité reconnue à la loi écrite du fait de sa fonction civilisatrice et stabilisatrice, il ne manqua pas des penseurs pour reconnaître ses limites. Et c'est surtout la seconde génération de sophistes représentée par Thrasymaque, Polos et Calliclès (dernier quart du V^e s. av. J.-C.), qui va mettre en exergue les vices dont peuvent être affectées les lois et l'autorité, contribuant ainsi à relativiser celles-ci. Thrasymaque, par exemple, estimait que la loi n'était rien d'autre que la loi du plus fort, qu'elle ne favorisait en réalité qu'une partie du peuple, celle-là qui la confectionnait, c'est-à-dire la classe des gouvernants. Que, par conséquent, les citoyens n'avaient aucune obligation de respect vis-à-vis de la loi.³ Et dans

différent suivant chaque constitution» (*Ibid.* III, I, 9, 1275 a, éd. Budé); ce qui nous autorise à prendre en compte, dans ce travail, les héros et héroïnes de tragédie qui vivent dans des royautes: ce sont des «citoyens sujets». Une autre raison conforte notre choix: les débats rapportés dans les tragédies grecques sont, de toutes façons, sur fond de mythes, la transposition, au théâtre, du vécu contemporain.

³ Platon *République* I 338 c sqq. Le poète tragique grec Sophocle a remarquablement reproduit sur scène le conflit qui pouvait survenir entre l'Etat et le citoyen, du fait du déni de certains droits par l'Etat. Dans son *Antigone*, (≈ 441 av. J.-C.), l'héroïne qui a donné son nom à la pièce et dont le frère est mort en portant les armes contre sa patrie, a été obligée de fouler aux pieds la loi thébaine qui refusait la sépulture dans ces cas là: elle ressentait en effet comme une injustice, comme un manquement à l'équité, le refus, par l'autorité, de l'accomplissement d'un impératif naturel –ensevelir un proche– et ce, au nom de la loi civique. Et à notre connaissance, c'est dans cette pièce que, pour la première fois dans l'histoire littéraire grecque, est posé de façon aussi nette le problème du conflit qu'il peut y avoir entre le droit naturel et le droit positif. Le problème était d'ailleurs déjà présent dans l'*Ajax* du même auteur, pièce antérieure à 441, date de l'*Antigone*.

cet ordre d'idées, il est arrivé que la loi fût niée et ses effets supprimés. C'est ainsi que le peuple athénien ne se reconnut pas dans l'ordre établi en 404-403 à Athènes par les Trente Tyrans qui, par un coup de force, avaient chassé les démocrates du pouvoir et instauré un régime de terreur fonctionnant à coup d'arrestations arbitraires, d'assassinats et de confiscations de biens:⁴ à leur chute, toutes leurs décisions et tous leurs actes furent abrogés.⁵

Alors, quelle est l'attitude idéale du citoyen vis-à-vis des lois? Et, à l'inverse, quel Etat, quelles autorités sont-ils à même de façonner ce citoyen idéal? Quels aménagements faut-il apporter aux lois et quel profil doit avoir l'autorité chargée de la gestion de la cité, si l'on veut les réconcilier avec le citoyen? L'objet de cette étude est d'interroger les Anciens sur ce qu'ils pensaient des rapports du citoyen et de l'Etat, question complexe mais centrale dans la réflexion sur les conditions du bonheur, de la stabilité et de la paix dans les cités.

Il est évident que dans l'Athènes démocratique des V^e - IV^e s. av. J.-C., les débats sur la relation entre le citoyen, désormais conscient de sa liberté et de ses droits, et l'Etat, régi par un code de lois auxquelles tous devaient respect et obéissance, suscitaient de belles empoignades dans les milieux intellectuels. Les textes qui nous sont parvenus—des pièces de tragédie aux dialogues de Platon—donnent une idée de ces discussions très animées et sur le mode de l'«antilogie» ou «discours contradictoire» dans lequel deux partis en présence défendaient des thèses opposées. Certaines antilogies sont de belle facture. C'est le cas de celle qui oppose Teucros, sur le point d'ensevelir son rebelle de frère Ajax, -interdit de sépulture, lui aussi - aux chefs de l'armée grecque Ménélas et Agamemnon, qui entendent faire régner l'«ordre».⁶ Non moins captivante est aussi—mais dans un autre genre—l'antilogie entre Criton et Socrate, dans laquelle ce dernier refuse d'obtempérer, arguments à l'appui, aux instances tout aussi argumentées de son ami d'enfance qui tente de le persuader de s'enfuir, à la veille de son exécution.⁷

⁴ Cf. plus bas, p. 14.

⁵ Cf. Eschine, *Contre Timarque* par. 39.

⁶ Cf. Sophocle, *Ajax* 1052 → 1162 et 1226 → 1315.

⁷ Platon, *Criton*, notamment à partir de 44 b 5 sqq.

L'étude des relations entre l'Etat et le citoyen peut certes encore être abordée sous un autre angle, celui de l'impact des mœurs et du caractère des citoyens sur l'Etat: mais c'est là un autre sujet.⁸

I^{ère} PARTIE: SANS LE RESPECT DES LOIS, POINT DE CITÉ HEUREUSE

«Si l'homme, en effet, à son point de perfection, est le meilleur des êtres, il est aussi, quand ilrompt avec la loi et le droit, le pire de tous».

Aristote, *La Politique* I, II, 15, 1253 a.

Mises à part la tradition rapportée à l'école cynique- mépris exacerbé des lois de la cité et des conventions sociales – ainsi que les positions de certains sophistes de la jeune génération, parmi lesquels Thrasymaque, dont le point de vue, dans la *République* I 338 c sqq., est battu en brèche par Socrate, aucun des textes de notre corpus – constitué des écrits des penseurs parmi les plus en vue du V^e- av. J.-C.⁹ - ne fait l'éloge de l'anarchie. L'anarchie est généralement vue comme le pire des fléaux, comme une sorte de démon destructeur aussi bien des cités que des familles ou des armées. L'ordre, en

⁸ Platon, entre autres, touche du doigt cette question notamment dans la *République* IV 435 d e: «Ne sommes-nous pas absolument forcés de convenir que chacun de nous porte en lui les mêmes espèces de caractères et les mêmes mœurs que l'Etat? Car elles n'y peuvent venir que de nous. Il serait en effet ridicule de prétendre que le caractère emporté qu'on voit dans les Etats réputés pour leur violence, comme ceux des Thraces, des Scythes et en général des peuples du Nord, ou la passion de la science, qu'on peut dire propre à notre pays, ou l'avidité du gain, qu'on peut regarder comme la marque particulière des Phéniciens et des habitants de l'Egypte, n'aient point passé de l'individu à l'Etat». Platon souligne encore ce même type de relation dans la *Lettre VII*, 326 b 5 – 326 d 7: «...Quand j'arrivai en Italie et en Sicile pour la première fois ..., cette vie dénommée là-bas heureuse, remplie par de perpétuels festins italiens et syracusains, me déplut absolument: s'empiffrer deux fois par jour, ne jamais coucher seul la nuit ... et tout ce qui suit ce genre d'existence. Avec de pareilles habitudes, il n'est pas d'homme sous le ciel qui, vivant de cette vie depuis son enfance, puisse devenir sensé ... ni jamais acquérir la sagesse: j'en dirais autant de toutes les autres vertus. De même, il n'est pas de cité qui puisse arriver à demeurer paisible sous ses lois, aussi bonnes soient-elles, si les citoyens croient devoir se livrer à de folles dépenses, et, par ailleurs, s'adonner à la complète oisiveté, ... et quand ils dépensent leurs peines à poursuivre leurs amours. Nécessairement de tels Etats ne cesseront jamais d'aller, par soubresauts, de tyrannies en oligarchies et en démocraties, et les gens au pouvoir ne supporteront même pas d'entendre le nom de gouvernement de justice et d'égalité». (Trad. Budé)

⁹ Comme les historiens Thucydide ou Xénophon; le poète tragique Sophocle qui traite abondamment de la relation du citoyen et du pouvoir; les orateurs Eschine ou Démosthène; les philosophes Platon ou Aristote qui ont beaucoup réfléchi sur la cité et le citoyen; et enfin les sophistes Protagoras, Antiphon, Critias ou Lycophon.

revanche, est systématiquement exalté. Ainsi, dans l'*Ajax* de Sophocle, le chef Atride Ménélas proclame que «le pays où l'on peut, à sa guise, ... faire tout ce que l'on veut, même avec des vents favorables, finit par aller au fond».¹⁰ L'historien Xénophon (≈ 428 - ≈ 354 av. J.-C.) proclame également que «tant que les cités demeurent soumises aux lois, les Etats demeurent forts et florissants».¹¹ Et un aspect qu'il admirait dans l'éducation perse, c'est qu'on y enseignait aux enfants à obéir aux chefs.¹²

Une telle valorisation de la loi tenait à la vertu civilisatrice de celle-ci, comme le lui reconnaissait le sophiste Protagoras, ainsi que tous les législateurs et penseurs qui ont exalté la création des lois pour la gestion des cités.

Cette conviction, Protagoras l'exprimait par cette boutade: «l'homme qui te paraît le plus injuste dans une société soumise à des lois serait encore un juste et un artiste en cette matière, si l'on avait à le comparer à des hommes qui fussent de vrais sauvages».¹³

Avec de telles vues, Protagoras ne transigeait pas sur le respect dû aux lois: quiconque les foulait aux pieds était bon à subir la peine de mort, en tant que plaie de l'Etat.¹⁴ L'idéal était naturellement, pour ces sophistes dit de la première génération, d'éduquer très tôt les jeunes à l'obéissance: Antiphon tirait exemple du passé où les gens, très tôt, «habituèrent leurs enfants à obéir et à faire ce qu'on leur ordonnait, afin qu'arrivés à l'âge d'homme, ils n'eussent pas à subir le choc d'un grand changement».¹⁵ C'était là une préparation à la vie de citoyen.

* * *

¹⁰ Cf. Sophocle, *Antigone* 672 - 676

¹¹ Xénophon, *Mémoires* IV, 4, 16 (Budé).

¹² Xénophon, *La Cyropédie* livre I, chap. ii.

¹³ Un Rousseau prendra, plusieurs siècles plus tard, le contre-pied d'une telle affirmation, en lui substituant son mythe du bon sauvage. Comparer avec le poète grec Hésiode (VIII^e s. av. J.-C.), pour qui l'«anomie» ou «absence de loi» est propre à la jungle (*Les Travaux et les Jours*, 277 sqq): le premier des biens, chez les humains, c'est la justice (*Ibid.*). Au concept d'«anomie», opposer, par exemple, chez Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, l'existence de «faibles lueurs de justice que les dieux nous donnent».

¹⁴ Cf. Platon, *Protagoras* 320 e.

¹⁵ Antiphon le Sophiste, fragment B 61, in *Fragments des Sophistes*, présentés et traduits par J. P. Dumont, Paris, PUF, 1969.

Dans le principe, c'est à la puissance publique, c'est-à-dire à l'Etat, qu'est confié le soin d'appliquer le droit, et tout citoyen doit se soumettre à la loi et à l'autorité, aussi longtemps qu'il accepte de vivre au sein de la cité. Tel est le point de vue d'un Platon, par la bouche de Socrate, pour qui vivre dans la cité signifie que l'on a accepté ses lois après en avoir pris connaissance; c'est être désormais lié par contrat aux lois.¹⁶

Platon pousse son argumentation jusqu'à concevoir qu'il existe entre le citoyen et la loi une relation du maître à l'esclave.¹⁷

Celui qui refuse les lois est libre de quitter le pays.¹⁸ Dans les écrits de vieillesse, Platon place si haut l'obéissance aux lois qu'il l'identifie au service des dieux¹⁹ qui renversent tout dans la cité où les lois sont méprisées, et la cité devient maudite²⁰ Car les lois humaines, dans l'entendement du philosophe et ce, dès les premiers écrits, ne sont jamais iniques: elles sont parfaites, étant des imitations des lois divines²¹ Ce sont les hommes qui sont injustes. Du reste, la contestation d'un jugement ressenti comme inique est toujours possible, à la condition que cela se fasse par des voies légales.²²

* * *

Cette nécessité d'obéissance aux lois n'obère en rien la dignité du citoyen: l'obéissance, au contraire, est pour celui qui la pratique, une école de commandement. Sophocle met dans la bouche du nouveau roi Créon, qui fait face à la rébellion de l'héroïne Antigone, cette leçon de civisme: «C'est aussi le citoyen docile qui, j'en ai confiance, saura commander quelque jour, tout comme il se laisse commander».²³ A

¹⁶ Cf. Platon, *Criton* 50 c 6 ταῦτα ὁμολόγητο ἡμῖν τε καὶ σοι ...«Ceci était convenu entre nous et toi» (les lois d'Athènes, personnifiées, évoquent la «convention» entre elles et Socrate. Cet artifice littéraire au cours duquel les lois dissuadent Socrate pressé par ses amis de s'enfuir, est passé dans l'his.

¹⁷ Platon, *Criton* 50 e 4.

¹⁸ *Ibid.* 51 d 2 sqq.

¹⁹ *Lois* VI, 762 e; *Lettre* VIII, 354.

²⁰ *Lettre* VII, 335 e – 336 a.

²¹ Comparer avec le point de vue d'Antigone chez Sophocle: pour elle, les lois (humaines) sont par essence iniques, contrairement aux lois divines. Elles sont par conséquent bonnes à être foulées aux pieds.

²² Cf. Platon *Criton* 51 e.

²³ Sophocle, *Antigone* V. 669 - 671

l'époque de l'*Antigone*, nous sommes en pleine démocratie à Athènes. On pensait alors, comme le systématisera plus tard Aristote, qu'obéir et commander alternativement, c'est-à-dire pratiquer ce que nous appelons aujourd'hui l'alternance, étaient les principes qui, avec la liberté, étaient les fondements de la démocratie.²⁴

Aristote avancera les motivations qui, à l'origine, avaient conduit à l'adoption de l'«alternance» politique dans les démocraties, tout en révélant les causes qui, par la suite, ont constitué un frein à son application systématique.

Le passage est savoureux et voici ce que dit Aristote:

«... En ce qui concerne les charges politiques, quand l'Etat est fondé sur l'égalité des citoyens, ceux-ci estiment juste d'exercer l'autorité chacun à son tour; à une époque ancienne, comme il est naturel, ils estimaient juste de s'acquitter de leur charge à leur tour et chacun pensait qu'en retour, quelqu'un d'autre veillerait à son bien propre, tout comme lui-même auparavant avait, durant sa charge, veillé à l'intérêt de celui-là. Mais actuellement, à cause des avantages que l'on retire de la fortune publique (διὰ τὰς ὠφελείας τὰς ἀπὸ τῶν κοινῶν) et de l'exercice des magistratures (καὶ τὰς ἐκ τῆς ἀρχῆς), les hommes désirent garder continuellement (συνεχῶς) leur charge, comme si le pouvoir maintenait en bonne forme (ὑγιαίνειν) les gouvernants si maladifs soient-ils. C'est sans doute ainsi que les magistrats couraient après les places (ἐδίωκον τὰς ἀρχάς).

Et Aristote, fin spécialiste du politique, auteur de cent cinquante études de constitutions, et maître d'Alexandre le Grand à qui il apprit l'art de gouverner, tenait en haute estime le fait de «savoir à la fois commander et obéir», (τὸ δύνασθαι ἄρχειν καὶ ἄρχεσθαι), et proclamait que «la vertu d'un citoyen éprouvé consistait à savoir également bien commander et bien obéir».²⁵

Mais il n'est pas question, pour Aristote, d'inciter à commander ou à obéir n'importe comment. D'abord, l'on ne peut bien commander si l'on n'a pas soi-même auparavant obéi:²⁶ «le gouvernant doit apprendre à exercer (l'autorité politique) en étant lui-même gouverné...».

²⁴ Aristote *La Politique* III VI, 9, 1278 b- 1779 a.

²⁵ Aristote, *La Politique* III, IV, 10, 1277 a.

²⁶ *Ibid.* III, IV, 14, 1277 b.

Ensuite, le commandement et l'obéissance s'entendent dans le contexte particulier du gouvernement d'hommes libres (ἀρχὴ τῶν ἐλευθέρων), et dans l'Etat le meilleur.²⁷ Il s'agit, selon Aristote, de «commander en sachant qu'on a affaire à des hommes libres, et d'obéir comme des hommes libres», pas comme des esclaves. Platon va dans le même sens, le citoyen accompli étant, chez lui, celui qui sait à la fois commander et obéir *avec justice* (μετὰ δίκης).²⁸ L'obéissance civique est empreinte de dignité. Elle n'a rien à voir avec celle qu' Ismène, la sœur d'Antigone, manifeste à la suite de l'édit royal prononcé contre son frère. Soumise au pouvoir, elle apparaît sans gloire, cédant à la force publique rien que pour avoir la paix, pour un bonheur égoïste. Elle n'agit pas en citoyenne, statut que la loi athénienne ne reconnaissait pas du reste à la femme. C'est la peur, φόβος,²⁹ qui dicte sa conduite, et non ...αἰδώς...,³⁰ qui désigne la bonne crainte des lois, à la différence d'un Socrate qui, lui, se plie à la sentence de mort volontairement et en toute conscience qu'en obéissant aux lois de la cité, il contribue à la stabilité de celle-ci.³¹

Il y a enfin un ordre à suivre dans l'application de l'alternance. Selon l'*Alcibiade* 1^{er} de Platon,³² le commandement a un préalable: c'est l'acquisition de la vertu, l'homme libre devant se signaler par cette qualité.³³ Et tant qu'on ne la possède pas, «mieux vaut obéir à un meilleur que soi, que de commander et ce, qu'on soit homme fait ou enfant».³⁴

²⁷ La royauté absolue est donc écartée, ainsi que toutes les tyrannies. Le gouvernement en question est celui qui a en vue l'intérêt général.

²⁸ Platon *Lois* I 643 e.

²⁹ Cf. Sophocle *Antigone* v. 505.

³⁰ Cf. Platon *Lois* III 698 b 6.

³¹ A la décharge d'Ismène, cependant, signalons un aspect de la mentalité grecque que le chœur, qui incarne la sagesse dans les tragédies grecques, rappelle à Antigone, l'héroïne rebelle: il y a un ordre du monde dans lequel chacun doit occuper la place qui lui a été fixée par le destin. Se trouver en position d'obéir, et refuser de le faire, c'est, pour ainsi dire, faire abandon du poste où la divinité distributrice vous a placé. C'est, par conséquent, de l'ὑβρις, de la «démessure» et même de l'impiété, qualité que les Barbares ont en partage au plus haut point. L'obéissance de Socrate aux lois est d'ailleurs en partie motivée par ce principe.

³² Platon, *Alcibiade* 1^{er}, 135 a sqq.

³³ Cf. *Ibid.* 135 c 6: ἐλευθεροπρεπὴς δὲ ἡ ἀρετή.

³⁴ *Ibid.* 135 b 8-9: πρὶν δὲ γε ἀρετὴν ἔχειν, τὸ ἀρχεσθαι ἀμεινον ὑπὸ τοῖς βελθόνους ἢ τὸ ἀρχεῖν ἀνδρί, οὐ μόνον παιδί.

Malgré cet intérêt porté à l'obéissance civique par les penseurs, des agitations multiples secouèrent la cité, les citoyens se désolidarisant bien des fois de l'Etat et des pouvoirs, individuellement ou collectivement. C'est à l'examen de la rébellion civique et de ses causes que nous consacrons les pages qui suivent.

II^e PARTIE: LA RÉVOLTE ET SES CAUSES

– Le roi Ménélas à Teucros: «... C'est le fait d'un traître que de prétendre, quand on n'est qu'un sujet, ne pas obéir à ses chefs...».

(Sophocle, *Ajax*, v. 1071 – 1072) (Budé).

– Teucros: «Tu t'étais révélé un voleur de suffrages».

(*Ibid.* v. 1135) (Budé).

Les conditions pour que le citoyen observe l'obéissance ne sont cependant pas toujours remplies par l'Etat ni par l'autorité. L'exigence de justice et d'équité propre à l'être humain expliquent alors souvent la mise en question des pouvoirs en place, des lois elles-mêmes et du droit établis.

Dès le mythe, c'est Cronos, le Temps, qui supprime son père Ouranos pour échapper à la mort programmée par ce dernier contre ses propres enfants pour ne pas avoir d'héritiers. Puis ce même Cronos est supprimé à son tour par son fils Zeus, car il avait la manie de dévorer ses enfants.³⁵

A l'époque historique, Homère (IX^e s. av. J.-C.) raconte, dans l'*Iliade*, la colère d'Achille contre les chefs de l'armée grecque devant Troie, coupables du partage injuste du butin féminin en sa défaveur:³⁶ l'illustre héros se retira des combats durant presque toutes les hostilités, ce qui coûta cher à l'armée grecque.

Hésiode, poète didactique grec du VIII^e s. av. J.-C., considéré comme un des prophètes de l'Humanité, s'est aussi rendu célèbre par son poème de révolte, *Les Travaux et les Jours*, le premier poème grec de protestation personnelle qui nous soit parvenu, écrit sous la

³⁵ Sur ces mythes, voir Hésiode, *Théogonie* 154 sqq et 453 sqq. (Budé).

³⁶ Homère, *Iliade* I 1 sqq.

forme d'une épître adressée à son frère Persès et aux notables de la ville chargés de rendre la justice: ces derniers avaient fait un partage inique de leur héritage paternel en se laissant acheter par des présents. Hésiode, diseur de vérités, les tança en leur rappelant que l'injustice était toujours punie par Zeus; que le mieux à faire pour une vie de bonheur à l'abri du besoin était de ne pas perdre son temps à des futilités sur la place publique, mais plutôt de travailler pour gagner sa vie honnêtement par l'agriculture, activité principale de l'époque, chaque opération à exécuter correspondant à un jour précis de l'année.³⁷

Au cours du V^e s. av. J.-C., à Athènes où le régime démocratique avait cours depuis les réformes de Clisthène, fondateur de la démocratie athénienne, on vit celle-ci sombrer progressivement dans l'arbitraire le plus abject, sous l'influence de politiciens et orateurs sans scrupules, parmi lesquels figurait Cléon (mort en 422), l'homme politique athénien le plus influent de son temps après Périclès (mort en 429).³⁸

Le peuple tout puissant, à qui revenait la décision finale dans les questions d'ordre politique ainsi que dans les cas jugés au tribunal, n'hésitait pas à exercer ces missions sous le feu de la passion, au mépris des lois. C'est ainsi qu'en 406, lors de la victoire athénienne des îles Arginuses, on reprocha aux dix stratèges ayant dirigé les combats d'avoir laissé sur place les morts et les blessés. Le peuple, irrité et enflammé par des orateurs et des démagogues de la trempe de Cléon, décida alors de les châtier en bloc, en violation de la loi athénienne qui exigeait le jugement individuel des criminels. C'était assez pour qu'un homme juste comme Socrate, alors prytane, c'est-à-dire membre du comité directeur tournant du Conseil -l'organe chargé, entre autres, de préparer les dossiers à soumettre à l'Assemblée du peuple-, opposât son veto, seul contre tous, estimant, dit-il, «que son devoir était de braver le danger avec la loi et la justice, plutôt que de [m'] associer à vous (*i.e.* le peuple souverain siégeant au tribunal), dans votre volonté d'injustice, par crainte de la prison ou de la mort.³⁹

³⁷ Cf. Hésiode, *Les travaux et les Jours*, texte établi et traduit par P. Mazon, Paris, Les Belles Lettres.

³⁸ Cf. plus haut.

³⁹ Platon, *Apologie* 32 b 9 – 32 c 1 – 2 (Budé).

Mais le gouvernement oligarchique qu'instaura à Athènes le général Spartiate Lysandre après sa victoire d'Aegos Potamos sur Athènes en 405, brilla lui aussi, comme de bien-entendu, par une multitude d'exactions: assassinats de 1500 citoyens et série d'exils,⁴⁰ confiscations de biens,⁴¹ arrestations arbitraires.⁴² Socrate refusa de cautionner de tels agissements et, alors qu'il était chargé par les Trente d'aller chercher Léon de Salamine pour qu'on le mît à mort, il s'indigna et ne s'associa pas à ce qu'il considérait comme illégal.⁴³

C'est, de même, en réaction à tant de crimes commis par les Trente qu'une résistance du camp des démocrates s'était organisée, avec à sa tête Thrasybule. Les éléments rebelles se retirèrent en Béotie, s'organisèrent, et ne tardèrent pas à rentrer au Pirée pour reprendre le pouvoir. Une guerre civile opposa les «gens de la ville» (le camp oligarchique) et «gens de la campagne» (les démocrates) et permit de débarrasser, dans le sang, Athènes des Trente tyrans, en 403.

Malheureusement, la démocratie remise en selle à partir de 403-402 ne tarda pas à se montrer sous un jour aussi odieux. En particulier, c'est sous ce régime que Socrate fut mis à mort en 399 av. J.-C. sous l'accusation qu'il corrompait la jeunesse par son enseignement, qu'il ne croyait pas aux dieux de la cité et qu'il en introduisait de nouveaux. C'est justement à l'indignation de son disciple Platon, que nous devons les œuvres parmi les plus belles de l'histoire littéraire grecque par l'émotion que suscitent en nous la dignité et le dépassement de Socrate face à l'adversité et à la mort.⁴⁴

⁴⁰ Cf. Lysias, *Contre Eratosthène* c. 21.

⁴¹ *Ibid.* c. 19.

⁴² *Ibid.* c. 16.

⁴³ Platon, *Apologie de Socrate* 32 c –d et *Lettres* VII, 324 e – 325 a.

⁴⁴ Ces œuvres sont l'*Apologie de Socrate*, qui reproduit la défense du philosophe devant le tribunal d'Athènes, le *Criton*, et enfin le *Phédon*, dialogue rapportant les derniers instants fort émouvants du sage homme avec ses amis, et sa mort elle-même. C'est dans ce dialogue que Socrate développe notamment ses théories sur la réincarnation de l'âme, qui est immortelle, dans l'Au-delà; sur la réminiscence aussi, à savoir qu'apprendre, c'est se souvenir de connaissances acquises dans une existence antérieure. On trouve également dans ce dialogue le portrait du philosophe idéal. L'attitude du Socrate du *Criton* préfigure l'attitude stoïcienne. Cf. P. Cambronne, «La cité idéale dans l'ancien stoïcisme» in *Actes du colloque Dépendance et Liberté: l'Afrique et le Monde Méditerranéen dans l'Antiquité*; études réunies par Mame S. SOW, Toronto, Editions Terebi, 1990, p. 16.

Athènes, où la culture et la politique avaient atteint un développement sans précédent tant que Périclès fut à la tête du pays (de 461 à 430 av J.-C.), avait commencé sa déchéance à partir de sa défaite devant Sparte en 404 av J.-C.

Elle recouvrera certes sa suprématie maritime après une victoire navale sur Sparte, qui eut lieu près de Naxos, en 376. Mais les guerres de leadership minent les cités grecques.

Divisées en deux camps, elles se rangent les unes derrière Thèbes, les autres derrière Sparte. Pendant ce temps, la Macédoine, cité grecque barbare et patrie du futur Alexandre le Grand, émerge. Son roi, Philippe, père d'Alexandre, rêve déjà d'une Grèce entièrement sous la coupe macédonienne. Athènes se trouve devant un dilemme et deux camps s'y forment qui s'opposent sur l'attitude à tenir devant Philippe: d'un côté, l'orateur Démosthène, les hommes d'Etat et/ou orateurs Lycurgue (390 – 325) et Hypéride (389 – 322) optent pour l'indépendance nationale et la reconquête de la suprématie d'Athènes sur la Grèce et le reste du monde; de l'autre, les partisans de Philippe, Eschine, Eubule, le général Phocion, Philocrate et Isocrate préfèrent perdre une part de l'indépendance, pourvu que la Grèce s'en sorte renforcée parce qu'unie face au seul vrai ennemi, celui de tous les temps, la Perse barbare.

Les hommes des deux camps, plus particulièrement Eschine et Démosthène, se livrent une guerre sans merci, à coup de procès réciproques pour trahison à la patrie. Le parti pris d'Eschine était peut-être a priori plus difficile à justifier: il portait atteinte à l'amour propre athénien en violant le principe de l'indépendance nationale. Mais il était réaliste. L'extrême efficacité de la monarchie –en l'occurrence macédonienne–, au contraire de la démocratie directe athénienne dont les institutions, –assemblées du peuple, tribunaux, Conseil– minées par les intrigues, ne fonctionnaient plus selon les règles établies dans le texte fondamental et selon les coutumes, avait séduit plus d'un patriote révolté contre les agissements de la démocratie.⁴⁵ Et c'est donc là qu'il faut chercher la cause des très fortes réserves de la plupart des penseurs grecs vis-à-vis des formes extrêmes de la démocratie. L'expérience avait en effet amené un grand nombre d'entre eux à battre en brèche les excès de cette

⁴⁵ Cf. les dysfonctionnements des institutions athéniennes autour des années 336 av. J.-C. tels que rapportés dans le *Contre Ctésiphon* d'Eschine par. 3 – 5.

constitution, la renvoyant dos à dos avec la tyrannie, le meilleur régime politique étant, selon eux, celui qui tient le milieu entre l'extrême liberté et l'extrême servitude.⁴⁶

III^e PARTIE: LES CONDITIONS DE LA PAIX DANS LA CITÉ

«Thémis (la Justice parfaite divinisée, l'Equité) a engendré les Heures: Eunomie (Ordre), Dikè (Droit) et Eirène (Paix)».

Hésiode, *Théogonie* v. 901 – 902

La relation souvent heurtée entre le citoyen et l'Etat pose en fait le problème fondamental de la justice. Le règne de la justice à tous les niveaux de la cité est, en effet, une condition nécessaire à l'harmonie des rapports entre l'Etat et le citoyen, et entre les citoyens entre eux. Car, en favorisant des rapports d'où la haine est exclue, des rapports d'entente des esprits, ou *ὁμόνοια*, —concept qui ne signifie pas unanimité des goûts et des idées—,⁴⁷ elle dispose les citoyens à obéir aux lois, ouvrant ainsi la voie à la stabilité et à la paix dans la cité.

Or, tout comme le médecin grec Hippocrate de Cos (V^e – IV^e s. av. J.-C.) divisait l'art médical en trois parties, la maladie, le malade et le médecin, et assignait à chacun de ces deux derniers un rôle dans la lutte contre la maladie, en vue de la guérison,⁴⁸ pareillement, on peut distinguer trois niveaux dans l'art de gérer la cité ou politique: les lois qui décident souverainement de tout et qui, par conséquent, doivent être sans défaut pour susciter l'adhésion; le citoyen, à qui elles sont destinées et sans l'obéissance duquel les lois et la cité sont affaiblies; et enfin les gouvernants ou magistrats qui ont en charge l'élaboration et l'application des lois, et qui non seulement ne doivent pas se situer au-dessus des lois,⁴⁹ mais encore doivent posséder les qualités bien déterminées de l'homme d'Etat.

⁴⁶ Cf., entre autres, Platon, *Lois* VI, 756 e, *Lettre VIII*, 354d – e et Aristote, *La Politique* IV, XI, 6 – 8, 1295 b. A Argos et à Messène, dans le Péloponnèse, l'institution d'un sénat et des éphores devait servir à contrôler le roi, et donc à prévenir les excès de la tyrannie. Sur la législation de Lycurgue, à qui l'on attribue la constitution si équilibrée de Sparte, structurée comme celle de Messène et d'Argos, cf. Polybe, *Histoires* VI, 10, 1 – 10. Sur Polybe, cf. plus bas, p.18, note 1.

⁴⁷ Cf. Xénophon, *Mémoires* IV, 4, 16.

⁴⁸ *Epidémies* I, Kuehlewein c. II, p. 190, I 3 sqq = Littré II p. 636, 1 sq.

⁴⁹ A la notable exception de l'homme d'Etat exceptionnel dont parle Platon dans *Le Politique* 295b 2-3.

Concernant les lois, elles sont bonnes, selon les penseurs grecs classiques, quand elles sont en accord avec le régime constitutionnel en vigueur qui lui-même doit être correct. C'est pourquoi les penseurs grecs condamnaient les régimes despotiques, c'est-à-dire les tyrannies, les oligarchies, les démocraties radicales et autres ochlocraties⁵⁰ ou «gouvernements de la populace». Et c'est pourquoi aussi, très tôt, les cités grecques ont veillé à la constitutionnalité des lois et, à Athènes, avait été créé, à cette fin, dès l'époque archaïque, le tribunal de l'Aréopage,⁵¹ équivalent de nos conseils constitutionnels modernes. Et lorsque les pouvoirs de cette juridiction lui furent enlevés par le réformateur Clisthène (dernier quart du VI^e s. av. J.-C.) pour les donner à l'Ecclésiā (Assemblée du peuple) et à la Boulē (Conseil ou Sénat), ces dernières poursuivirent tout citoyen auteur d'une proposition de loi anticonstitutionnelle de la γραφή παρανόμων ou accusation d'illégalité. L'institution du Conseil nocturne (νυκτερινὸς σύλλογος)⁵² proposée par Platon dans les *Lois* pour la cité idéale à créer, celle des Magnètes, répondait au même but.

Mais la bonne loi, c'est aussi la loi équitable. Le terme «équité» est rendu par le substantif «ἡ ἐπιείκεια» et par l'adjectif substantivé au neutre «τὸ ἐπιεικές», qui désignent «la convenance des mesures», l'équité étant justement cette adéquation permanente des sanctions aux situations présentes et qui donne à la justice un visage modéré et humain. En cela, l'équité, s'oppose au droit strict, auquel elle est supérieure.

Vauvenargues, moraliste français du XVIII^e s, a proclamé dans une phrase mémorable qu'«on ne peut être juste si on n'est pas humain». Mais dès le IV^e s av J.-C., Aristote s'était montré le grand théoricien de la supériorité de l'équité sur le droit strict. «Ce qui est équitable, écrivait-il dans l'*Ethique à Nicomaque*,⁵³ tout en étant juste, ne l'est pas conformément à la loi, mais est

⁵⁰ Cette expression est de Polybe, historien grec de la période romaine (II^e s. av. J.-C.), auteur d'*Histoires* en quarante volumes -dont seuls cinq ont été conservés- consacrés à l'étude du meilleur régime politique: pour ce constitutionnaliste, la démocratie n'est pas un régime où toute foule peut faire ce qu'elle veut, mais seulement celui où la volonté de la majorité est prépondérante (cf. *Histoires* VI, 4, 4 - 6).

⁵¹ Cf. Plutarque, *Les Vies des Hommes Illustres*, s. v. Solon, par. XXXII; éd. de la Pléiade; Eschyle (Ve s. av. J.-C.) la désigne par φύλαξ τῶν νόμων, «gardienne des lois» (cf. *Euménides* v. 681 - 708).

⁵² Platon *Lois* XII 968 a 4 - 8.

⁵³ Aristote, *Ethique à Nicomaque* V, x, 3 (éd. Garnier, texte grec et traduction par J. Voilquin)

comme une amélioration de la loi. Car, lorsque la loi s'exprime pour la généralité des cas et que, postérieurement, il se produit quelque chose qui contrarie ces dispositions générales, il est normal de combler la lacune laissée par le législateur et de corriger l'omission imputable au fait même qu'il s'exprimait en général». ⁵⁴

Et pour Aristote, c'est cela qui justifie le recours aux décrets, τὰ ψηφίσματα⁵⁵ destinés à préciser la loi là où elle ne s'est pas prononcée. Pour illustrer cette justice adaptée aux circonstances, Aristote la compare à la règle de plomb en usage dans l'architecture à Lesbos, cette règle qui, dit-il, «n'est pas rigide, mais peut épouser les formes de la pierre...». ⁵⁶

Il serait intéressant de rapprocher cette idée d'une justice souple et au cas par cas, avec la médecine hippocratique selon laquelle le traitement médical doit tenir compte de la diversité des natures individuelles, et qui a fait passer le célèbre médecin Hippocrate de Cos parmi les plus grands humanistes de son temps.

Cette vision aristotélicienne est en opposition avec celle de Platon qui, lui aussi, a eu à s'exprimer, au cours de sa réflexion politique, sur les cas particuliers. Il trouve en effet difficile, dans l'ordinaire, de chercher à adapter les lois à chaque cas particulier. Dans *La République* et dans les *Lois*, il considère l'équité et l'indulgence comme des entorses à la parfaite justice.⁵⁷ A moins que cette forme de manipulation de la justice ne soit laissée à l'homme exceptionnellement sage véritable détenteur de la science royale.⁵⁸ Lui seul est autorisé à infléchir les lois,⁵⁹ qu'il peut modifier sans l'avis des citoyens.⁶⁰ Et ce qu'il fera là ne sera pas un coup de force, «une faute» au sens ordinaire du terme. Ce sera une transgression du νόμος, c'est-à-dire de la loi constitutionnelle stricte, en vue d'atteindre la vraie justice.⁶¹

⁵⁴ Aristote, *Ethique à Nicomaque*, par 4.

⁵⁵ *Ibid.*, par. 6: ψηφίσματα désigne plus précisément les «décrets votés» par l'Assemblée du peuple à Athènes à l'époque du régime de démocratie directe en vigueur alors.

⁵⁶ *Ibid.* par 7.

⁵⁷ Platon, *Lois* 757 e 1 (cf. l'expression παρατεθρωμένον); idem, *République* VIII, 558 a; cette position de Platon est à rapprocher de celle de Xénophon dans la *Cyropédie* I, 3, pour qui la justice a pour critère la conformité aux lois.

⁵⁸ Cf. Platon, *Le Politique* 295 b 2 - 3: τῶν τὴν βασιλικὴν ὁπτισοῦν ὄντως ἐπιστήμην εἰληφότων

⁵⁹ *Ibid.* 295 b 3 - 4.

⁶⁰ *Ibid.* 296 a 8- 9.

⁶¹ *Ibid.* 296 c 9 sqq.

Enfin, Platon pensait qu'on ne pouvait parler de bonne loi, si l'on n'y avait pas mis les formes: une formulation coercitive des lois portait atteinte à la dignité du citoyen. Une loi pure (νόμος ἄκρατος), où le législateur se contente de «dire ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter en le faisant suivre de la menace de la peine»,⁶² avant de passer à la loi suivante, Platon la compare aux ordonnances tyranniques qu'un médecin lui-même esclave prescrirait à des malades esclaves comme lui. Un médecin de condition libre ne saurait soigner ainsi des hommes libres, que de telles méthodes révolteraient. Il accompagnera ses lois de ces «préambules» que nous désignons aujourd'hui par l'«exposé des motifs»⁶³ et dont la fonction est d'expliquer aux citoyens, qui sont des hommes libres, le bien fondé des dispositions légales,⁶⁴ afin que toute adhésion à la loi soit une adhésion volontaire et faite en connaissance de cause.

L'exaltation de l'équité ne s'arrêtera pas à l'époque classique grecque où sophistes, poètes et philosophes tous confondus ont en grande majorité consacré sa supériorité sur la stricte justice.⁶⁵ Elle connut plus tard une belle postérité. Tout le monde connaît la célèbre maxime du philosophe et homme d'Etat romain Cicéron (I^e s. av. J.-C.): «summum jus, summa injuria»,⁶⁶ «comble du droit, comble de l'injustice», pour dire que l'application pleine et entière de la loi rejoint tout bonnement l'injustice. Dans la même foulée, le christianisme et St-Augustin (II^e s. ap. J.-C.),⁶⁷ puis, par la suite, les scolastiques et St-Thomas d'Aquin (XXII^e – XXIII^e s. ap. J.-C.), héritiers, entre autres, de Cicéron et d'Aristote, dont ils connaissaient notamment les œuvres morales, prôneront le pardon et la mansuétude.

* * *

⁶² Platon *Lois* IV 719 e 10 – 11.

⁶³ «Exposé des motifs» pour les lois et «rapport de présentation» pour les décrets.

⁶⁴ Platon, *Lois* V 718 c sqq.

⁶⁵ Sur ce point, cf. notamment W. Volgraff, *L'oraison funèbre de Gorgias*, Leyde, 1952.

⁶⁶ Cicéron, *De Officiis* I, 10, 33.

⁶⁷ Cf. entre autres, sa *Lettre à Macédonius*, 153.

Enfin, les penseurs antiques ont également réfléchi sur l'homme apte à gouverner la cité.

Pour Platon,⁶⁸ comme pour Aristote qui affirme, dans *La Politique*, que la «vertu de justice est une valeur politique»,⁶⁹ il y a une relation consubstantielle entre politique et morale et l'idéal est que le chef soit un homme vertueux. C'est dans *La République*,⁷⁰ un écrit de l'âge mûr, que cet idéal prend forme chez Platon et c'est le philosophe-roi qui va l'incarner: seul, pour Platon, ce dernier connaît la justice et le bien et, par conséquent, mérite d'être placé à la tête de l'Etat. Le sage décrit dans le *Phédon*⁷¹ ressemble à ce personnage: en effet il est capable de procurer à la cité ce dont elle a besoin, tout en la rendant moralement meilleure.

L'historien grec Xénophon (≈ 428 – 354 av. J.-C.) sera lui aussi d'avis que l'homme parfait gouverne et il tentera d'en brosser le portrait en la personne de Cyrus Le Grand (559 – 529 av. J.-C.), le fondateur de l'Empire perse, dont il produira le portrait idéalisé dans *La Cyropédie*.

Aristote, également, a préconisé que la direction de l'Etat soit confiée prioritairement à l'homme vertueux. A défaut, une aristocratie d'hommes de qualité peut remplir cette charge. Mais Aristote reconnaissait la difficulté de ces options: il retint alors comme la meilleure constitution, une majorité – c'est-à-dire une démocratie – composée d'hommes de bien et de bons citoyens.⁷²

Mais contre cette thèse du philosophe-roi se dressait, on le sait, l'orateur athénien Isocrate (436 – 338 av. J.-C.) dans sa *Lettre à Alexandre*,⁷³ où il approuvait l'idée du chef de peuples non philosophe à la manière dont un Platon ou un Aristote l'envisageaient,

⁶⁸ Cf. l'*Alcibiade* 1^{er}, un des tout premiers dialogues, 134 b 11 – c.1: «Si tu dois, dit Socrate à Alcibiade, traiter comme il convient les affaires de la cité, il faut que tu transmettes la vertu à nos citoyens. Aussi te faut-il toi-même acquérir la vertu et il en sera ainsi de toute autre personne qui veut non seulement gérer sa propre personne et ses propres affaires, mais aussi la cité et les affaires de la cité».

⁶⁹ Trad. Budé; cf. Aristote, *La Politique* I, II, 16, 5, 1253 a: ἡ δὲ δικαιοσύνη πολιτικόν.

⁷⁰ *République* V 473 c.11 sqq. (Budé); idée reprise in *Lettre* VII, 326 cd.

⁷¹ Platon, *Phédon* 64 sqq.

⁷² Aristote *La Politique* III XV, 6 – 10, 1286 a / 1286 b; *ibid.* XIII 24 – 25, 1284 b.

⁷³ Cf. Isocrate, *Lettre* V (= *Lettre à Alexandre*), in *Discours* t. IV, Paris, Les Belles Lettres, 1962; cf. aussi Philippe Merlan, qui traduit et paraphrase cette lettre dans «Isocrates, Aristotle and Alexander the Great», dans *Kleine Schriften*, Hildesheim/ N. Y., Georg Olms, 1976.

c'est-à-dire versé dans ce que leurs détracteurs considéraient comme de la chicane verbale (ou «éristique») en vue d'atteindre la Vérité.

Pour Isocrate, une telle orientation ne peut préparer le meneur d'hommes à sa charge. Celui-ci a plutôt besoin d'acquérir le raisonnement dont nous usons dans nos actes de tous les jours (τὴν παιδείαν τὴν περὶ τοὺς λόγους οἷς χρώμεθα περὶ τὰς πράξεις τὰς προσπιπτούσας καθ' ἑκάστην τὴν ἡμέραν...). C'est cela qui lui servira en effet à une vision juste du futur (δοξάζειν περὶ τῶν μελλόντων ἐπικικῶς), à savoir distribuer intelligemment les tâches (προσάττειν οὐκ ἀνοήτως ἃ δεῖ πράττειν ἑκάστους ἐπιστήσει), à distinguer correctement les bons et les justes, des autres, et en outre, à sanctionner les uns et les autres, selon leur mérite (περὶ δὲ τῶν καλῶν καὶ δικαίων καὶ τῶν τούτοις ἐναντίων ὀρθῶς κρίνειν, πρὸς δὲ τούτοις τιμᾶν τε καὶ κολάζειν ὥς προσήκόν ἐστιν ἐκατέροις).⁷⁴

Autrement dit, ce qu'Isocrate préconisait dans ce traité déjà au IV^e s. av. J.-C., c'est que le futur chef apprenne non pas à «philosopher», mais avant tout à bien manager!

* * *

CONCLUSION

Ce qui ressort de la pensée grecque, au terme de cette étude, c'est que le citoyen est nécessairement soumis à l'acceptation des lois et de l'autorité, une cité ne pouvant subsister si ses lois sont méprisées. Que cette acceptation, dans les démocraties, doit être perçue comme citoyenne et non frappée d'indignité: en effet, elle s'inscrit, entre autres, dans le système de l'alternance, un des piliers de la démocratie, régime dans lequel les uns obéissent à d'autres à qui, en attendant leur tour, ils confient la charge de défendre, pour un temps donné, leurs intérêts.

⁷⁴ Lettre à Alexandre par. 4, lignes 2 – 10 (Budé).

LOS LECHOS DE CASANDRA EN *TROYANAS* Y *HÉCUBA* DE EURÍPIDES Y EN *ALEJANDRA* DE LICOFRÓN¹

*Troyanas*² es la tragedia que se centra en las mujeres tomadas tras la destrucción de la ciudad vencida. Su trama gira sobre el reparto de las mujeres entre los jefes griegos y, por lo tanto, la problemática del lecho resulta crucial en su desarrollo: las mujeres, que acaban de convertirse en botines de guerra, están a punto de experimentar el traspaso de un lecho ya desaparecido a otro donde las reglas de juego cambian radicalmente. Este reparto de lechos incumbe a todas las troyanas a excepción de Hécuba quien, en virtud de su edad, queda relegada solamente a la función de sirvienta.

Hécuba presenta una problemática similar: tras la caída de Troya las mujeres, en tanto esclavas, aguardan que las naves las conduzcan a tierras desconocidas y hostiles. Se focaliza la desgracia de la reina y de las mujeres troyanas en las muertes de sus hijos más jóvenes, Polidoro y Políxena.

En *Alejandra* toda la composición conforma el relato por parte del guardián de Alejandra a Príamo de los vaticinios emitidos por su hija, en el momento en el que Paris parte hacia Esparta.³ Las

¹ Este artículo se basa parcialmente en dos ponencias leídas en el año 2000 tituladas «La simbología del lecho en la *Hécuba* de Eurípides» y «Los lechos de Casandra en *Troyanas* de Eurípides: problemáticas y simbologías» presentadas respectivamente en el Segundo Coloquio Internacional «Los griegos: otros y nosotros», Fac.de Hum.y Cs. de la Educ., UNLP, y VI Jornadas de historia de las mujeres/I Congreso iberoamericano de estudios de las mujeres y de género «Voces en conflicto, espacios de disputa», FAC. F. y L, UBA.

² La edición base de los textos son las siguientes: *Euripidis Fabulae*, Murray G., t.I/II, Oxford, 1957-1958 y Scheer E., *Lycophronis Alexandra*, vol. I, Berlín, 1891.

³ «Avec Lycophron, la légende de Cassandre s'enrichit d'un élément nouveau: sur l'ordre de son père la jeune inspirée, tenue pour folle, est enfermée dans une caverne où la lumière du jour ne pénètre pas», Davreux, p. 50.

palabras de Casandra se hallan enmarcadas por las del guardián, quien es, por otra parte, el emisor de las mismas en la composición.

El objetivo de este artículo es analizar los diferentes «lechos» que aparecen en torno de Casandra en estas tres obras. Este tema es fundamental en más de un aspecto. Por un lado, respecto de Eurípides, la situación de Casandra y de las mujeres que la rodean en las dos tragedias se estructura a partir de su esclavitud en tanto mujeres botín. La mujer-botín en el género trágico se nos presenta con varias posibilidades. Si es joven, el compartir lechos con el amo es un destino seguro. Puede hacerlo desde su condición de concubina o de simple esclava. Y ello dependerá en parte de su status social previo.⁴ En este caso, Casandra pertenecía en Troya a un rango social elevado y por ello se convierte en la concubina de Agamenón y no en su simple esclava. Esta nueva condición la coloca en una doble situación de sumisión y el lecho aparece como el escenario clave para contemplar esta y otras problemáticas.⁵ En este panorama Casandra ofrece un cuadro singular: en tanto sacerdotisa destinada a Febo, en principio jamás tendría que haber compartido lechos con mortal alguno. Estas últimas, también, son las problemáticas planteadas de acuerdo con el lecho en la composición alejandrina. Recordemos que, a diferencia de las tragedias eurípideas, la *Alejandra* de Licofrón está estructurada en clave oracular. Las palabras proféticas de Casandra conforman la obra prácticamente en su totalidad llevando los hechos pasados de sus predecesoras eurípideas a acciones futuras. Otra novedad que aporta el texto alejandrino consiste en un tercer lecho que entra en el horizonte de Casandra: es aquel que representa el escenario de la vio-

⁴ «Sembra che, paradossalmente, la condizione della donna preda di guerra, ridotta allo stato di concubina sia quella ottimale per il rapporto con il maschio padrone», Lanza, p. 95.

⁵ «But the fate of the living Trojans is also linked to sex: Hekabe's slavery results from her womanhood; if she were a man, she would be dead», Rabinowitz, p. 111. «Women can manipulate their value, because the woman's willingness to acquiesce is also essential if the man is to have the full value of the woman. The difference between rape and a consensual relationship corresponds to a tension within the reasons men enslave women (in particular, women of noble origin) in Greek literature. First, women are the enemies' most precious property. raping them is the final act in defeating their men; so Nestor at Il. 2.354-355 says that no one should be eager to go home until he has slept beside a trojan's wife. As slaves they are an ongoing demonstration of the victor's triumph. They demonstrate that triumph more effectively if they continue to be attached to the victims, as Hector imagines onlookers who will speak of him when they see the weeping Andromache (Il. 6.459-463)», Scodel, p. 142.

lación de Ajax, implícita en *Troyanas* pero no desarrollado y ausente por completo en *Hécuba*.⁶

En cada obra las alusiones al lecho jugarán roles diferentes. Las tensiones dramáticas son también diversas. El sorteo de lechos en *Troyanas* difiere del binomio muerte/vida que impregna a los lechos en *Hécuba* o de los conflictivos lechos de Casandra en la *Alejandra*.

El sema «lecho» en torno de la profetisa aparece en diferentes términos ya sea en su forma directa, ya en una palabra derivada. Los lexemas rastreados que remiten a la idea de lecho son cinco: λέκτρον, λέχος, εὐνή, δέμνιον y κοίτη. En su primera acepción estos términos refieren al lecho presentando algunos matices. Λέκτρον, que significa cama en su sentido más general, en plural refiere a lecho matrimonial. Λέχος, que como el anterior proviene del verbo λέχομαι, tenderse, especialmente para dormir, refiere en particular a la estructura de madera de la cama; es un sustantivo poético y en su segunda acepción aparece como féretro.⁷ En plural, también tiene una valencia matrimonial. Por su parte, εὐνή remite a lo que está sobre la estructura, la ropa de cama. En singular refiere al lecho nupcial y también posee el valor de tumba. El término κοίτη proviene de κείμαι, yacer, refiere a la estructura de la cama y se emplea en general respecto de lechos matrimoniales.⁸ Por último, δέμνιον, usada generalmente en plural, remite como λέχος a la estructura de la cama y luego al colchón.⁹ Respecto de las palabras derivadas, podemos determinar dos grupos. Las que se forman con λέκτρον y con κοίτη.¹⁰ De la voz λέκτρον, se derivan dos adjetivos: ἄλεκτρος, «privado de lecho» y el *hapax legomenon* ἀθρομόλεκτρος «unido a un lecho sin ley». Con la segunda forma, hallamos el término ακοίτη, que funciona como correspondiente masculino de ἀλοχος.

⁶ «Ainsi, pour les tragiques grecs, Cassandre est presque uniquement la captive d'Agamemnon: l'histoire d'Apollon est évoquée à l'arrière-plan... Lycophron essaiera cependant de concilier les trois traditions, au risque d'enlever au personnage toute sa signification tragique et son pathétique vrai», Davreux, p. X. «Remarquons d'abord que c'est la première fois, à notre connaissance, que les trois épisodes principaux de la vie de Cassandre apparaissent évoqués dans une seule et même oeuvre d'art», Davreux, p. 41.

⁷ Respecto de las valencias mortuorias del lecho en las mujeres trágicas, cf. Loraux (1989), p. 47.

⁸ «Les dérivés nominaux sont divers, de structure ancienne, se rapportant au sens concret d' 'être couché'... le mot vivant et usuel est κοίτη 'fait d'être couché, couche, lit, lit conjugal, nid' d'où 'caisse, boîte, parcelle'», Cf. Chantraine (1968-80), p. 509.

⁹ «Lorsque le mot est employé avec précision, il est opposé aux couvertures», Chantraine (1968-80), p. 261.

¹⁰ Cf. Chantraine (1968-1980), p. 385.

Un término pertinente, pero sin embargo ausente, es el de *θάλαμος*. Si bien en las tragedias eurípideas aparece el término en tanto espacio privativo del lecho, no aparecen referencias respecto de Casandra. En el caso de Licofrón el término no aparece en absoluto en la obra. Esta ausencia es coherente: éste conforma la cámara interior, rodeada por otras edificaciones y corresponde generalmente al ámbito femenino en tanto lo más alejado del exterior se relaciona fuertemente con lo femenino enclaustrado. Se halla estrechamente relacionado con lo establecido, con el matrimonio.¹¹

De las veintiséis menciones generales al sema que hallamos en *Troyanas*, nueve remiten a los lechos de Casandra. De las once de *Hécuba* tres tienen como referente a la sacerdotisa. En *Alejandra* seis refieren a la profetisa de las treinta y ocho que aparecen en general. Es decir, nos hallamos frente a un *corpus* de dieciocho referencias a los lechos de esta heroína.

TROYANAS

Los lechos de Casandra aparecen, como dijéramos anteriormente, en nueve oportunidades. Cuatro en su propio discurso y cinco en intervenciones de otros personajes (una vez su madre Hécuba y el dios Poseidón y tres veces el mensajero Taltibio). Analizaremos en primer lugar las propias referencias de Casandra. Respecto de los demás personajes tendremos en cuenta el orden en el que aparecen.

De las cuatro referencias de Casandra al lecho, tres se dan en unos pocos versos en su monodia, la cual, significativamente, se plantea como un himeneo:¹²

¹¹ «chambre intérieure de la maison, chambre de la maîtresse de maison, chambre où l'on enferme les provisions et les objets précieux (Hom., poètes, X. Econ. 9,3, etc)», Chantraine (1968-1980), p. 8. «Con sus macizos cerrojos...este lugar define el estrecho margen de autonomía que la tragedia consiente a las mujeres.[...] El thalamos se halla en lo recóndito de la vivienda; pero queda aún, dentro del thalamos, el lecho, lekhos, lugar previsto para el moderado placer que la institución conyugal tolera, lugar, sobre todo, en que se verifica la procreación», Loraux (1989), pp. 46-47.

¹² «Ritmo e struttura più varia presenta la monodia strofica di Cassandra nelle stesse Troadi (vv. 308-24/325-40): la giovane profetessa irrompe sulla scena a passo di danza e in uno stato di sovraccitazione immagina di guidare il corteo nuziale, ma le sue parole, per tragica ironia, non hanno nulla di lieto e fanno presagire solo sinistri eventi. Lo snodarsi dei pensieri in frasi rotte e brevi e il ritmo convulso dei docmi, sia pure attenuato dal pacato finale del primo periodo (dim. giamb.+ gliconeo), esprimono efficacemente il lucido delirio di Cassandra; poi, nell'ultimo periodo (vv. 319 sgg.) il contrasto ritmico si fa più forte e alle agili stroffette centrali dei gliconei con ferecrateo, caratteristiche degli epitalami, vengono contrapposti, in apertura e chiusura, aspri cretici, bacchei e giambi», Prato, p. 142.

WΑνεξε· πάρεξε.
 φῶς φέρ', ὦ· σέβω· φλέγω-ιδού, ιδού-
 λαμπάσι τόδ' ἱερόν.
 ὦ 'Υμέναι' ἄναξ·
 μακάριος ὁ γαμέτας·
 μακαρία δ' ἐγὼ βασιλικοῖς λέκτροις
 κατ' Ἄργος ἁ γαμουμένα.
 'Υμήν, ὦ 'Υμέναι' ἄναξ.
 ἐπεὶ σύ, μήτηρ, ἐπὶ δάκρυσι καὶ
 γόοισι τὸν θανόντα πατέρα πατρίδα τε
 φίλαν καταστένουσ' ἔχεις,
 ἐγὼ δ' ἐπὶ γάμοις ἐμοῖς
 ἀναφλέγω πυρὸς φωῆς
 ἐς αὐγάν, ἐς αἴγλαν,
 διδοῦσ', ὦ 'Υμέναιε, σοί,
 διδοῦσ', ὦ Ἑκάτα, φάος,
 παρθένων ἐπὶ λέκτροις
 ἃ νόμος ἔχει.

πάλλε πόδα.
 αἰθέριον ἄναγε χορόν· εὐᾶν, εὐοῖ·
 ὥς ἐπὶ πατρὸς ἐμοῦ
 μακαριωτάταις
 τύχαις· ὁ χορὸς ὅσιος.
 ἄγε σύ, Φοῖβε, νῦν· κατὰ σὸν ἐν δάφναις
 ἀνάκτορον θυηπολῶ,
 'Υμήν, ὦ 'Υμέναι', 'Υμήν.
 χόρευε, μήτηρ, ἀναγέλασον·
 ἔλισσε τῇδ' ἐκέισε μετ' ἐμέθεν ποδῶν
 φέρουσα φιλόταταν βάσιν.
 βοάσαθ' 'Υμέναιον, ὦ,
 μακαρίαις αἰοδαῖς
 ἰαχαῖς τε νύμφαν.
 ἴτ', ὦ καλλίπεπλοι Φρυγῶν
 κόραι, μέλπετ' ἐμῶν γάμων
 τὸν πεπρωμένον εὐνῶ
 πόσιν ἐμέθεν.
 vv. 308-340

Esta intervención de Casandra es riquísima en sentidos tanto desde lo formal como desde el contenido. Casandra, definida por su madre como ménade en el verso inmediatamente anterior a este

discurso,¹³ entona un himeneo con una tea encendida anticipándose a las órdenes de Taltibio y convirtiendo la forzada conducción al general en el oficio de un ritual nupcial.¹⁴ Su himeneo, a todas luces inapropiado respecto de su real situación, trasunta una ironía que sólo se explica en función de su clarividencia; sus interlocutores, sin embargo, sólo pueden tomarlo como fruto del delirio.¹⁵ En efecto, el discurso de la profetisa se construye sobre la idea de una unión legítima y deseada con Agamenón.¹⁶ El empleo que hace de los lexemas referidos al lecho es elocuente. En dos oportunidades utiliza λέκτροις con un plural que denota valencia matrimonial y en el tercer caso usa εὐνα, en un singular que cumple las mismas funciones. En primer lugar, se refiere a los lechos de reyes, βασιλικοῖς λέκτροις, adonde feliz el novio y feliz ella van a unirse en Argos. Casandra se denomina γαμουμένα y llama a Agamenón γαμέτας: las referencias nupciales continúan. Luego, dedica a Himeneo y a Hécate la luz de la antorcha sobre los lechos de las vírgenes como es norma, παρθένων ἐπὶ λέκτροις ᾧ νόμος

¹³ «The other such bride is Cassandra in the Trojan Women, who in her brief appearance before being taken off as Agamemnon's 'bride' is constantly compared to a maenad. She combines the bridal with the funereal and the maenadic departure from home (like Antigone and Eudadne's), and utters an ironic wedding makarismos more bitter even than Andromache's and Eudadne's: it is (like Eudadne's) at once pathetic and triumphant, for the 'wedding' involves the destruction not only of the bride's natal household and (at the hands of Klytaimestra) of the bride herself, but also, Cassandra stresses (359, 364, 461), of the household of her 'husband' (he too killed by Klytaimestra), which the 'bride' with hideous triumph envisages as vengeance on her 'husband' captor», Seaford (1995), p. 356.

¹⁴ «In Euripides' Troades, the special effect of Cassandra's wild entrance with torches (Tro. 308) is reinforced by the fact that it is prepared for as a conventional entrance under arrest: Talthebius gives the order to his attendants (294f.), but before they have time to obey, the flames of the torches take them all by surprise (298). Even at her exit, she anticipates the orders (455)», Kaimio, p. 63.

¹⁵ «Cassandra follows her prophecies with a protracted argument that the Trojans have actually been more fortunate than the Greeks. Her acquiescence flows directly from this understanding, since Agamemnon's murder will be yet one more proof that the conquerors won nothing in the long run. The ironies of this exchange are relatively simple. Hecuba, lacking Cassandra's understanding of the future, cannot read her behavior intelligibly, and can see it only as madness», Scodel, p. 148.

«Al haber rechazado al dios, Casandra se convierte en profetisa malograda y en extranjera en su propia patria, desde el momento en que su condición de incomprendida la condena irremediamente a la exclusión social. Y la marginalidad será el aspecto privilegiado en la imagen de la profetisa trazada en las Troyanas», Iriarte, p. 105.

«Cassandra, the virgin priestess of Apollo, bleeds at the 'lower neck' when she is deflowered by her mortal lover Agamemnon after he captures Troy, yet she bleeds at the 'upper neck' as well when she returns with him to Argos (cf. Tr. 308-13; Aiskhylos, Agam. 1437-43)», Hanson, p. 326.

¹⁶ «La legitimidad de la unión de Casandra y Agamenón se traduce, en la obra de Eurípides, mediante el verbo gaméo, que designa los lazos sociales que unen a los esposos», Iriarte, p. 108. Cf. infra el análisis correspondiente a la referencia al lecho de Poseidón.

ἔχει. La referencia a Hécate es por demás significativa. Si bien, en función de su asociación con Artemis, esta diosa tiene un punto de conexión con lo nupcial y la procreación,¹⁷ lo cierto es que en el contexto de una emisora profetisa (que sabe que la unión con el griego implica su propia muerte), la alusión a una diosa ctónica e infernal como Hécate resulta ambivalente. Por otra parte, la mención de las vírgenes reactualiza el problema de su propia virginidad. En efecto, la virginidad de Casandra no se compara con la de cualquier otra doncella sino que involucra la voluntad de un dios (Febo), lo que hace de su desfloración un asunto de impiedad.¹⁸

Por último, incita a las hijas de bellos peplos de los frigios a cantar al esposo destinado para su cama, τῶν πεπρωμένων εὐνᾷ πόσιν ἐμέθεν. Agamenón deviene un πόσιν, es decir, esposo. Por otro lado, se trata de su esposo y de su lecho: emplea ἐμέθεν genitivo posesivo épico que funciona como ἀπὸ κοινοῦ. Finalmente, invirtiendo el orden real (ella ha sido señalada para Agamenón y no al revés), su relato convierte al griego en el destinado a su lecho. Aquí también podemos suponer un doble registro en su discurso: bien juega con la ironía que desdibuja el carácter forzado de la unión, bien alude a un destino superior que ha fijado la ruina conjunta del general y la mujer cautiva.

La última intervención de Casandra en relación con el sema tiene lugar en la primera parte del primer episodio:

ὦν οὐνεκ' οὐ χρή, μήτερ, οἰκτίρειν σε γῆν,
 οὐς τὰμὰ λέκτρα τοὺς γὰρ ἐχθίστους ἐμοὶ
 καὶ σοὶ γάμοισι τοῖς ἐμοῖς διαφθερῶ.
 vv. 403-405

¹⁷ «And it is not impossible that she [Hécate] became interested in child-birth through her association with Artemis or Eileithyia, with whom at Argos she probably had some relations [...] Again, in the Troades of Euripides, Cassandra in her fine frenzy invokes the aid of Hekate for her approaching marriage; and it is hard to see why she should here have appealed to this divinity, unless as a recognized goddess of marriage. And the divine powers of marriage might easily be considered also powers of birth», Farnell, p. 519.

¹⁸ «D'abord, Cassandre n'a commis aucune faute à l'égard d'Apollon. Celui-ci ne lui a jamais demandé le don de sa personne: au contraire, il lui a accordé le privilège de rester vierge. Ce détail, dit L. Parmentier dans sa note au passage, ne paraît pas se rencontrer ailleurs. Il semblerait qu'Euripide l'ait imaginé dans la seule intention de critiquer Eschyle. Tout le roman d'Apollon et Cassandre est remplacé par une sorte de consécration religieuse d'une pieuse jeune fille à un dieu. Pourquoi cette innovation? Certainement pour montrer à la fois Cassandre et le dieu comme irréprochables, et, par contre-coup, les Grecs comme plus coupables: ils s'emparent brutalement de l'élue d'Apollon, ils l'arrachent à son destin et, ce faisant, ils violent une sorte de plan divin. Cassandre est deux fois menacée: une fois, de la façon la plus odieuse et la plus brutale, par Ajax; une seconde fois, par Agamemnon qui l'emmène en vertu des droits du vainqueur», Davreux, p. 45.

Esta referencia al lecho se produce en el diálogo final entre Casandra y su madre. Nuevamente aquí la profetisa se encarga de calificar como matrimonio a su unión con Agamenón: γάμοισι, λέκτρα. Estas bodas se convertirán en el instrumento con el cual ella arrasará a sus enemigos. Evidentemente, Casandra está hablando en clave oracular:¹⁹ su referencia a la destrucción de aquellos a quienes ambas mujeres odian incluye implícitamente su propia muerte. En este sentido, puede pensarse que en su discurso Casandra plantea una suerte de autoinmolación que la convierte en una segunda Políxena. Además, cuando le aconseja no lamentarse por su tierra (la de Hécuba) ni por sus lechos (los de Casandra), parece emitir también un discurso profético: así como su madre se alejará pronto de la tierra, también ella se alejará de sus lechos.

En cuanto a Casandra como referente el primero en referirse al lecho es Poseidón en el prólogo:²⁰

ἦν δὲ παρθένον
μεθῆκ' Ἀπόλλων δρομάδα Κασάνδραν ἄναξ,
τὸ τοῦ θεοῦ τε παραλιπῶν τό τ' εὐσεβὲς
γαμῇ βιαίως σκότιον Ἀγαμέμνων λέχος.
vv. 41-44

Esta mención del lecho se produce en el cierre del primer monólogo. La referencia a un lecho oscuro de Agamenón con Casandra, σκότιον Ἀγαμέμνων λέχος, resulta altamente sugestiva en función del verbo que emplea al inicio del mismo verso 44, γαμῇ. De esta forma, Poseidón está habilitando un campo de suposiciones acerca de la naturaleza de la unión (forzada sin duda, βιαίως) del jefe grie-

¹⁹ «Cassandra appeared in a state of possession in Aeschylus's Agamemnon and at least twice in Euripides (Troades and Alexandros, a play surviving only in fragments). In these scenes she swings between frenzied prophecy and rational explanation. Apollo makes her ekphron (Troades, 408-9), breathes 'grace' into her (Agamemnon, 1207); the frenzy comes at her like fire, whirling her round (Agamemnon, 1216) [...] Erotic penetration becomes one of the main images for any possessing deity in relation to the human soul. Greek associations to female openness to the daemonic, working with Greek associations to the mind as in some way functioning like female splanchna, contributed to later imagery by which philosophical and religious writers might characterise divinity's invasion of the self», Padel, p. 14.

²⁰ «S'il est vrai qu' Euripide ne franchit pas une certaine limite, il s'en approche d'aussi près qu'il est possible. Dans les prologues, par exemple, où un dieu expose les conditions dans lesquelles va s'engager l'action. Ainsi Poséidon, au début des Troyennes. Le scholiaste de ces vers censura Euripide pour n'avoir pas donné immédiatement la parole à Hécube. Mais, précisément, ce démarrage indirect fait partie de l'apport personnel du troisième tragique», Vidal Naquet, p. 37.

go con la cautiva troyana. Por un lado, el singular del lexema λέχῳ permite descartar la idea de un lecho matrimonial (e incorporar una valencia mortuoria que el mito se encargará de actualizar). Pero el adjetivo σκότιον implica la idea de clandestinidad mientras que el verbo γαμέω remite a casamientos. Liddell & Scott prefiere ver aquí una segunda acepción del verbo, que remitiría a una relación sexual sin rastros de matrimonio. Pero, significativamente, la cita homérica que acompaña en el diccionario a *Tr.* 44 es el v. 36 del primer canto de la *Odisea*, donde se refiere a la unión de Egisto y Clitemnestra. La relación con el antecedente homérico resulta interesante no sólo por la cercanía al personaje de Agamenón. En efecto, la unión clandestina de su esposa con Egisto podría dar a pensar que en *Troyanas* la mención de otra vinculación clandestina podría derivar en una sustitución de cónyuge. Estas consideraciones cuadran con la afirmación de Taltibio, que luego analizamos, en la que Casandra aparece como novia secreta de Agamenón. En realidad, sería coherente con los continuos desplazamientos de sentido que tienen en esta tragedia las referencias al himeneo y al concubinato.

Las siguientes referencias están dadas por Hécuba y Taltibio en el diálogo lírico que entablan:

{Ta.} ἔξαιρετόν νιν ἔλαβεν Ἀγαμέμνων ἀναξ.

{Ek.} ἦ τῷ Λακεδαιμονίᾳ νύμφα
δοῦλαν; ἰὼ μοί μοι.

{Ta.} οὐκ, ἀλλὰ λέκτρων σκότια νυμφευτήρια.

{Ek.} ἦ τῶν τοῦ Φοίβου παρθένων, ᾧ γέρας ὁ
χρυσοκόμας ἔδωκ' ἄλεκτρον ζόαν;

{Ta.} ἔρως ἐτόξευσ' αὐτὸν ἐνθέου κόρης.

{Ek.} ῥίπτε, τέκνον, ζαθέους κλη-
δας καὶ ἀπὸ χροῶς ἐνδυ-
τῶν στεφάνων ἱεροῦς στολμούς.

{Ta.} οὐ γάρ μέγ' αὐτῇ βασιλικῶν λέκτρων τυχεῖν;

{Ek.} τί δ' ὁ νεοχμὸν ἀπ' ἐμέθεν ἐλάβετε τέκος,
ποῦ μοι

vv. 252-260

La primera mención al lecho responde a la pregunta de Hécuba de si Casandra será la esclava de la esposa laconia de Agamenón. La pregunta no es ingenua: la condición de virgen consagrada a Febo está en su mente y será parte de su argumentación. Ahora bien, la

respuesta de Taltibio viene a reforzar las ambigüedades y sospechas abiertas con el parlamento de Poseidón: Taltibio le responde que Casandra será la novia secreta del jefe griego, σκότια νυμφευτήρια. La relación con la referencia del dios marino es manifiesta al emplear el mismo adjetivo que aquí se desplaza del lecho a la mujer. El lexema aquí es λέκτρων, de connotación claramente matrimonial como el término νυμφευτήρια para designar a Casandra. Hécuba se entera de la suerte de su hija por quien pregunta en primer término (luego lo hará por Políxena, Andrómaca y finalmente por ella misma). Esta referencia al lecho se produce como consecuencia directa de la noticia de que Casandra ha sido entregada a Agamenón. En efecto, ella había sido consagrada al dios Apolo quien le había otorgado una vida privada del lecho, ἄλεκτρον. Haciendo caso omiso, Agamenón la toma para sí lo cual parece constituir una muestra más de ὕβρις del personaje y tal vez otra de las razones para su castigo. La crítica no se pone de acuerdo respecto de si Casandra llega virgen al lecho de Agamenón. Para algunos el acto impío de Ajax consistió solo en arrancarla del templo, para otros se agrega a este primer acto el de la violación. En el texto de *Trojanas* este segundo acto no se haya presente explícitamente.²¹

Una vez que Hécuba le dice a Casandra que se despoje de sus atributos de adivina/sacerdotisa, Taltibio remite nuevamente al lecho preguntando si no es gran cosa para ella que le toque en suerte el lecho de un rey, βασιλικῶν λέκτρων, nuevamente un lexema de variable matrimonial.²² Sugestivamente, Hécuba ni siquiera le responde y pasa a preguntar por la suerte de otra de sus hijas, Políxena.

La última mención al lecho de Casandra por parte de Taltibio tiene lugar en el primer episodio:

²¹ «Sin embargo, es de notar que, en la versión de Eurípides, la figura de Casandra se acomoda perfectamente a la convención según la cual la función profética implica, en el caso de las mujeres, pureza física. En la *Trojanas*, Casandra es 'la virgen consagrada a Febo, a quien el de bucles de oro concedió en recompensa (géras) una vida alejada del yugo nupcial (áлектros). [...] Eurípides hace abstracción del rechazo inicial de Casandra para centrar su dimensión trágica en la violación que acaba de sufrir por parte del griego Ayante (v. 69), así como en su, también forzada, entrega a Agamenón; entrega designada por el poeta como un 'desprecio al dios y a la religión' (vv. 41-44), que los vencedores se permiten. En definitiva, Eurípides denuncia sobre todo la contradicción que representa para una profetisa la unión con un mortal; un problema que no es abordado por Esquilo, para quien la virginidad de Casandra no resulta problemática más que en la medida en que el dios ha sido privado de ella», Iriarte, p. 109.

²² Igual adjetivo utilizó Casandra en el v. 312.

ὁ γὰρ μέγιστος τῶν Πανελλήνων ἄναξ,
 'Ατρέως φίλος παῖς, τῆσδ' ἔρωτ' ἐξαίρετον
 μαινάδος ὑπέστη· καὶ πένης μὲν εἰμ' ἐγώ,
 ἀτὰρ λέχος γε τῆσδ' ἂν οὐκ ἐκτησάμην.
 καὶ σοὶ μὲν-οὐ γὰρ ἀρτίας ἔχεις φρένας-
 'Αργεῖ' ὀνειδίη καὶ Φρυγῶν ἐπαινέσεις
 ἀνέμοις φέρεσθαι παραδίδωμ'. ἔπου δέ μοι
 πρὸς ναῦς, καλὸν νύμφευμα τῷ στρατηλάτῃ.
 νν. 413-420

En este caso, el lexema empleado es *λέχος* y refiere al de una Casandra que el emisor considera ménade y desquiciada. En este contexto, Taltibio se involucra personalmente para asegurar que, de no haber sido un pobre hombre (es decir, si hubiera podido como Agamenón elegir mujer-botín) en absoluto habría querido para sí el lecho de Casandra. Es dable pensar que el uso del singular connota un valor mortuorio que cuadraría con el discurso destructivo que la troyana acaba de proferir. Para continuar con las ambigüedades que rodean a la unión entre Casandra y su jefe, Taltibio la denomina *νύμφευμα*, es decir, prometida.

HECUBA

En esta tragedia los lechos de Casandra aparecen, como mencionáramos en la introducción, en tres oportunidades, dos veces enunciadas por el coro de mujeres y una por su madre. Recordemos que en esta obra Casandra no aparece como emisora del discurso.

Las referencias corales se dan en la párodos de la tragedia y Hécuba es su interlocutora:

ἦν δέ τὸ μὲν σὸν σπεύδων ἀγαθὸν
 τῆς μαντιπόλου Βάκχης ἀνέχων
λέκτρο 'Αγαμέμνων· τῷ Θησείδα δ',
 ὅζω 'Αθηνῶν, δισσῶν μύθων
 ῥήτορες ἦσαν· γνώμη δέ μιν
 συνεχωρεῖτην, τὸν 'Αχιλλεῖον
 τύμβον στεφανοῦν αἵματι χλωρῷ,
 τὰ δὲ Κασάνδρας λέκτρο οὐκ ἐφάτην
 τῆς 'Αχιλλείας
 πρόσθεν θῆσειν ποτὲ λόγχης.
 νν. 120-129

Toda esta párodos gira en torno de Políxena, aludida, mas nunca nombrada.²³ El coro aparece como mensajero de su sacrificio frente a la tumba de Aquiles.²⁴ La referencia a la condenada viene a reactualizar un conflicto de lechos y guerreros que la historia del sitio de Troya conociera en un momento previo. Se plantea aquí una confrontación entre los lechos de Agamenón/Casandra y la lanza de Aquiles que exige otro lecho, mortuario, para Políxena. La confrontación reactualiza la que se produjera entre los dos héroes en torno de Briseida y Criseida en el primer canto de *Ilíada*.²⁵

Las referencias a Cassandra son ricas en connotaciones. En primer lugar, los lechos le pertenecen. El texto da cuenta en primer término de que no se trata de los lechos de Agamenón sino de los de la bacante adivina, τῆς μαντιπόλου Βάκχης; luego, directamente la nombra como la propietaria del lecho, τὰ δὲ Κασάνδρας λέκτρα. Cassandra, cuya condición de sacerdotisa de Febo viciaba de raíz su captura como mujer-botín, es ya la concubina de Agamenón. Sin embargo, el texto opta en ambos casos por la voz λέκτρα, término en plural cuya valencia matrimonial es evidente. Cassandra, a su vez, cobra una importancia notable pues su convivencia con Agamenón parece poder interferir en el futuro lecho mortuario de su hermana (finalmente el dictamen de los Teseidas impondrá la dicotomía lecho/lanza que sentenciará a Políxena).²⁶

²³ Recordemos que el espectro de Polidoro la nombra en el prólogo y Hécuba cuando relata el sueño.

²⁴ «El poder que hace ineluctable el sacrificio no es ni la voluntad del muerto ni una decisión real, sino el veredicto de una asamblea, más aún, de una asamblea popular. Este desplazamiento de la responsabilidad soberana nos parece la verdadera razón para que Eurípides renunciara a la escena de la sombra de Aquiles», De Romilly, p. 25.

²⁵ «The ghost's demand that Polyxena be sacrificed strongly recalls the quarrel between Achilles and Agamemnon in the Iliad: once again they are at odds over a captive woman. In Hecuba, however, it is Achilles who is making the demands, demands backed up by a supernatural power much harder to deal with than purely temporal power of Agamemnon in the Iliad, and Agamemnon who must agonize and then reluctantly comply», Mossman, p. 32.

«Agamemnon and Achilles both received these women as prizes, and the narrative never indicates that the victors selected women they particularly desired; Achilles implies that his feelings arise within the relationship itself», Scodel, p. 139.

²⁶ «the metonymy in τὰ δὲ Κασάνδρας λέκτρα ('Cassandra's bed') and τῆς Ἀχιλλείας ... λόγχης. ('Achilles' spear'), though in itself common enough, is here conveying the warrior's scorn for the womanizer, and seems to report a rhetorical point made in debate. λόγχης in 129 echoes λόγχης in 102 and points to the fact that a key factor in the debate is that the sack of Troy, the event of which all this is a consequence, is one which can only be seen in antagonistic terms from diametrically opposing points of view: the whole debate and the chorus's reporting of it is dictated by this. The spear which has won honour for Achilles is the spear which ruined Troy. There can be no middle ground between vanquished and victor. Agamemnon appears to occupy the centre, but his position is based solely on his impious relationship with Cassandra, and is a false one», Mossman, pp. 74-75.

Hécuba hace mención al lecho de su hija en una única oportunidad en el tercer episodio:

καὶ μὴν-ἴσως μὲν τοῦ λόγου ξενὸν τόδε,
 Κύπριν προβάλλειν· ἀλλ' ὅμως εἰρήσεται·
 πρὸς σοῖσι πλευροῖς παῖς ἐμὴ κοιμίζεται
 ἢ φοιβάς, ἣν καλοῦσι Κασάνδραν Φρύγες.
 ποῦ τὰς φίλας δῆτ' εὐφρόνας λέξεις, ἀναξ,
 ἢ τῶν ἐν εὐνῇ φιλάτων ἀσπασμάτων
 χάριν τίν' ἔξει παῖς ἐμὴ, κείνης δ' ἐγώ;
 [ἐκ τοῦ σκότου τε τῶν τε νυκτερησίων
 φίλτρων μεγίστη γίγνεται βροτοῖς χάρις.]²⁷
 vv. 824-832

Esta única referencia de Hécuba es muy rica en connotaciones. Refiere al lecho de Casandra y Agamenón para recordar los goces adscriptos al mismo, todo ello en función de lograr la benevolencia del griego para la venganza sobre Poliméstor. Nuevamente los lechos de Casandra son usados estratégicamente para favorecer un proyecto de las vencidas; ya no en función de salvar a Políxena (lo relatado por el coro) sino dicho directamente a Agamenón para conseguir un aliado²⁸ para una venganza que implica otras muertes.

El hecho de que Hécuba recuerde a Agamenón las «gracias» de su hija en el lecho, ἢ τῶν ἐν εὐνῇ φιλάτων ἀσπασμάτων / χάριν τίν' ἔξει παῖς ἐμὴ, κείνης δ' ἐγώ;, ha dado a pensar en cierta inescrupulosidad de parte de la derrocada reina pues la sexualidad de su hija pasa a convertirse en un instrumento de negociación. Pero se trata de una práctica generalmente aceptada en todos las negociaciones entre grupos de parentesco y, en este sentido, Hécuba está actuando como si fuera un hombre jefe del οἶκος.²⁹

Además, este pasaje nos permite vislumbrar datos clave de la situación de las mujeres-botín. En efecto, Hécuba emplea el término εὐνῇ cuya valencia matrimonial y nupcial resulta incoherente con el inequívoco status de concubina que ostenta Casandra y la vio-

²⁷ Respecto de estos dos versos cf. López Férez, pp. 445-446.

²⁸ Cf. Said, p. 32.

²⁹ «In this scene, then, Hekabe is playing a man's game, imitating Odysseus as orator and using her only card, her daughter's desirability, to her son's advantage. But that rhetorical power in the hands of a woman is a sign of male inadequacy», Rabinowitz, p. 121.

lencia que originó su lazo con Agamenón. Sin embargo, la opción de este lexema permite apreciar una voluntad de difuminar las distinciones de lazos vencedor/cautivas, en tanto en esta estrategia se juega la vida misma de las mujeres-botín y en tanto las distinciones entre sexo consensual y violación, entre una relación originada en la fuerza y otra asentada sobre el acuerdo, no corresponden con aquellas que caracterizan actualmente las relaciones entre los géneros.³⁰

ALEJANDRA

Como adelantáramos en la introducción, Casandra³¹ realiza referencias al lecho respecto de tres personajes masculinos clave de su mito: dos héroes, Ajax y Agamenón y un dios, Apolo. En todos los casos, estos lechos, ya sea por haber sido compartidos o no, cambiaron radicalmente el presente y el futuro de la profetisa. En ningún caso, su presencia en el lecho provino de un acto voluntario de su parte.

Las tres primeras referencias en la primera parte de la obra están conformadas por tres lexemas diferentes, conformando uno de ellos una palabra derivada:

Ἐγὼ δὲ τλήμων ἡ γάμους ἀρνούμενη
ἐν παρθενῶνος λαΐνου τυκίσμασιν,
αἷς τεράμνων, εἰς ἀνῶροφον στέγην

³⁰ Cf. Mossman, pp. 27-29. «For these critics are not just puritans, upset that an old woman appeals to her daughter's sexuality; nor are they merely legalists, upset because Hecuba's rhetoric confuses marriage and concubinage. Hecuba's argument should be troubling to a modern audience because the blurring of Cassandra's status requires a blurring of the distinction between rape and a consensual relationship. Even if concubinage could create some of the affective and moral ties associated with marriage, Cassandra has not been given by her family to Agamemnon, nor has she given herself as a hetaira could. The relationship is based on force, yet Hecuba's argument ignores that force. In both Hecuba and Troades, Euripides explores the situation of the captive woman, for whom survival depends on blurring the distinction. Greeks, after all, are sometimes perfectly clear about the difference between rape and consensual sex [...] There is no sentimentality about rape at all; it is the satisfaction of aggression, and completely removed from the realm of *charis*», Scodel, pp. 137-138. Cf. Gregory (1995), pp. 394-395.

«El mismo término - *χάρις* - hace referencia a dos nociones diferentes. Hay una *χάρις* positiva, cuyo rasgo pertinente es su carácter absoluto, no coyuntural. Y una *χάρις* negativa, cuyo rasgo pertinente es su carácter coyuntural y mutable. Tanto una como otra se consideran en dos niveles: 1) En el nivel de las relaciones entre individuos y 2) En el nivel de las relaciones entre el individuo y el estado. La *χάρις* positiva consiste en 'el agradecimiento por el favor recibido y en la manifestación de dicho agradecimiento mediante la devolución del favor, cuando la ocasión lo requiere así'. En el primer nivel, el de las relaciones entre individuos, ésta es la *χάρις* de que habla Hécuba a Odiseo primero y luego a Agamenón. En el mismo nivel está la *χάρις* a la que estaba obligado Poliméstor por el vínculo de *ξείνα* y que incumple», Vélchez (1988), pp. 294-295.

εἶρκτῆς ἀλιβδύσσασα λυγαίας δέμας,
 ἢ τὸν Θοραῖον Πτῶνον Ὀρίτην θεὸν
 λῖπτοντ' ἀλέκτρων ἐκβαλοῦσα δεμνίων,
 ὥς δὴ κορεῖαν ἄφθιτον πεπαμένη
 πρὸς γῆρας ἄκρον, Παλλάδος ζηλώμασι
 τῆς μισονύμφου Λαφρίας Πυλάτιδος,
 τῆμος βιαίως φάσσα πρὸς τόργου λέχος
 γαμψαῖσιν ἄρπαις οἰνὰς ἐλκυσθήσομαι,
 ἢ πολλὰ δὴ Βούδειαν Αἴθυιαν Κόρην
 ἄρωγὸν αὐδάζουσα τάρροθον γάμων.
 ἦ δ' εἰς τέραμνα δουρατογλύφου στέγης
 γλήνας ἄνω στρέψασα χῶσεται στρατῷ,
 ἐξ οὐρανοῦ πεσοῦσα καὶ θρόνων Διός,
 ἄνακτι πάππῳ χρῆμα τιμαλφέστατον.
 vv.348-364

En muy pocos versos, Casandra reúne el episodio de Apolo con el de Ajax. En primer lugar carga las tintas en presentarse como la παρθένος por antonomasia (vv. 384 sqq.). El encierro ordenado por su padre en función de acotar el λόγος de la joven (desde un punto de vista cuantitativo tanto como cualitativo, podríamos decir) exterioriza y espacializa su virginidad. Casandra narra su rechazo al dios Apolo mas no lo nombra directamente sino que se vale de una micro-estructura circular de cuatro términos que aluden a la divinidad.

El primero, τὸν Θοραῖον, es bivalente. Por un lado, el vocablo significa «containing the semen» pero también en tanto epíteto de Apolo aparece como «god of growth and increase».³² Consideramos que debemos rescatar ambas ideas. Alejandra no se niega a tener relaciones con cualquier dios sino con el que fecunda y hace crecer lo fecundado. Al mismo tiempo, la idea de una mortal negándose a concretar el acto sexual con una divinidad dibuja una imagen de dicho dios como literalmente «containing the semen», una estructura de sentido cargada de osadía respecto de la sacerdotisa.³³

³¹ Para una interpretación de los nombres de Casandra y Alejandra cf. Davreux, p. 88 sqq.

³² Cf. Liddell & Scott.

³³ «Sur un radical θορ- qui doit être un vocalisme o ancien, des termes usuels se rapportant à l'idée bien définie de 'saillir, féconder'... θοραῖος 'contenant la semence'», Chantraine (1968-80), p. 444. El escolio relaciona el término con dos palabras, τὸν σπερμογόνον καὶ γεννητικόν.

El segundo término que utiliza para el dios es Πτῶζον, gentilicio que lo relaciona con el monte del mismo nombre en Beocia.³⁴ El tercer epíteto es Ὠρίτην, regulador de las estaciones. En el cuarto calificativo vuelve a la idea del primero por medio de un participio: λίπποντα. Este dios es presentado como ansioso, deseoso, anhelante. Licofrón realiza un juego de participios en el mismo verso, uno en presente, que remite al dios, otro en aoristo (con valor puntual y matiz finitivo), que se relaciona con Casandra. Mientras que la divinidad está en pleno deseo, la sacerdotisa ya lo ha expulsado de sus lechos. Este hecho puntual determina todo el resto de su vida y el castigo del dios no se hará esperar, tendrá el don de la profecía mas no el de la persuasión. Esta condena pasada cuestiona la obra toda. La composición es en su totalidad la profecía que no debiéramos creer. Y es por esta razón que el πόθεν aquí es crucial, ἀλέκτρων ἐκβαλοῦσα δεμνίων: lechos sin lechos, lechos sin uniones sexuales. El escolio relaciona ἀλέκτρων con ἀχράντων «undefiled, immaculate». Sus lechos son castos y puros; situación que va a tomar mucho más impío el accionar de Ajax donde la ὕβρις es absoluta. Si comparamos la *Alejandro* con *Troyanas*, respecto del adjetivo ἀλεκτρος, encontramos una diferencia clave: Eurípides lo utiliza en función de marcar la ὕβρις de Agamenón, Licofrón la de Áyax.

En los versos que Casandra dedica a Ajax, se presenta como víctima con la simbología de la paloma con dos términos diferentes, φάσσα³⁵ y οἰνᾶς.³⁶ Este animal ya ha aparecido en la obra pero con otro referente: Helena.³⁷ El escolio realiza una comparación entre paloma/buitre y vid/hoz donde se homologa la destrucción violenta de ambos victimarios. Ajax, en tanto victimario de la paloma, aparece como un buitre con «corvas garras» γαμψαῖσιν ἄρπαις.³⁸ El uso del adverbio βιαίως del v. 357 recuerda el del v. 44 de *Troyanas*. Nuevamente el sema es usado en la *Alejandro* en función de Ajax, en *Troyanas*, de Agamenón. El empleo del lexema λέχος provoca tres efectos: en primer lugar denota una soledad total de la víctima. Por otro lado, actualiza la valencia mortuoria del término, muerte,

³⁴ Cf. Apolodoro 3, 12, 3; 3,12,5; Ep. 5,22.

³⁵ «att. φάσσα, f. 'pigeon ramier, palombe'...usuel», Chantraine (1968-1980).

³⁶ «a wild pigeon of the colour οἰνωπός, the rock dove columba livia», Liddell & Scott.

³⁷ Cf. v. 87 y 131.

³⁸ Para otras lecturas del verso cf. Mair y Dehèque.

en este caso, que no tiene que ver con la propia Casandra sino con el sistemático sacrificio de vírgenes que desatará el hecho impío del héroe. Por último, humaniza una situación que ella animaliza desde otros lugares,³⁹ quizás para marcar una contraposición con el lecho anterior, el cual, de haber tenido lugar, habría sido con una divinidad y no con un mortal.

Promediando el final de la obra la heroína volverá a realizar una referencia al lecho. Esta vez, en relación con Agamenón utilizando una palabra derivada que significa esposo.

Ἐμὸς δ' ἀκοίτης, δμῳίδος νύμφης ἀναξ,
 Ζεὺς Σπαρτιάταις αἰμύλοις κληθήσεται,
 τιμὰς μεγίστας Οἰβάλου τέκνοις λαχών.
 vv. 1123-1125.

Luego de describir magistralmente cómo han de morir Agamenón y ella misma a manos de Clitemnestra⁴⁰ y ésta a manos de Orestes, Casandra pasa a describir los cultos que ambos recibirán⁴¹ y se refiere a Agamenón como ἔμους ἀκοίτης, mi marido. Todo da a entender que Licofrón toma de su predecesor euripideo el juego de ambigüedades que Casandra pone a operar en *Troyanas* respecto de la naturaleza de su lazo con Agamenón. Un ejemplo de ello está dado por el relevante v. 1116 ὡς κλεψίνυμφον καὶ δορίκτητον γέρας, donde Casandra relata el equívoco de Clitemnestra al reconocerla como concubina y en lugar de mujer-botín.⁴² De todas maneras, la misma Casandra establece una relación nuevamente equívoca entre ἀκοίτης y νύμφης. Así

³⁹ Cabe destacar que Liddell & Scott ofrece como cuarta acepción: «a bird's nest» pero es innegable que se trata de una interpretación y que, si bien podemos dar ese sentido al término, el sema base opera por sí mismo.

⁴⁰ Nótese la ausencia absoluta de Egisto en este episodio.

⁴¹ «Lycophron identifiait encore Alexandra avec une déesse honorée en Daunie... Löschcke et Farnell estiment que le culte daunien auquel fait allusion le poète alexandrin, a dû être importé en Grande-Grèce par les colonies achéennes ou encore qu'il doit son origine à l'influence plus tardive de la tradition lacennienne de Tarente», Davreux, p. 93.

⁴² «Il est étrange que Lycophron fasse de Cassandre la concubine d'Agamemnon, car il entonne aussi la scène de l'attentat. Nulle part encore, nous n'avons trouvé les deux versions réunies. Elles nous paraissent, comme nous l'avons dit plus haut, s'exclure l'une l'autre. Mais on ne doit pas s'étonner de trouver cette disparate dans un poème où se trouvent compilés des éléments pris à toute la littérature antérieure», Davreux, p. 55.

como Agamenón no es su ἀκοίτης, Casandra no es νύμφη, pues con este término se designa a la joven esposa, aquella que, en tanto no sea madre, no ha llegado a la condición de γυνή.⁴³

A continuación desarrolla su culto, situación donde aparecen elementos propios del menadismo y donde ella deviene la diosa principal. El desarrollo del culto parece anclarse en las formas mismas del crimen que lo funda: así como la protagonista se refugió, en vano, en el altar de Palas, ahora las mujeres deberán acudir a su altar.

En los siguientes versos, vuelve a Ajax, dando un giro que cerrará una estructura circular al final de la obra:

Πένθος δὲ πολλαῖς παρθένων τητωμέναις
τεύξω γυναιξὶν αὖθις, αἱ στρατηλάτην
ἄθεςμόλεκτρον, Κύπριδος ληστήν θεᾶς,
δαρὸν στένουσαι, κλῆρον εἰς ἀνάρσιον
στελοῦσι παῖδας ἑστερημένας γάμων.
vv. 1141-1145.

Casandra desarrolla el ritual, consecuencia de las sacrílegas bodas de Ajax,⁴⁴ donde se hacen explícitos los castigos y dolores que soportará el pueblo del héroe. Este aparece calificado de dos maneras: στρατηλάτην ἄθεςμόλεκτρον, general unido a un lecho sin ley,⁴⁵ y Κύπριδος ληστήν θεᾶς, pirata de la diosa Cipris.⁴⁶

En las últimas palabras de Casandra de la obra, se retoma el lecho que nunca compartieron ella y el dios, cerrando la estructura circular:

Τί μακρὰ τλήμων εἰς ἀνηκόους πέτρας,
εἰς κῦμα κωφὸν ἢ νάπας δασπλήτιδας
βαύζω, κενὸν ψάλλουσα μᾶστακος κρότον;
πίστιν γὰρ ἡμῶν Λεψιεὺς ἐνόσφισε,
ψευδηγόροις φήμασιν ἐγχρίσας ἔπη
καὶ θεσφάτων πρόμαντιν ἄψευδῇ φρόνιν,

⁴³ «en Atenas, lo que marcaba el paso definitivo de la mujer a la familia del marido no era el matrimonio en sí, sino la procreación. Solamente si le daba un hijo al marido y solamente en el momento en que esto ocurría, por decirlo de otro modo, la mujer entraba a formar parte de modo irreversible del nuevo oikos», Cantarella, p.75.

⁴⁴ Cf. v. 1151.

⁴⁵ Preferimos mantener la literalidad en la traducción del hapax: Liddell & Scott ofrece «joined in lawless love» y Rodríguez Adrados «violador, que obliga a una unión contra toda ley».

⁴⁶ El escolio califica a Ajax en esta parte como pirata, ladrón, violento y el más desvergonzado.

λέκτρων στερηθεῖς, ὧν ἐκάλχαινεν τυχεῖν.
 θῆσει δ' ἀληθῆ. σὺν κακῷ δέ τις μαθὼν,
 ὅτ' οὐδὲν ἔσται μῆχος ὠφελεῖν πάτραν,
 τὴν φοιβόληπτον αἰνέσει χελιδόνα.
 vv. 1451-1460

La profetisa explicita con palabras la condena, impuesta por el dios, quien aparece con un nuevo epíteto, Λεψιεὺς. Asimismo narra la causa del castigo, λέκτρων στερηθεῖς ὧν ἐκάλχαινεν τυχεῖν, donde se recalca nuevamente en la excitación del dios.⁴⁷ Ella, por su parte, aparece nuevamente animalizada en el último verso, τὴν φοιβόληπτον χελιδόνα, inspirada golondrina.⁴⁸

Para cerrar este trabajo podemos presentar algunas conclusiones. El lecho de Casandra en *Troyanas*, conforma un lugar central en la trama que estructura la obra. Existe una preocupación general por los lechos desde todo punto de vista, interés que, como dijéramos antes, radica lógicamente en la incertidumbre futura alrededor de los mismos. En el caso de Casandra se resalta una vinculación estrecha entre el lecho y la muerte que queda claramente graficada en el destino que le toca: pasará al lecho de Agamenón que (y ella lo sabe) devendrá en un lecho mortuario. El personaje de Casandra presenta un cuadro muy peculiar donde la variable «lechos esclavos», recurrente en los discursos de las otras troyanas, parece proscripta. De sus cuatro menciones del lecho, todas connotan un sentido matrimonial o nupcial y la elección de los lexemas empleados es coherente con este esquema. Significativamente, las cuatro referencias remiten a su propia situación lo que da pie a una doble clave de lectura, oracular/frenética o irónica. Hécuba remite al lecho de su hija en una sola oportunidad para remarcar justamente que su vida debería haber transcurrido alejada del mismo. Poseidón, por su parte, refiere a un lecho oscuro de Agamenón y Casandra, en una expresión también oscura. Taltibio prosigue con estas ambigüedades al utilizar el lexema λέκτρον para referirse al mismo y se involucra personalmente para expresar un eventual rechazo de su parte al lecho de Casandra.

⁴⁷ En los escolios a estos versos se desarrolla el castigo impuesto por el dios a la sacerdotisa.

⁴⁸ «El lenguaje de la golondrina es símbolo del habla ininteligible, por profética o extranjera», Mascialino, p. 65. Para Aristófanes también significa «sexo femenino» lo que daría pie a una vuelta de tuerca plena de ironía. —Cf. Chantraine (1968-1980)—.

Todas estas referencias contribuyen a difuminar las distinciones entre casamiento y concubinato y abren un campo de sospechas sobre las estrategias de algunos personajes de la obra, tanto respecto del vencedor griego que parece manejar la idea de una sustitución de esposa (lo único que, recordemos, constituye al hombre adúltero en Grecia) como respecto de las mujeres vencidas que pueden montarse sobre las ambigüedades del estatuto de concubina para ensayar una estrategia de supervivencia. Es de remarcar, por último, que todos los lexemas involucrados en estas referencias tienen una acepción matrimonial y una mortuoria: la primera en estructura superficial y la segunda en estructura profunda, dualidad sobre la que se organiza el discurso de la profetisa-esclava.

En *Hécuba* se observa un despliegue de variables que se monta sobre un paralelo despliegue de los lexemas posibles. Las referencias parecen depender en gran medida de la situación particular de cada personaje. De este modo, Hécuba remite en su mención del sema a la variable erótica en función de utilizar el lecho de su hija Casandra con Agamenón como instrumento de negociación. La derrocada reina actúa como jefe del οἶκος y por ello no duda en utilizar la sexualidad de su hija dentro de las tratativas que lleva adelante para concretar otra función del linaje, la venganza sobre el homicidio de uno de sus miembros, Polidoro. En su retórica, la opción por el lexema εὐνή ejemplifica la voluntad de confundir la naturaleza de la relación vencedor/cautivas: permite ver la estrategia puesta en juego por las mujeres-botín para intentar modificar su nueva situación. El coro, por su parte, refiere a los lechos, presentes de Agamenón y Casandra, en función de salvar a Políxena.

En la *Alejandro* la situación cambia por completo. Casandra, con su Troya todavía en pie, refiere tres lechos conflictivos. Como marca Davreux, es la primera vez en la literatura griega que asistimos a la reunión de los tres episodios en una misma obra. El primer lecho, el de Apolo, conforma un lecho virtual o fallido. La sacerdotisa, profunda ironía, impone su βουλή sobre la del dios (y por ello éste determinó para ella un castigo de una sutileza y una crueldad sin límites) mientras que, respecto de dos mortales, ella se halla en una situación de desamparo. Los otros dos lechos aparecen en este discurso pleno de videncia pero vacío de persuasión. En primer lugar, la violación de Ajax, episodio en el cual Casandra es quien pasa al ámbito divino e impone un castigo a la ὑβρις del héroe. El tercer lecho

es el compartido con Agamenón dando pie a una serie de ambigüedades: Alejandra aparece en el discurso como la mujer-botín, como la concubina y como la esposa del Atrida. La estructura circular de las referencias a los lechos tiene como punto de partida y de llegada el lecho de Apolo, el único lecho que nunca fue ocupado. De alguna manera, Licofrón en esta estructura enfatiza en la virtualidad del lecho divino la ilegalidad de los lechos concretados.

Bibliografía

- Amerio, M.L., «Nota a Eurípide *Ecuba* 823», *InvLuc* V-VI, 1983-1984, pp. 31-41.
- Chantraine, P., «Les noms du mari et de la femme du père et de la mère en grec», *REG* LIX-LX, 1946-47, pp. 219-250.
- Dictionnaire Etymologique de la Langue Grecque*, Paris: Klincksieck, 1968-1980.
- Davreux, J., *La légende de la prophétesse Cassandre d'après les textes et les monuments*, Liège: Faculté de Philosophie et Lettres, 1942.
- Dehèque, F.D., *La Cassandre de Lycophron*, Paris: Klincksieck, 1853.
- De Romilly, J., «La tragedia griega y la crisis de la ciudad», *Estudios Clásicos* XXI 79, 1977, pp. 1-58.
- Diggle, J., *Euripidis Fabulae*, t.I, Oxford: Clarendon Press, 1984.
- Farnell, M.A., *The Cults of the Greek States*, Oxford: Clarendon Press, 1896.
- Gellie, G., «Hecuba and tragedy», *Antichthon* XIV, 1980, pp. 30-44.
- Gregory, J., «Eurípides, *Hecuba* 54», *Phoenix* 46, 1992, pp. 266-269.
- Hanson, A.E., «The medical writers' woman», en Halperin D., Winkler J., Zeitlin F., *Before Sexuality: the construction of erotic experience in the ancient greek world*, New Jersey, 1990, pp. 309-338.
- Iriarte, A., *Las redes del enigma. Voces femeninas en el pensamiento griego*, Madrid: Taurus Humanidades, 1990.
- Kaimio, M., *Physical contact in greek tragedy. A study of stage conventions*, Helsinki: Academia Scientiarum Fennica, 1988.
- Lanza, L., «La donna nella tragedia greca», en Uglione R. (ed.), *Atti del Convegno Nazionale di Studi su «La donna nel mondo antico» (Torino 21/23 aprile 1986)*, Associazione Italiana di Cultura Classica, 1987, pp. 93-103.
- Liddell & Scott, *Greek-English Lexicon*, Oxford: Clarendon Press, 1968.
- López Férez, J.A., «Consideraciones sobre el texto de la *Hécuba* de Eurípides», *Emerita* XLV, 1977, pp. 435-451.
- Lorau, N., *Maneras trágicas de matar a una mujer*, Madrid: Visor distrib., 1989.
- , *The experiences of Tiresias. The feminine and the greek man*, Princeton: University Press, 1995.
- , «Le lit et la guerre», *L'Homme* 21, 1981, pp. 37-67.

- Mair, A.W., *Lycophron. Alexandra*, London/New York: Loeb Classical Library, 1921.
- Marcos Pérez, J.M., «El relato del mensajero en Eurípides: concepto y estructura», *Minerva* 8, 1994, pp. 77-97.
- Mascialino, L., *Licofrón. Alejandra*, Barcelona: Alma Mater, 1956.
- Mason, P.G., «Kassandra», *JHS* 79, 1959, pp. 80-93.
- Meridier, L., *Euripide*, t. II, Paris: Les Belles Lettres, 1956.
- Mossman, J., *Wild Justice. A study of Euripides' Hecuba*, Oxford: Clarendon Press, 1995.
- Murray, G., *Euripidis Fabulae*, t. II, Oxford: Clarendon Press, 1958.
- Nussbaum, M.C., *La fragilidad del bien. Fortuna y ética en la tragedia y la filosofía griega* (cap. 13), Madrid: La balsa de la medusa, 1995.
- Padel, R., «Women: Model for Possession by Greek Daemons», en Cameron A., Kuhrt A. (eds), *Images of women in antiquity*, Detroit: Wayne State University Press, 1983, pp. 3-19.
- Prato, C., «Il coro di Euripide: funzione e struttura», *Dioniso* LV, 1984-85, pp. 123-45.
- Rabinowitz, N.S., *Anxiety veiled. Euripides and the traffic in women*, Ithaca: Cornell University Press, 1993.
- Rodríguez Adrados, F., (dir.), *Diccionario griego-español*, vol. I, Madrid: C.S.I.C., 1980.
- Saïd, S., «Grecs et Barbares dans les tragédies d'Euripide. La fin des différences?», *Ktema* 9, 1984, pp. 27-53.
- Scheer, E. *Lycophronis Alexandra*, vol. 1, Berolini: Apud Weidmannos, 1891.
- , *Lycophronis Alexandra*, vol. 2, Berolini: Apud Weidmannos, 1908.
- Scodel, R., «The captive's dilemma: sexual acquiescence in Euripides *Hecuba* and *Troades*», *HSPH* 98, pp. 137-154.
- Seaford, R., «The structural problems of marriage in Euripides», en Powell A., *Euripides women and sexuality*, London: Routledge, 1990, pp. 151-176.
- , *Reciprocity and ritual. Homer and Tragedy in the Developing City-State*, Oxford: Clarendon Press, 1995.
- Segal, C., «The problem of the Gods in Euripides' *Hecuba*», *MD* 22, 1989, pp. 9-21.
- Vidal Naquet, P., *L'honneur perdu et retrouvé d'Euripide*, transcripción de la conferencia dada en la Academia del Sur, Buenos Aires, abril de 1997.
- Vilchez, M., «Sobre el campo semántico de la política en Eurípides», *Emerita* LVI 2, pp. 289-323, 1988.
- Wilkins, J., «The state and the individual: Euripides' plays of voluntary self-sacrifice», en Powell A., *Euripides women and sexuality*, London: Routledge, 1990, pp. 177-194.
- Zeitlin, F.I., «The Body's Revenge: Dionysos and Tragic Action in Euripides' *Hekabe*», en *Playing the other. Gender and Society in Classical Greek Literature*, Chicago & London: The University of Chicago Press, 1996, pp. 172-216.

ELSA RODRÍGUEZ
Universidad de Buenos Aires

LA NOCHE EN LESBOS, SEGÚN LONGO*

0. INTRODUCCIÓN

El presente trabajo pretende arrojar un poco de luz sobre la noche de Lesbos, centrándonos en el período temporal comprendido desde la puesta de sol hasta el amanecer. La primera puntualización que consideramos necesaria se refiere al sintagma locativo «en Lesbos». Usamos el nombre de la isla¹ por varios motivos:

1. Porque la novela se desarrolla en una zona rural indeterminada geográficamente, a 200 estadios de Mitilene (I.1.2). Mason y Green² proponen para este punto diferentes localizaciones, teniendo en cuenta la distancia y otros factores descriptivos que Longo presenta en la novela. Se dice también que los padres de Dafnis «parten hacia Mitilene»,³ con lo que se infiere que el punto de partida tendría otro topónimo distinto a éste.

2. Porque hay tres noches que suceden en el mar, en las aguas territoriales de Lesbos.

La primera de ellas, (II.24.4 a 25), a diez estadios de la costa.⁴ En la segunda, (II. 26 a 29), Pan se aparece al capitán de barco, Briaxis. Y en la tercera, (III.28.1), un viento causa un naufragio.

* Revisión y actualización de una comunicación homónima presentada en el I Seminario de Filología Clásica (Oviedo 8 al 10 de mayo de 2001).

¹ J.R. Viellefond: *Longus. Pastorales*, Les Belles Lettres, Paris, 1987, p. 1. E. Crespo: «Textos sobre el paisaje de Grecia en la Antigüedad», *ECLas*, XXXVIII, 110, 1996, pp. 33-56, hic p. 36.

² H.J. Mason, «Longus and the Topography of Lesbos», *TAPA*, CIX, 1979, pp. 149-63. P. Green: «Longus, Antiphon and the Topography of Lesbos», *JHS*, CII, 1982, pp. 210-214.

³ Longo, IV.33.2.22-23: ἡλαννον ἐπὶ Μιτυλήνην.

⁴ Longo, II.1.4.14 πᾶσα γὰρ κατὰ τὴν Λέσβον ἡ ἄμπελος ταπεινή.

3. Porque el propio Longo toma precisamente como referencia la isla, usado como término de denominación de origen al calificar el tipo de viñas de la zona:⁵ «en Lesbos toda la viña es baja», (II.1.4.14).

Tras estos apuntes, nos dejaremos guiar por la lechuza, (IV.40.3.14), ave rapaz nocturna por excelencia. Su vista y capacidad de orientación en la oscuridad nos ayudará a adentrarnos en las profundidades de la noche.

1. CÓMPUTO DEL DÍA Y LA NOCHE

La novela cuenta el despertar al amor de dos adolescentes y comprende 17 años de sus vidas, si bien los 15 primeros se resumen en seis brevísimos pasajes (del I.1 al I.6); el resto del libro I y los tres siguientes comprenden los otros dos años.⁶

Sabiendo que los griegos utilizaban el calendario lunar,⁷ once días y seis horas más corto que el solar, dividido en doce meses con 29 y 20 días alternativamente, suponía un total de 354 días. Con estos datos calculamos que:

1. Durante 17 años, resultarían: $354 \times 17 = 6.018$ días con sus noches.

2. Los dos últimos años, que es lo que cuenta la novela: $354 \times 2 = 708$ días.

Sin embargo, la obra de Longo *no es un diario*, no se anotan los sucesos día a día, sino que la narración discurre centrándose en los aspectos más relevantes de la vida de los protagonistas.

En total hemos encontrado 40 menciones a la noche, lo que supone menos de un 1% del total estimado sobre el cómputo de 708 días y noches. Aunque es una muestra muy pequeña, su presencia y alusión es relevante: todas ellas tienen una función específica dentro de la novela y no sólo desde un punto de vista cronológico o temporal. Las alusiones a la *noche* se hacen mediante una sola palabra o por perífrasis (en estos casos indican momentos crepusculares y

⁵ Vino de Lesbos, denominación de origen, cf. IV.10.3.16 οἶνος Λέσβιος, ποθῆναι κάλλιστος οἶνος.

⁶ T. Hägg: *The Novel in Antiquity*, Basil Blackwell Publisher Limited, 1983, p. 35. C. García Gual: «Relaciones entre la novela corta y la novela en la literatura griega y latina», *Faventia*, 1-2, 1979, p. 135-153, hic pp. 144. R. Merkelbach: «Daphnis un Chloe: Roman und Mysterium», *Antaios*, 1, 1959, p. 47-60, hic pp. 49: el bienio es un espacio cronológico relacionado directamente con prácticas dionisiacas.

⁷ H. Chantraine: «Zur römischen Kalender», *Hermes*, I, 1976, pp. 115-118.

de menor luminosidad que el día, pero no necesariamente la noche). La distribución en la novela, por libros, es como sigue:

ALUSIONES A LA NOCHE		
	1 palabra	Perífrasis
L. I	6	3
L. II	14	2
L. III	9	1
L. IV	11	1
Total	40	7

Observamos que en los libros pares se contabiliza un mayor número de noches que en los impares. La tónica no se mantiene en cuanto a las perífrasis.

Ofreceremos más adelante la lista de las 40 noches ahora, sin embargo, citamos y localizamos dónde se encuentran las perífrasis a las que nos referimos.

1. Después de recoger el ganado: I.6.2.3 καὶ ἐπεὶ καιρὸς ἦν ἀπελάυνειν τὴν ποίμνην

2. El sol se ponía: I.13.3.7 ἐπὶ δυσμαῖς γὰρ ἦν ὁ ἥλιος

3. La hora de abrevar el ganado: I.20.4.26 τοῦ ποτοῦ τὴν ὥραν

4. Volviendo del pasto: II.2.5.20 ἐκ νομῆς ἀιόντες προσεκυσιουν

5. Con el declinar del sol: II.24.3.24 περὶ ἡλίου καταφορὰς

6. De amanecida: III.15.4.12 ἐξ ἑωθινοῦ

7. Por la tarde: IV.4.3.14 τὸ δειλινόν

«La noche se presenta en calidad de excluida de nuestra actividad y de nuestros planes como tal e interviene con su principio y su fin en calidad de frontera en la que cesa y comienza esa actividad».⁸

⁸ A. Zytsar: «Concepto de día-y-noche en Europa. Reconstrucciones tipológicas I», *Fontes linguae Vascorum. Studia et documenta*, XXIX, 76, 1997, pp. 369-395, hic. p. 377 y «Concepto de día-y-noche en Europa. Reconstrucción tipológica II», *Fontes linguae Vascorum. Studia et documenta*, XXXI, 80, 1999, pp. 7-32, hic. pp. 11-12.

Dado que la noche invita a dormir y esto implica inactividad del ser vivo, es lógico deducir que esa inactividad carece de interés literario, de ahí que en la novela no haya una presencia continuada de la misma.

La inactividad lleva al descanso y relajación, conseguidos gracias al sueño. En castellano este sustantivo es polisémico y se refiere, también a «la sucesión, más o menos coherente de imágenes, llamadas oníricas, que se da durante el acto de dormir».⁹

En Longo no se apunta la diferencia diurno/nocturno y ni se utiliza como recurso o tópico literario; sino como medida puntual y temporal de mayor o menor precisión. Tradicionalmente, en la Grecia clásica las divisiones del día se designaban de manera muy imprecisa, según los distintos momentos: «el amanecer, la hora en la que el mercado está en plena efervescencia (a media mañana), el mediodía, la tarde y la noche».¹⁰

No obstante, otros novelistas como Caritón, Heliodoro y Apuleyo utilizan el final del *día* como marca delimitadora de sus libros, representados entre el paréntesis nocturno y el paso del sueño a la vigilia, según una tradición literaria heredada del viejo uso épico. En Homero se ha observado el peso que posee narrativamente la unidad representada por el *día*.¹¹

Longo, una vez más, innova al no seguir esta herencia ni los tópicos literarios referidos a la *noche*.¹² Nuestro autor usa este período cronológico y con un valor simbólico y religioso. Como recuerda Zytsar,¹³ el cómputo, la alusión y el plazo referido a 40 noches tiene carácter religioso y sagrado por el número en sí, no por la determinación temporal.

Precisamente, la sutileza narrativa con la que se introduce el cambio día/noche en la novela ha podido ser la razón para que, hasta ahora, nadie se haya percatado del valor de la noche en Longo.

⁹ L. Braier: *Dic. enciclopédico de medicina*, Barcelona, Ed. JIMS, 1982, p. 903.

¹⁰ R. di Virgilio: «La narrativa greca d'amore *Dafni e Cloe* di Longo», *AAL* XXXII, 4, 1989, pp. 301-345, hic p. 323.

¹¹ M. Brioso Sánchez: «La novela griega antigua y la unidad *libro*», *SPhV* 3, 1998, pp. 5-18, hic p. 17.

¹² J. Bouquet: «La nuit, le sommeil et le songe chez les élégiaques latins», *REL*, 74, 1996, pp. 182-211.

¹³ A. Zytsar, 1997, p. 375, nota 10.

Sin embargo, algunos autores utilizan una expresión muy gráfica, que casa perfectamente con la idea que defendemos del simbolismo nocturno. Zeitlin y Hägg,¹⁴ entre otros, resumen el argumento de la novela como: el *despertar sexual* de dos jóvenes. Un *despertar* que sugiere un período de reposo nocturno, que teóricamente podía estar reflejado en las 40 noches que se describen en *Daphnis y Chloe*.

Entendemos que las noches en Longo son las pruebas o preparaciones tanto del cuerpo como del alma, antes de alcanzar un estado superior preludio del matrimonio. Enlazamos así con la idea de Di Virgilio,¹⁵ quien apunta como rasgo característico de la novela: «el acto sexual completo, que Longo identifica con la ἡδονή suprema y que se reserva rigurosamente a la moral del matrimonio, es decir, a la ética suprema». Por lo tanto, para alcanzar el estado pleno de ἡδονή y llegar a disfrutar plenamente del amor conyugal,¹⁶ los amantes deben superar unas pruebas que se suceden a lo largo de 40 noches de preparación.

La mayoría de autores¹⁷ han visto que en la novela se refleja el camino a la madurez como instrucción erótica, según diferentes grados de *paideia* en Ἐρως. Zeitlin¹⁸ va más allá y asegura que esta obra ofrece «un documento cultural de gran valor, que explora y ejemplifica algunos comportamientos que la antigüedad griega representaba de la psicología de Ἐρως, las fuentes de su poder, los modos de aparecerse, los obstáculos, así como los pasos para alcanzar la plenitud física y social».

Por otro lado, Longo utiliza una expresión reveladora que parece sugerir, nuevamente, una intención mistérica en uso del término

¹⁴ T. Hägg, 1983, p. 36. F.I. Zeitlin: «The Poetics of Eros: Nature, Art and Imitation in Longus' *Daphnis and Chloe*», en D.M Halperin-J.J. Winkler-F.I. Zeitlin: *Before Sexuality: The Construction of Erotic Experience in the Ancient Greek World*, New Jersey, P.U.P., 1990, pp. 417-464, hic p. 425.

¹⁵ R. di Virgilio, 1989, p. 323.

¹⁶ N. Holzber: «The Genre: Novels Proper and the Fringe», en G. Schmeling: *The Novel in the Ancient World*, Mnemos, 1996, pp. 11-28, hic p. 21.

¹⁷ G. Anderson: *Ancient Fiction: The Novel in the Graeco-Roman World*, Croom Helm, Kent, 1984, p. 50. M. Fusillo: «Modern Critical Theories and the Ancient Novel», en G. Schmeling, 1996, p. 277-305, hic p. 282. F.I. Zeitlin, 1990, p. 419 y 423. A. Wouters: «Longus, *Daphnis et Chloë*: le proemion et les histoires enchâssées à la lumière de la critique récente», *LEC* 62, 1994, pp. 131-167, hic pp. 135 y 141.

¹⁸ F.I. Zeitlin, 1990, p. 419.

noche. Así, en el libro II.9.1.19, habla de *escuela nocturna* (νυκτερινὸν παιδευτήριον), para calificar los desvelos y cuitas que sufren los protagonistas. El *didactismo* o las *enseñanzas* que la noche infunde en los dos jóvenes puede ser un argumento más para reafirmar nuestra impresión sobre su valor religioso.

Según ese interés místico-religioso, entendemos que la elección de las diferentes perífrasis para designar «otras noches» no se debe sólo a un aspecto formal, lingüístico o estilístico, sino al mantenimiento del simbolismo numérico. Dado que, si incluimos estas perífrasis en el cómputo real de noches, se rompe el efecto simbólico del número 40, efecto que se mantiene al excluirlas.

2. LA NOCHE

Veamos qué sucede cuando el sol se pone en Lesbos. La noche invita a dormir y descansar, lo que consideramos un hecho *normal, ordinario o cotidiano* y cualquier otra actividad ajena a ésta la denominaremos *extraordinaria*, estableciendo así dos tipos de acciones nocturnas.

De esas 40 noches, se duerme en 9 ocasiones y se padece insomnio en 6. La alteración o trastornos del sueño¹⁹ puede obedecer a diversos factores: de orden psicofisiológico, cognitivo, orgánico, psiquiátricos, iatrogénicos, etc.... y pueden ser *transitorios (situacionales o a corto plazo)*, *persistentes o crónicos*.

En los ejemplos de la novela se trata de insomnios *transitorios o situacionales*, desencadenados por tensiones psicológicas, que provocan ansiedad²⁰ en los sujetos afectados, la pareja protagonista, ante su obligada separación al llegar la noche.

En palabras de Longo, los *males de amor*²¹ que sufren los dos jóvenes les impiden conciliar el sueño. Estamos, por tanto, ante un

¹⁹ L. Braier, 1982, p. 497. R.M. Raich-Mª D. de la Calzada: *El sueño y sus trastornos*, Barcelona, Ed. Martínez Roca, 1992, pp. 91-ss y 102-104. M.C. Morin: *Insomnio, asistencia y tratamiento psicológico*, trad. A. Bes Oliva, Barcelona, Ariel Psicología, 1998, pp. 9-ss.

²⁰ M.C. Morin, 1998, p. 60.

²¹ L.R. Cresci: «Longo sofista e la tradizione bucolica», A&R XXVI, 1-2, 1981, pp. 1-25, hic. p. 8. J. Garzón Díaz: «El amor en la novela griega», MHA XII-XIV, 1992-3, pp. 43-76, hic pp. 54-55. C. Miralles: *La novela en la antigüedad clásica*, Barcelona, Nueva Colección Labor, 1968, p. 58.

insomnio causado por un factor psicológico: la *disfosia*²² o sentimiento de infelicidad. Dafnis y Cloe, profundamente enamorados, se sienten infelices y desgraciados al separarse y se quejan de ello, lo que constituye un nuevo tópico literario. En concreto, nos referimos al παρακλαυσίθυρον²³ o lamentos del amante a la puerta de su enamorada. En este caso, no coincide la localización, puesto que uno y otra se lamentan en su la intimidad de su hogar o en privado, pero se mantiene este recurso erótico-literario.

Existe otro tipo de insomnio, que también aparece recogido en Longo: aquél que se deriva de factores ambientales, entre los que se encuentran catalogados desde la temperatura, la luz, la altitud hasta los niveles de ruido. Un disturbio natural a plena luz del día, el canto de las cigarras en (I.25.15) no impedirá que Cloe duerma plácidamente; mientras Dafnis las maldice, porque cree que le impiden conciliar el sueño. La impresión de Dafnis recuerda la idea aristotélica, según la cual, mientras se duerme se conserva la facultad de percepción por medio de los sentidos.²⁴

Presentamos, a continuación, en un cuadro la localización y referencias al insomnio y quienes los sufren.

INSOMNIOS* E INSOMNES	
I.13.6.3-4	Cloe
I.14.4-5	Cloe
II.8.2.2	Dafnis y Cloe
II.9.1.19	Dafnis y Cloe
III.4.2.8	Dafnis y Cloe
IV.29.4.12	Dafnis

²² M.C. Morin, 1998, p. 10.

²³ J. Bouquet, 1996, pp. 183-184 y nota 5.

* Se han ampliado en tres ejemplos más frente a la lista de insomnios ofrecida en el apartado B.1. Los ejemplos nuevos son los siguientes: I.14.4-5, II.8.2.2 y IV.29.4, en ellos no se menciona la *noche*, por esa razón no se contemplan en la lista definitiva de las 40 noches.

²⁴ E. Suárez de la Torre: «El sueño y la fenomenología onírica en Aristóteles», *CFC* V, 1973, pp. 279-311, hic pp. 291-292.

En cuanto a la distribución léxico-gramatical del término *noche* es la siguiente:

DISTRIBUCIÓN LÉXICO-GRAMATICAL			
Sustantivos	Adjetivos	Adverbios	Total
30	2	8	40

Y dentro de los sustantivos tenemos la siguiente clasificación según los casos de la declinación griega:

DISTRIBUCIÓN LÉXICO-GRAMATICAL DE LOS SUSTANTIVOS					
Nom. sglar.	Acus. sglar.	Gen. sglar.	Dat. sglar.	Acus. plural	Gen. plural
2	8	15	1	1	3

La noche es, por tanto, un elemento *sustantivo* no sólo en el sentido religioso o místico que pretendemos ver, sino en el lingüístico. Los 30 sustantivos suponen un 75% del total de los 40 términos referidos a la *noche* y su campo semántico.

Por otro lado, es interesante señalar que en 24 de las 30 ocasiones en las que encontramos el sustantivo νύξ (en cualquiera de sus variantes casuales), aparece en número singular y sólo en 4 de ellas, lo hace en plural. En términos porcentuales, el singular representa el 80% del total de los usos. La presencia de esta forma gramatical recuerda a la *Ilíada*, donde tampoco se ofrecen ejemplos en plural.²⁵ Podemos, por tanto, relacionar la elección de la categoría numeral con la tradición épica, como recurso estilístico.

Sin embargo, consideramos más importante que el recurso de estilo, el uso del singular en su función gramatical como elemento *individualizador*. La *individualización* favorece el recuento aislado y numérico de las 40 unidades.

La noche sólo tiene adjetivación en tres casos; no aparecen ni calificativos ni epítetos. Si aceptamos la propuesta de Rabe, reco-

²⁵ R. Dyer: «The Coming of Night in Homer», *Glotta* LII, 1-2, 1974, pp. 31-36, hic p. 32.

gida en Hunter,²⁶ sobre el valor de los epítetos en la prosa de Longo, que producen una *dulce dicción*; el caso contrario, la ausencia de estos adjetivos en determinados momentos inspiraría cierta *amargura*. Por los adjetivos que se usan, las calificamos de *noches malas*, aunque no podamos oponer ninguna *noche buena*. Las citas a las que nos referimos son:

II. 24.4.7: νυκτῶν πασῶν ἐκείνη ἔδοξε μακροτάτῃ γεγόνέναι (la noche más larga).

II.26.1.3: τῆς δὲ νυκτὸς αὐτοῖς τοιαύτης γενομένης ἐπῆλθεν ἡ ἡμέρα πολὺ τῆς νυκτὸς φοβερωτέρα (la más pavorosa).

II.30.3.2 τὴν νύκτα τὴν φοβερὰν (una noche espantosa)

Las noches, además, se hacen odiosas para los enamorados (II.11.3), porque significan la separación y lo que conlleva:

A. Dolor por la distancia (II.11.3).

B. Insomnio a causa de los males de amor (I.14.4.5; II.8.1.26 y II.9.2.1)

Dos de las noches más sobrecogedoras son las que protagoniza Pan (II.26.1 y II.30.3). El *pánico* está motivado por fenómenos que se acentúan precisamente por la ausencia de luz solar. Es, en este único caso, en el que se puede ver la conexión mitológica entre noche y muerte: Thánatos es hija de la Noche y hermana del Sueño y al igual que su madre y hermano posee el poder de regenerar²⁷ y es el amanecer cuando se preparaban los ritos de *purificación*.²⁸

Bernabé apunta que «en los textos órficos, la repetición de la noche enlaza con la idea del tiempo como devenir cíclico, la *palin-genesía*, o la capacidad de las almas de volver a nacer en cuerpos nuevos».²⁹ Precisamente en Longo,³⁰ (III.4.2.10), aparece esta misma expresión: ἐκ θανάτου παλιγγενεσίαν.

Estas dos noches terriblemente angustiosas en el mar sugieren, por el espacio físico donde ocurren, la laguna Estigia, puerta del

²⁶ R. Hunter, 1983, p. 95.

²⁷ M^a J. Barrios Castro: «Lucrecio y la teoría de los sueños», *Eclás* XXXV, 103, 1993, pp. 27-36, hic p. 32.

²⁸ A. Zytsar, 1999, p. 27.

²⁹ A. Bernabé: «La noche en las rapsodias órficas», *Actas del IX Congreso Español de Eclás*, 1998, pp. 71-75, hic p. 71.

³⁰ G. Anderson: *Eros Sophistes. Ancient Novelists at Play*, Michigan, Scholarly Press, 1982, pp. 46, nota 75.

Hades. La nave que pilota Briaxis, cascarón de nuez frente a las inclemencias meteorológicas que está sufriendo, nos trae a la memoria la imagen de la barca zozobante de Queronte. Estaríamos, por tanto, ante un nuevo símbolo para expresar la muerte. Un símbolo que aúna tres tópicos filosófico-literarios sobre la idea de *vivir y morir*. La muerte es sugerida por: la *noche*, el *agua* y una *nave*.

2.1. Relación de noches: clasificación

Distinguimos dos grupos de actividades nocturnas: *ordinarias*, en las que simplemente se duerme y *extraordinarias*, donde se acometen acciones y labores de otro tipo. A todas las citas les precede un numeral, del 1 al 40, hasta completar la lista definitiva de 40 noches.

A. Actividades *ordinarias* = dormir, descansar, soñar.

1) Drías y Lamón sueñan: 1.7.1.14 ὁ Δρύας καὶ ὁ Λάμων ἐπὶ μιᾷς νυκτὸς ὁρῶσιν ὄναρ τοιόνδε τι

2) Se duerme: I.22.3.14 ἐκείνης μόνης τῆς νυκτὸς ἐκοιμήθησαν βαθὺν ὕπνον

3) Cae la noche y duermen: II.31.2.20 νυκτὸς δὲ ἐπελθούσης αὐτοῦ κοιμηθέντες

4) Sueño que Licenion dice haber tenido: III.17.1.1 νύκτωρ παρὰ τῶν Νυνφῶν

5) Dafnis duerme: III.27.2.23 αὐτῷ καθεύδοντι νύκτωρ

6) Sueño premonitorio: III.28.1.15 αἱ μὲν ταῦτα εἰπῶσαι τῇ νυκτὶ συναπῆλθον

7) Sueño repetitivo de Megacles, siempre de noche: IV.35.5.22 οἱ θεοὶ...νύκτωρ ὀνείρους μοι ἐπιπέμπουσιν, δηλοῦντες ὅτι με πατέρα ποιήσει ποίμνιον

B. Actividades *extraordinarias*

Incluimos tanto el desvelo como cualquier otra labores del campo o domésticas. Sólo se contemplan los insomnios en los que se menciona el término *noche*.

B.1. Insomnio

8) I.13.6.3 νυσκτωρ ἡγύπνει

9) II.9.1.19 νυκτερινὸν παιδευτήριον

10) II.9.2.1 νύξ ἀγρυπνίαν ἔχουσα

11) III.4.2.8 νύκτας τε ἀγρύπνους διῆγον καὶ λυπηράς

Las causas del insomnio, como ya hemos apuntado, pueden ser por padecimientos de amor (I.14.4.5, II.8.1.26 y II.9.2.1) o por el ruido de animales (I.25.3.15). De las 6 ocasiones en que se sufre insomnio (cf. cuadro p. 6), en 5 es Cloe quien no duerme y en 4, Dafnis.

B.2. Labores domésticas o familiares

12) Preparan la cena: III.9.3.2 νυκτερινὴν ἡγυρέπιζον

13) Cavan fosos para librarse de los lobos: I.11.2.22 οἱ κομήται νύκτωρ σιροῦς

14) Recogen el ganado: I.22.1.6 μέχρι νυκτὸς τὰς αἴγας καὶ τὰς οἰς συλλέγοντες

15) Sacan el mosto: II.1.2.7 ὥς ἂν ὑπὸ φωτὶ νύκτωρ τὸ γλεῦκος φέροιτο

16) Regresan a casa: II.8.1.26 καὶ ἐπανελθόντες νύκτωρ εἰς τὰς ἐπαύλεις

17) Recogen sus rebaños: II.11.3.7 καὶ τὰς ἀγέλας ἀπήλυνον, τὴν νύκτα μισοῦτες

18) Dafnis toca, hasta que llega la noche: II.38.1.6 συρίζων νυκτὸς ἤδη γενομένης.

19) Dafnis y Cloe pasean juntos: II.38.2.10 ὥστε ἐνέπλεσαν ἔως νυκτὸς ἀλλήλους

20) La pronta llegada de la noche: III.9.4.4 ταχὺ μάλα νυκτὸς γενομένης

21) De noche, desde el pasto: III.15.2.6 νυσκτωρ ἐκ νομῆς

22) Confidencias de Mírtale: III.26.2.3 τῷ Λάμωνι νύκτωρ ἐκοινώσατο

23) Tras la cena, se muestran las prendas de reconocimiento: IV.34.3.1 ὥς δὲ ἤδη νύξ ἦν

B.3. Contextos de violencia, agresión o vandalismo:

24) Noche de temporal en alta mar: II.12.5.7 ὥστε καὶ τὴν ναῦν ἀνείλκον ἐπὶ τὴν γῆν νύκτα χειμέριον δεδοϊκότες

25) Respecto a la noche anterior, a los marineros les pareció la más larga: II.24.4.7 νυκτῶν πασῶν ἐκείνη ἔδοξε μακροτάτη γεγονέναι

26) Tras los sucesos extraordinarios, llega la calma: II.25.3.19 καὶ τῆς τέρψεως ἐς νύκτα ληγούσης αἰφνίδιον

27) Después de una noche tal, llegó el día: II.26.1.3 τῆς δὲ νυκτὸς αὐτοῖς τοιαύτης γενομένης ἐπῆλθεν ἡ ἡμέρα πολὺ τῆς νυκτὸς φοβερωτέρα

28) Los marineros claman para que vuelva la noche: II.26.4.17 ὥστε πάλιν ἠῦχοντο νύκτα ἐπελθεῖν

29) Espantosa noche: II.30.3.2 τὴν νύκτα τὴν φοβερὰν

30) Por la noche, un viento que viene de mar adentro: III.27.3.5 νυκτὸς, δέ, πελαγίου παράξαντος ἀνέμου τὴν θάλασσαν, εἰς τὴν γῆν εἰς τὰς τῆς ἄκρας πέτρας ἐξεβράσθη

31) Lampis destroza el jardín: IV.7.3.10 νύκτα δὴ φυλάξας

32) Gnatón acecha a Dafnis: IV.12.1.9 νύκτωρ λοχήσας ἐκ τῆς νομῆς ἐλαύνοντα τὰς αἴγας πρῶτον μὲν ἐφίλησε προσδραμών

33) Lampis secuestra a Cloe: IV. 28.3.20 νυκτὸς δὲ γενομένης κοιμήσεται

34) Y Gnatón la rescata: IV.29.3.10 δὲ πηλικούτον ἔργον νυκτὸς ἀρχομένης ἐπανέρχεται

B.4. Otras: intimismo, secretismo

35) Lamón encuentra a Dafnis: I.3.1.12 νύκτα φυλάξας, κομίζει πάντα πρὸς τὴν γυναῖκα...τὰ γνωρίσματα καὶ τὸ παιδίον

36) Llega el mensajero: IV.9.2.17 καὶ ἤδη νυκτὸς ἀρχομένης ὁ Εὐδρομος

37) Gnatón se refugia en el templo de Dionisio: IV,25,2,3 Γνάθων...τὴν ἡμέραν ἔμεινε καὶ τὴν νύκτα

38) La familia de Dionisófanos regresa a Mitilene: IV.33.3.1 νυκτὸς κατελθόντες

39) Noche de bodas: IV.40.1.7 τότε δὲ νυκτὸς γενομένης πάντες αὐτοὺς παρέπεμπον εἰς τὸν θάλαμον

40) Noche de bodas: «desvelados como lechuzas»: IV.40.3.14 ἀγρυπνήσαντες τῆς νυκτὸς ὅσον οὐδὲ γλαῦκες.

La noche fomenta la intimidad y la confidencialidad, como vemos en la conversación entre Mírtale y Lamón, (III.26.3), sobre las intenciones matrimoniales de Dafnis respecto a Cloe. Es un tópico muy frecuente aludir a este espacio del día como excusa o cómplice de encuentros amorosos,³¹ pero en Longo no se encuentra más que en una ocasión: la noche de bodas, (IV.40.1.7 y IV.40.3.14), cuya mención, en la privacidad del tálamo,³² resulta suficientemente ilustrativa.

Y es que la noche, como apunta Dyer³³ en un estudio sobre Homero, sólo asegura tranquilidad dentro de las casas o tiendas, donde sus habitantes celebran banquetes, duermen, entonan cantos o recitaciones y se aman. De inseguridad habla Longo al referir, por boca de las Ninfas que le cuentan en sueños a Dafnis el naufragio que habían sufrido los metimneses en una noche de viento, cuando su nave se estrelló contra las rocas, (III.27.3.5).

3. DORMIR, SOÑAR, ENSOÑAR

En la novela se habla de insomnio y vigilia en 6 ocasiones; mientras que se dice que duermen, sueñan y descansan en 9. En estos casos, los verbos que se usan son καθεύδω, (4 veces); κατακοιμίζω, (1) y κοιμάω, (2).

Se mencionan 11 sueños: de los cuales 3 son el mismo (I.7.2, I.8.1 y I.8.2); 2 son menciones a visiones previas (II.8.4.11 respecto a I.7.1 y III.29.1.8 respecto a III.27.1.8); otro es falso (III.17.2.1), con lo que obtenemos sólo 8 sueños diferentes: (I.7.1; II.10.1.7; II.23.1.16; II.26.5; III.9.5; III.27.2; IV.34.1.14 y IV.35.4.1)

La acción del *sueño* se corresponde con ὕπνος, mientras que la *ensoñación*, con ὄναρ.³⁴ Siempre que aparece este término, ὄναρ, o su plural, ὄνειρατα, se refiere tanto a ilusiones nocturnas como a simples fantasías; mientras que sólo en 2 ocasiones, con ὕπνος, se describen las visiones oníricas que son premonitorias. Esas visiones nocturnas o enso-

³¹ J. Bouquet, 1996, p. 183.

³² G. Arrigoni: «Amore sotto il manto e iniziazione nuziale», *QUCC* XLIV, 1983, pp. 7-56, hic p. 14 y 20. F.I. Zeitlin, 1990, p. 458.

³³ R. Dyer, 1974, p. 34.

³⁴ E. Ruiz García: *Artemidoro. La interpretación de los sueños*, Madrid, Ed. Gredos, 1989, p. 46 y 72-73, nota 10. E. Suárez de la Torre, 1973, p. 279, nota 1.

ñaciones tienen a los siguientes protagonistas que designaremos como *paciente* (sujeto sueña) y *actor* (quien interviene en él). El uso que se hace de esta terminología no es en sentido lingüístico, sino teatral: uno es espectador de sus propios sueños y otro los protagoniza.

3.1. *Durmientes, soñadores y sueños*

Los sueños representan la «asimilación de las angustias, son luchas nocturnas para superar problemas, suponen la integración de la nueva formación adquirida y son métodos para que la mente se libere de información inútil».³⁵

Es muy probable que Longo no tuviera presente esta definición neurológica al citar cada uno de los sueños y presentarlos en la novela, lo que sí habría advertido es la clasificación que se mantenía en su época entre sueños *verdaderos* y *falsos*; *de inspiración divina* (con un valor premonitorio y alegórico, otorgados por una deidad o varias deidades al soñador) y los *naturales* (producto de la evocación de las actividades cotidianas y que, generalmente trataban la satisfacción de deseos de fantasía o entretenimiento, entre los que se incluía el aspecto erótico).³⁶

TIPOS DE SUEÑOS		
Verdaderos		Falsos
Divinos	Naturales	
I.7.1	II.10.1.7	III.17.2.1
I.8.1	III.9.5	
I.8.2		
II.8.4.11		
II.23.1.16		
II.26.5		
III.27.2		
II.29.1.8		
IV.34.1.14		
IV.35.4.1		

³⁵ S. Cunningham: *El sueño sagrado. Los sueños como vía hacia lo divino*, trad. A. Pareja, Madrid, EDAF, 1994, p. 26.

³⁶ S. Cunningham, 1994, pp. 22-24 y 57.

Artemidoro establece una clasificación quíntuple: «sueños *personales* (aquellos en que uno cree ser el sujeto activo o pasivo), *ajenos* (cuando el sujeto activo o pasivo es otra persona), *comunes* (participa en ellos un individuo conocido), públicos (se vinculan con aspectos de la política y la convivencia de la comunidad) y *cósmicos* (relacionados con los efectos atmosféricos y astronómicos)». A éstos hay que añadir la siguiente subdivisión: *provocados y divinos*.³⁷

Según Barrios Castro,³⁸ «el sueño se expresa en presente, porque el pensar arcaico aparentemente no dispone de otro tipo de representación, pero dicho presente puede significar presente, pasado y futuro».

Atendiendo no sólo al momento en que se refiere el sueño en sí, sino también a su contenido, pueden clasificarse como *sueños personales*, que a su vez se subdividen en *naturales* y *divinos*. Al primer grupo (*personales-naturales*) pertenecen los sueños *eróticos*; al segundo, (*personales-divinos*), los *alegóricos* y *premonitorios*.

1. *Eróticos*: en principio, la tradición literaria establece que son de este género los sueños concebidos por la noche, especialmente en contextos amorosos, como es el de la novela grecolatina o la poesía erótica. Sin embargo, en Longo, sólo hemos encontrado dos: II.10.1.7 y III.9.5. El tiempo de *satisfacción alucinatoria*³⁹ es el instante vivido como presente, actualizando las visiones oníricas como deseos reales y factibles.

De *mítico-erótico* podemos calificar el falso sueño de Licenion. «*De esto me enteré de noche por las Ninfas*», (III.17.2.1). Su sueño se apoya y remite a otros anteriores que se han descrito en la novela⁴⁰ y en los que aparecían las Ninfas, como embajadoras oníricas. La introducción del personaje de Licenion⁴¹ es clave en la obra: representa el segundo *praeceptor amoris* después de Filetas, aunque su función es la más importante, pues se trata de instruir al protagonista masculino en el sexo.

³⁷ E. Ruiz García, 1989, p. 36 y 78.

³⁸ M^a J. Barrios Castro, 1993, p. 32.

³⁹ M^a J. Barrios Castro, 1993, p. 32.

⁴⁰ En este falso sueño, donde las Ninfas informan a Licenion del modo en que debe instruir a Dafnis, se ven semejanzas con el *pretexito divino* que alega Mélite en la novela de Aquiles Tacio, cf. G. Anderson, 1982, p. 47, notas 79 y 80. F.I. Zeitlin, 1990, p. 442, nota 78.

⁴¹ D.N. Levin: «The Pivotal Role of Lycaenion», RSC, 1977, XXV, pp. 5-17.

Sabiendo que la castidad de los protagonistas⁴² es un principio *inviolable* en la construcción de la novela, la ruptura de este principio ha de deberse a un acontecimiento imprevisible e ineludible, como en este caso.

Lo consideramos a su vez *mítico*, porque su contenido (un águila cazando un ganso) sugiere el rapto de Ganimedes por Zeus, metamorfoseado precisamente en este ave rapaz.

2. *Alegóricos*: El sueño de Megacles, (IV.35.4.1), que no consi-
gue interpretar correctamente hasta que Dionisófanos le cuenta cómo su hijita fue amamantada por una oveja.

El tiempo al que se refiere este sueño es el pasado. Es una visión repetitiva, que se extiende a lo largo de 15 años, la edad de Cloe.

3. *Premonitorios* o *clarividentes*: sueños que revelan una escena o hecho real al que sueña. El carácter premonitorio se ve también en los personajes que aparecen: Eros, las Ninfas y Pan. Y es que la noche, desde Homero, es un *arma* al alcance de los dioses que la usan para sus deseos y para comunicarse con los mortales.⁴³ Hemos encontrado 9 sueños de este tipo. En todos ellos se adelantan acontecimientos y sus participantes son, en sentido etimológico, auténticos ἀγγέλοι, *emisarios* que traen noticias al sujeto que sueña.

Las Ninfas, por un lado, aconsejan la educación más conveniente para los dos jóvenes o ayudan a Dafnis a descubrir un tesoro, que le servirá de dote; Pan, por otro, se muestra amenazante y con esta actitud disuade al comandante Briaxis, que libera a Cloe de su rapto. Eros también se presenta como anunciador de los proyectos que deben llevar a cabo los enamorados.

⁴² G. Anderson, 1982, p. 43. R. John: «Women in the Ancient Novel», en G. Schmeling, 1996, pp. 151-207, hic pp. 157-159 y 200, dice que este principio se respeta en todas las novelas griegas, excepto en Aquiles Tacio (V.27) y en Longo (III.18). C. García Gual, 1979, p. 150. C. Miralles, 1968, p. 58. E. Perry: *The Ancient Romances. A Literary-Historical Account of Their Origins*, University of California Press, Berkeley, 1967, p. 122. F.I. Zeitlin, 1990, p. 457, se refiere con el término de σωφροσύνη a la prudencia, sobriedad, autocontrol y castidad, como características sobre las que debe construirse la personalidad de los personajes de novela.

⁴³ R. Dyer, 1974, p. 32. Para un estudio sobre los dioses que aparecen en la novela de Longo, cf. R. Hunter, 1983, pp. 31-38. Algunas veces, no es tanto la noche, como los sueños que se tiene en ese momento y que, según Aristóteles, sirven de contacto con los dioses y para recibir premoniciones, cf. E. Ruiz García, 1989, pp. 19-20 y E. Suárez de la Torre, 1973, p. 281.

Estos sueños se expresan, una vez más, en presente, pero su referencia es futura: el contenido se actualiza después de soñar y su actualización puede demorarse un mínimo de un día (sueño de Dafnis sobre el tesoro oculto, el de Licenion o la amenaza de Pan que surte efecto sobre Bixaxis esa misma noche) e incluso años: como son los sueños sobre el modelo educativo de los muchachos que proponen las Ninfas a los padres adoptivos.

Pero, sea cual sea la clasificación que hemos preparado, todos los sueños comparten una característica común: la irrefutabilidad. Nadie pone en duda la validez de las visiones que ha soñado.

Hablamos de *soñadores*, en masculinos plural, porque la mayoría de los pacientes son hombres: Drías, Lamón, Dafnis, Briaxis, Dionisófanes y Megacles. Sólo en una ocasión aparece una mujer, Cloe. No consideramos *soñadora* en sentido estricto a Licenion, porque su visión onírica es falsa, pero la incluimos a todos los efectos en el siguiente cuadro, donde clasificamos esquemáticamente los tipos de sueños, su ubicación dentro de la novela y los personajes que participan (*actores y pacientes*).

ENSUEÑOS	TIPOS	PACIENTES	ACTORES
I.7.1, I.8.1 y I.8.2	Premonitorio	Drías y Lamón	Las Ninfas y Eros
II.8.4.11	Premonitorio	Drías y Lamón	Eros
II.10.1.7	Erótico	Dafnis y Cloe	Consigo y sus parejas
II.23.1.16	Premonitorio	Dafnis	Las Ninfas
II.26.5	Premonitorio	Briaxis	Pan
III.9.5	Erótico	Dafnis y Cloe	Consigo y sus parejas
III.17.2.1	Mítico-erótico	Licenion	Las Ninfas
III.27.2	Premonitorio	Dafnis	Las Ninfas
III.29.1.8	Premonitorio	Dafnis	Las Ninfas
IV.34.1.14	Premonitorio	Dionisófanes	Las Ninfas y Eros
IV.35.4.1	Alegórico	Megacles	Una oveja

Por el contrario, los agentes que participan en los sueños con mayoritariamente femeninos: las Ninfas (aparecen en 4 ocasiones); Eros (en 3); Pan (en 1) y una oveja, por lo tanto, hembra, en otra una ocasión.

Centrándonos en los protagonistas de los sueños, en los *actores*, podemos decir que Pan y las Ninfas⁴⁴ son deidades tradicionalmente relacionadas con Dionisio, dios cuyo poder está presente en la novela, especialmente en el libro IV.

Sñar con Pan tiene una consideración favorable si quienes sueñan con él son pastores; pero para el resto de clases sociales y gremios significa futuro incierto y confusión:⁴⁵ lo que encaja perfectamente con la epifanía de Pan a Briaxis, el capitán de barco.

Eros es el dios del amor y se aparece junto con las Ninfas a Drías, Lamón y Dionisófanes para recordarles que deben amar, cuidar y educar a los dos jóvenes que tienen a su cargo. Cuando la deidad se aparece como persona viviente (igual que en la novela de Longo, en el caso de Pan, Eros y las Ninfas), el mensaje del sueño se cumple en un plazo más breve.⁴⁶

Sin embargo, no encontramos referencias en la novela de Longo ni a la oniromancia ni a la oniromancia, disciplinas que en la Grecia clásica gozaron de gran importancia y prestigio.⁴⁷ Probablemente, por expreso deseo del autor, que no consideraría estas prácticas apropiadas para el tono de su novela.

Interpretar un sueño equivalía a resolver una ecuación de tres incógnitas: la visión onírica, la persona a quien va destinado el mensaje y el desenlace auspiciado.⁴⁸ En Longo, tenemos una única alusión a esta práctica en el libro IV.36. Cuando Megacles desvela el sueño recurrente que tenía por la noche, Dionisófanes se encarga de aclararle el significado. Dionisófanes no ejerce como auténtico intérprete, sino como narrador de una circunstancia real conocida.

En nuestro caso, ejercemos de *oniromante* y nos atrevemos a interpretar esta visión recurriendo a la obra de Artemidoro.

En el caso de Megacles (paciente) que sueña con una oveja y una niña (actores), la interpretación sería la siguiente:

⁴⁴ E. Suárez de la Torre, 1973, p. 303.

⁴⁵ S. Cunningham, 1994, p. 70.

⁴⁶ S. Cunningham, 1994, p. 68.

⁴⁷ E. Ruiz García, 1989, p. 32. E. Suárez de la Torre, 1973, p. 308.

⁴⁸ E. Ruiz García, 1989, p. 40.

«Cuando el sujeto sueña que ve unos niños pequeños es un mal síntoma, si se trata de los propios, tanto para el hombre como para la mujer. Vaticina preocupaciones, tristezas y sinsabores. ---- si se trata de hijas, el desenlace es negativo ---- pues las hijas necesitan una dote».⁴⁹

4. *Animales nocturnos y otros peligros*

Los animales son elementos muy frecuentes en la Literatura y especialmente en la poesía bucólica. Su papel en la novela de Longo es propiamente de *ambientación*, ofreciendo un aspecto de realismo bucólico, pues en la mayoría de los casos «son sujetos pasivos, a veces se comportan como agentes de una acción que los humanos no son capaces de llevar a cabo ellos solos».⁵⁰

Aludíamos al comienzo del trabajo a la lechuza, ave rapaz nocturna por excelencia. Algunos de los animales que se citan no intervienen en la trama durante la noche, sino que acompañan a los personajes durante el sueño o el descanso, aunque éste sea diurno. Tal es el caso de las cigarras, la golondrina, los machos cabríos o el grillo. Además, nos encontramos con referencias a animales reales y *falsos*, aquéllos que son más un recurso que una realidad. Nos referimos al *falso lobo* (Dorcón disfrazado) y al *falso ganso* que menciona Licenion.

A- Animales reales

1. La cabra que se escapa del rebaño de Lamón y amamanta a Dafnis, I.3.1.14, τὴν αἴγα.

La cabra y la oveja que amamantan a los dos lactantes son también dos símbolos que dan lecciones de compasión⁵¹ a Lamón y Megacles. Al primero, para que no abandone al niño expuesto y se lleve también las prendas de reconocimiento que le acompañan; al segundo, para que acepte el reencuentro con su hija.

⁴⁹ E. Ruiz García, 1989, p. 99.

⁵⁰ M^a L. Prieto Prieto: «El papel de los animales en la novela de Longo», *Actas del IX Congreso Español de EClás*, 1998, pp. 301-305, hic p. 301.

⁵¹ M^a L. Prieto Prieto, 1998, pp. 301-304.

2. El lobo, en concreto, la hembra: I.11.1.19, λύκαινα. Este animal es el desencadenante de todo el idilio amoroso entre los protagonistas:⁵² a raíz de la caída de Dafnis en la trampa para la loba, los dos jóvenes van a la gruta de las Ninfas y es ahí donde Dafnis se desnuda y Cloe descubre su belleza física.

3. Las cigarras, I.25.3.15, λάλων τεττίγων. En concreto, una: I.26.1.19, τέττιξ.

El sueño de Cloe interrumpido por una cigarra es un motivo *edulcorado* y diluido en una larga sesión narrativa del *Id.* XXVII de Teócrito.⁵³ Este insecto no sólo tiene la función de ambientación pastoril, sino que es un recurso erótico: la cigarra se esconde en el pecho de Cloe y Dafnis lo rescata. Con la *disculpa* de este rescate se justifica el primer contacto físico entre los enamorados, un «pretexto para esos juegos de niños que alude Longo al final de la novela».⁵⁴

Las cigarras no están descritas como elementos perturbadores del silencio,⁵⁵ sino como elementos *musicales* integrados en el ambiente pastoril, son los *sonidos de la naturaleza*.

4. La golondrina,⁵⁶ I.26.1.20-21, celidónα. Este pájaro funciona como *despertador*, en sentido estricto. Despierta a Cloe y significa, también el *despertar al sexo*, se produce el primer encuentro erótico entre los protagonistas.

5. Los machos cabríos que pelean en pleno día y contra los que Dafnis se enoja, porque pueden despertar el sueño de Cloe,⁵⁷ I.25.3.16, ἀλλὰ καὶ οἱ τράγοι τοῖς κέρασι.

6. Un animal para conciliar el sueño: el grillo,⁵⁸ I.14.4.2, τὴν λάλον ἀκρίδα.

7. La oveja que se aparece en sueños a Megacles y que, como hemos visto, tiene un valor simbólico claro, IV.35.4.22, ποῖμνιον.

8. Las lechuzas, IV.40.3.14, γλαυκες. Su mención es una referencia al desvelo con que los esposos pasan la noche de boda.

⁵² M^a L. Prieto Prieto, 1998, p. 304.

⁵³ L.R. Cresci, 1981, p. 16.

⁵⁴ M^a L. Prieto Prieto, 1998, pp. 303-304.

⁵⁵ R. Hunter, 1983, p. 57.

⁵⁶ R. Hunter, 1983, pp. 56-57.

⁵⁷ L.R. Cresci, 1981, p. 11.

⁵⁸ L.R. Cresci, 1981, p. 16.

B- Animales falsos

9. De nuevo alusión a un lobo, pero esta vez falso. Dorcón se disfraza con su piel para raptar a Cloe, I.20.2.15, λύκου δέρμα μεγάλου λαβών y I.20.4.25 καὶ λύκος ἀληθινὸς ἔλαθε λοχῶν.

El lobo es uno de los elementos tópicos del género literario y ejerce el papel del más temible enemigo del pastor.⁵⁹ Pero, no sólo aparece aquí en su labor de ambientación pastoril, sino que el uso del disfraz⁶⁰ tiene un claro valor simbólico: este animal representa el instinto sexual, la violencia y la promiscuidad.⁶¹ Simbolismo que se continúa en el nombre propio de Licenion.⁶²

10. Se alude, también, al comportamiento de un animal, pero éste no aparece. Lampis destroza el jardín de Lamón, literalmente, «como un jabalí», IV.7.3, ὥσπερ σῦς.

11. El ganso que usa Licenion como reclamo y del que se dice que un águila lo capturó, III.16.2.4, τῶν χηνῶν τῶν εἴκοσιν ἓνα.

Llama la atención el uso que se hace de los animales, según pertenezcan a una familia u otra: mamíferos/ aves e insectos. Los mamíferos (cabra, machos cabríos, oveja, lobo/-a) se usan como modelos de contactos físicos imitables, tanto en el aspecto afectivo (amantar a unos lactantes); como en el aspecto sexual.

Sin embargo, las aves e insectos se relacionan directamente con Eros, un dios alado. La sutileza con la que intervienen estos animales en la iniciación erótica de los protagonistas es mayor que en el caso de los mamíferos. Son siempre pretextos para la aproximación de una pareja: Dafnis y Cloe con el recurso de la cigarra y la golondrina; Dafnis y Licenion, con la excusa del ganso.

Los peligros que encierra la noche, además del acecho de algunos animales, son:

1. Sucesos extraordinarios y sobrecogedores (II.24.4): La epifanía de Pan.

⁵⁹ L.R. Cresci, 1981, pp. 10-12. M^a L. Prieto Prieto, 1998, pp. 303-304.

⁶⁰ El disfraz de Dorcón es una recreación y alteración literaria del *Id.* VI.9.4 de Teócrito, cf. L.R. Cresci, 1981, p. 17. Incidiendo en el aspecto del disfraz es interesante el apunte de H. de Carlos Villamarín: «Manifestaciones del engaño en la narrativa de ficción antigua», *Euphrosyne* XVIII, 1990, pp. 247-257, hic p. 249.

⁶¹ R. Turner: «Daphnis and Chloe: An Interpretation», *G&R* 7, 1960, pp. 117-123, hic p. 121.

⁶² F.I. Zeitlin, 1990, p. 423, nota 13. M.C. Herrero Ingelmo, «La elección de los nombres propios en Longo», *Habis* 27, 1998, pp. 157-169, hic p. 164. R. Hunter, 1983, p. 28.

2. Vandalismo, agresiones y otro tipo de violencia con los siguientes protagonistas: Dorcón (intento de rapto en I.20.4); Gnatón (intento de violación en IV.12) y Lampis (destrazo del jardín del padre de Dafnis en IV.7.3).

5. CONCLUSIONES

1. La noche en Longo no es un mero dato o concepto temporal, una información puntual ni tampoco un tópico literario. Es un complemento del proceso místico-religioso que se describe a lo largo de 40 jornadas nocturnas, que sirven de pruebas para conseguir un fin: la *ἡδονή οἰκτική* *suprema* referida al matrimonio. Entendemos, por tanto, que la numerología es el rasgo principal y el más interesante a la hora de analizar este período nocturno en la novela de Longo.

2. Ausencia de calificativos: no es *negra ni oscura* y pocas veces resulta misteriosa, calificativos que sí aparecen en la poesía erótica y elegíaca. No se alude tampoco a fenómenos nocturnos asociados como puede ser la presencia de la luna, las estrellas y/o astros celestes.

Las noches son *largas, pavorosas y espantosas*, pues éstos son los únicos adjetivos usados para describirlas. Respecto al punto de vista del estilo, la *concinnitas* de Longo se apoya, además en el hecho de que sólo aparezcan 7 perífrasis para sustituir el término que nos ocupa. Precisamente la ausencia de tales elementos incide no sólo en connotaciones estilísticas, sino en la creación de un estilo conciso y poco retórico. La noche es un elemento sustantivo dentro de la novela, porque es precisamente esta categoría la que más veces se usa, frente al adverbio y al adjetivo, que sólo aparece en 2 ocasiones.

3. El silencio es un rasgo propio de la noche en Longo, gracias al cese de la actividad vital de los seres vivos. En la novela, la paz y la calma se ven perturbadas ocasionalmente por el canto de las cigarras y por los fenómenos atmosféricos que se producen la noche de la revelación de Pan.

4. La actividad cotidiana realizada durante es descansar y dormir. Se producen, asimismo, sueños o ensoñaciones. Longo distingue claramente entre ambos: el sueño, como estado fisiológico (*ὑπνος*) y las visiones oníricas (*ὄναρ*). Los primeros reciben como complementación los adjetivos (*βαθύς, μακρόν*). De 9 ejemplos registrado, sólo en 2 ocasiones se describe la participación de las Ninfas y de Pan.

Sin embargo, lo que hemos denominado *ensoñaciones* cuenta con la participación de *actores*. En sentido estricto debemos decir que hay 8 sueños y 1 pesadilla, la de Briaxis. Los *pacientes* o soñadores, son hombres mayoritariamente, sólo en dos ocasiones mujeres: Cloe y Licenion. Por el contrario, los personajes que aparecen en ellos, los *actores*, remitiéndonos a nuestra denominación teatral, son mayoritariamente femeninos: las Ninfas y una oveja.

Tampoco aparecen, como esperábamos dado el carácter y tema amoroso de la novela, sueños eróticos. Éstos pasan a un segundo plano frente a los premonitorios, mucho más trascendentes dentro de la trama de la novela.

Los sucesos nocturnos no son puntuales, sino durativos: las consecuencias que devienen de ellos, en concreto de las ensoñaciones, se suceden cronológica y consecutivamente durante días, meses y años, como es el caso de los sueños de Lamón y Drías sobre sus hijos adoptivos.

Estos dos sueños se localizan al comienzo de la novela e influyen en la educación de los jóvenes en su etapa de crecimiento. De igual manera, el sueño de Dionisófanos, para desvelar la identidad de Cloe, supone una demora en el tiempo y, finalmente, el de Megacles, sobre la maternidad de una oveja. Éste último es el único sueño cuya explicación y significado le precede; mientras que el resto, se interpretan *a posteriori*.

5. Incidiendo en este aspecto, debemos considerar que todos estos sueños tienen un valor implícito: la irrefutabilidad. Todavía el mundo de las revelaciones inconscientes, la adivinación y las ciencias ocultas tiene tanto peso, que nadie duda del significado, veracidad e influencia de los sueños en la vida cotidiana. De ahí que en el único caso de falso sueño de Licenion, Dafnis no se muestren incrédulo. El mundo de los sueños, que tanto interés despierta, necesita de intérpretes. Intérpretes que no aparecen en la novela.

6. Los animales superan la función primaria de *ambientación bucólica*, representando el papel de modelos y símbolos de comportamientos de iniciación y aproximación erótica.

7. Los peligros de la noche son imprevisibles, pero siempre terminan con un final feliz. La llegada del día consigue que se recupere la normalidad y se supere la ansiedad y el miedo que la noche provocó.

AZUCENA ÁLVAREZ GARCÍA

NUEVOS PROCEDIMIENTOS DE RECREACIÓN DE LA TRADICIÓN CLÁSICA EN *CALCETINES, MÁSCARAS, PELUCAS Y PARAGUAS* DE LUIS RIAZA*

El teatro contemporáneo ha adaptado en sus piezas los temas de la tragedia clásica a través de diversos procedimientos, sin embargo no ha corrido tal fortuna la estructura de los dramas, cuya recreación entraña una enorme dificultad para los autores actuales. No obstante, algunos de ellos no se resignan a dejar tan significativa organización en el olvido e intentan recuperar los elementos formales de la tragedia clásica evocándolos a través de la nueva estética que viste las piezas. En estos casos el resultado es una creación en la que tanto en lo que respecta al fondo como en lo que concierne a la forma se distingue con mayor o menor nitidez la huella de la tradición, como ocurre en el caso que ocupa estas páginas.¹

Desde el punto de vista del *μῦθος*, las piezas dramáticas del siglo XX se inspiran en los conflictos que enfrentaban a héroes y heroínas griegos,² intentado recuperar su esencia y presentar tras ella problemas actuales motivo de preocupación del hombre contemporáneo. Una de las características más destacadas de las figuras clásicas, que ha contribuido sin duda a dotarlas de la universalidad que las hace atemporales, es la complejidad de su carácter,³ complejidad

* Este artículo ha sido realizado en el marco de una Beca de la Obra Social de CajaMurcia dentro del Proyecto de Investigación BFF2000-0085 subvencionado por la DGICYT.

¹ Cf. La clasificación realizada por L. Gil en *Transmisión mítica*, Barcelona, Planeta, 1969, pp. 11 ss.; cf. también D. de Paco, «La tragedia de Agamenón en la escena española actual: procedimientos dramáticos de recreación mítica», *Montearabí*, 32, 2001, pp. 61-92.

² M^a F. Vilches, «Introducción al estudio de la recreación de los mitos literarios en el teatro español de posguerra», *Segismundo* 37-38, 1983, pp. 184-207; M^a José Ragué, *Lo que fue Troya*, Madrid, 1992; «La ideología del mito. Imágenes de la guerra civil, de la posguerra y de la democracia surgidas a partir de los temas de la Grecia Clásica en el teatro del siglo XX en España», *Kleos* 1, 1994, pp. 63-71; «Clitemnestra, Penélope y Fedra. Contemporaneidad de su transgresión mítica», *El Fil D'Ariadna*, Bari, Levante Editori, 2001, pp. 367-379.

³ U. Albini, *Interpretazioni teatrali da Eschilo ad Aristofane*, Florencia, 1972, pp. 18 ss.

que las exime de la ausencia de sentido trágico que acarrearía su caracterización absolutamente positiva o negativa.⁴ Sin embargo, pese a esta línea general, en algunos casos encontramos figuras claramente víctimas de las acciones del resto de los personajes, sobre los que recae la euripídea μοῖρα διστάλαινα (*Her.* 456) para convertir su inocente existencia en un hecho dramático,⁵ como ocurre con Ifigenia, Polixena, Casandra o Hécuba presentadas como auténticas víctimas de los héroes y de la historia, en tanto que otras como Helena gozan desde los autores clásicos de una ambigüedad que las hace aparecer en uno u otro extremo de valoración dependiendo del autor que de ellas se ocupe.

En ambos grupos de heroínas y en el contexto mítico en que aparecen pone su atención Luis Riaza (1925), autor que se enclava en lo que se ha llamado «nuevo teatro español»⁶ o «teatro independiente» y que comienza su actividad como dramaturgo a finales de la década de los 60. Riaza realiza un teatro de vanguardia, simbolista, atrevido y renovador en el que da cabida a diferentes personajes de la tradición clásica para denunciar el abuso del poder y la necesidad de recuperación de la libertad. Su magistral manejo de la lengua y su peculiar adaptación, desarticulación y reconfiguración de los mitos clásicos hacen de su obra un original y valioso ejemplo de recreación mítica. Además, en la concepción que el autor tiene de estas figuras clásicas se refleja la contradicción que en la tragedia constituye la esencia del héroe, el carácter agonal de la dramaturgia griega, el conflicto en el que se desenvuelven los personajes de antaño y en el que, en ocasiones, se ven también inmersos los actuales. Al referirse a esta concepción dramática de Riaza en relación con su pieza *Medea es un buen chico* afirmaba Hazel Cazorla:

⁴ A este respecto cf. F. R. Rodríguez Adrados, *El héroe trágico y el filósofo platónico*, Cuadernos de la Fundación Pastor, Madrid, 1962, pp. 11 ss.

⁵ A. Magris, *L'idea del destino nel pensiero antico*, Turín, 1984, pp. 144 ss., cifra precisamente en Eurípides el momento en el que en la tragedia clásica se introduce la tendencia a caracterizar a un personaje a la luz de la razón con la culpa o la inocencia, delimitando claramente a cada uno de los personajes como bueno o malo, hecho que lleva a que la culpa trágica en su obra termine por perder su ambivalencia intrínseca.

⁶ E. G. Wellwarth, *Spanish Underground Drama*, Madrid, 1978, acuña, como se sabe, por primera vez el término de «nuevo teatro» incluyendo a un grupo de dramaturgos que había surgido hacia el 68. Cf. también C. Oliva, *El teatro español desde 1936*, Madrid, 1989.

Muy consciente, por una parte, de que el teatro es sólo un reflejo de las escisiones y conflictos de la vida y de que la verdadera lucha se entabla fuera del escenario, nos ofrece, sin embargo, su convicción de que en el teatro es donde se cristaliza el concepto de pelear, donde se da forma a vagos anhelos esenciales a la vida independiente del combatiente. El teatro, entonces, no sólo refleja la lucha del hombre por la libertad, sino que, más importante todavía, es la forja consciente de esa misma libertad, el recinto donde se la imagina, donde se la inventa.⁷

El vanguardismo de su teatro se fusiona con la tradición tras un complejo proceso que tiene lugar mediante la recuperación de los elementos esenciales del drama clásico y de su significación, rescatados en estas piezas para someterlos a un proceso de subversión consciente.⁸ La concepción del teatro que el propio autor expresa encuentra sus raíces en los ritos religiosos griegos, y se conforma a través de la deformación de las claves arquetípicas transmitidas hasta llegar a la farsa y lo grotesco. La constatación de este origen explica el paso del teatro griego al contemporáneo:

El origen del teatro es la fiesta religiosa. Primero es una participación absoluta de un determinado grupo en una fiesta. Es la fiesta dionisíaca. [...] No hay fiesta sin sacrificio, y ese sacrificio primero se convierte en ocultación, sustitución. El teatro siempre es ocultación, sustitución. Como tal, el actor suplanta en un momento a dios, a Dionisos. Cuando la ciudad griega empieza a declinar, la fiesta pánica se convierte en un espectáculo y en vez de la participación de todo el pueblo, el grupo en la fiesta se distancia, y el dios ya no da a beber su sangre a los espectadores, sino que contempla cómo esa sangre se derrama. Justamente el teatro es una continuación de esta fiesta en la que vuelve a sustituirse al propio dios por el autor. La historia del teatro es una cadena de sustituciones. El teatro último ha llegado a la absoluta suplantación en donde los actores son puramente seres emblemáticos y poco tienen que ver con la realidad.⁹

⁷ H. Cazorla, «La invención de la libertad o el triunfo de la imaginación en el teatro de Riaza», estudio introductorio de *Medea es un buen chico*, en Textos de la revista *Pipirijaina*, 18, enero-febrero 1981, p. 11.

⁸ H. Cazorla, «La indestructibilidad de Antígona en una obra de Luis Riaza: *Antígona...; Cerda!*», *Estreno*, 8, 1, primavera 1982, p. 9, afirma que la pretensión de Riaza al acercarse a la tradición es «algo más que la desmitificación seguida de la recreación de mitos: por medio de su arte corrosivo ha imaginado la destrucción definitiva de ellos».

⁹ A. Ramos, «Entrevista a Luis Riaza, el dramaturgo y su obra», *Estreno* 8, 1, primavera, 1982, p. 18 ss.

Considera, pues, el autor que sus dramas son símbolos, como lo eran los mitos clásicos, pero avanza un paso más y utiliza este símbolo que es el mito para hacer aparecer en escena el rito y la ceremonia observados y presentados en la mayoría de las ocasiones con una mirada irónica y crítica y desde la óptica de lo grotesco,¹⁰ lo que confiere a sus piezas una estética muy especial en la que resulta más importante la sugerencia que la anécdota y en la que precisamente la esencia se encuentra en la ambigüedad.

En cuanto al lenguaje que utiliza, estrechamente ligado a esta concepción, afirma el autor:

Mientras los personajes se mantienen en una comedia dentro de la comedia, se está utilizando únicamente un lenguaje poético, el lenguaje sagrado y ampuloso, y cuando hay un personaje que intenta romper con ese mundo utiliza el lenguaje soez. Tal lenguaje soez lo utilizo siempre de manera deliberada para romper con el lenguaje poético.¹¹

Ofreciendo así la ruptura con las convenciones aristotélicas que caracterizan el drama clásico y operando una contaminación estilística que responde a la contaminación de géneros que en su obra tiene lugar. Todas estas ideas se condensan en la pieza *Calcetines, máscaras, pelucas y paraguas*, cuya trama presenta el conflicto de griegos y troyanos tras el rapto de Helena y el sacrificio de Ifigenia, mezclándose en escena motivos heredados tanto de la épica homérica como de la tragedia y la comedia clásica. El resultado que ofrece la obra de Riaza en relación con el mito puede recordar en algunos momentos al resultado obtenido en piezas antiguas como la *Batracomiomaquia*, ya que a través del juego de personajes, situaciones y diferentes registros lingüísticos demuestra que la guerra que pone en escena es un conflicto poco razonado, un enfrentamiento que llevan a cabo los que luchan por la paz, una guerra un tanto animal¹²

¹⁰ Este tipo de manifestaciones que, a veces, roza el humor negro y que incluye a Riaza dentro de la línea grotesca de Goya o Valle Inclán caracteriza en general su *corpus* dramático, como ha señalado P. L. Podol, «Ritual and Ceremony in Luis Riaza's Theater of the Grotesque», *Estreno*, 8, 1, 1982, p. 7.

¹¹ En entrevista citada, p. 21.

¹² Por otra parte es significativo el importante papel que juegan los animales, sustitutos en ocasiones de los humanos, en la obra de Riaza; basta recordar una de sus más conocidas piezas *Retrato de dama con perrito*, o el papel de Lulú, el perro de Clitemnestra en esta obra que tratamos. El autor declaraba

que bien podrían mantener ratones y ranas y cuyas causas no son de mucho más peso que las que movieron a los animales desde Homero hasta Lope de Vega a luchar unos contra otros. Además, como es natural en cualquier obra con tintes farsescos, Riaza opera sobre la *Ilíada* algunos procedimientos de recreación muy semejantes a los que llevara a cabo el autor de la obra paródica citada, teniendo en cuenta que en esta ocasión el género no se conserva y se transforma de la épica al drama. A. Bernabé¹³ destaca entre las características de la pieza antigua la parodia a través de la reproducción de un proemio con invocación a las musas y anticipo del argumento del poema;¹⁴ la dicción formular, la parodia ejercida sobre escenas enteras, sobre todo escenas típicas de la *Ilíada*, la imitación de la narrativa de las batallas huyendo de las descripciones de masas y centrada en secuencias que narran combates individuales, la intervención divina sometida a burla o la narración en primera persona que, aunque en esta ocasión se trate de un drama, la realiza el Factotum que podría hacer las veces de poeta épico, vate, a la vez que corifeo trágico. Muchas de estas características –exceptuando, claro está, la mimesis del hexámetro dactílico– se repiten en el esquema paródico de *Calcetines...*, puesto que en ambas obras se persigue, al margen de otros fines, la burla sobre un cierto tipo de género que conlleva la parodia de sus héroes y dioses y de las situaciones que los envuelven.

Por lo tanto, serán muchos los elementos homéricos –además de trágicos– sometidos a burla, observados desde una perspectiva irónica o llevados al extremo en este drama. Herencia del autor de la *Ilíada* es, por ejemplo, la mención de la asamblea de los dioses¹⁵ que sirve como transición al campo «negruzco» o troyano, tras una novedosa invocación a la musa que se repite recurrentemente cada vez que se cambia de bando (rojos o negros). La tradición como un recuerdo de todos aparece en varias ocasiones, algo perteneciente a

con relación a las sustituciones en su teatro, cf. D. Miras, «Sobre Riaza y la sustitución», L. Riaza. *Antígona... ¡Cerde! Mazurca. Epílogo*, Madrid, 1983: «He aquí una frase obsesiva en todas mis escurridoras de calete: los bichos. Los pelados pollos eteocle-polinicios colgados en las murallas de nuestra madrileña Tebas [...] Uno de los síntomas de la catástrofe es que mis personajes se ven obligados a la sustitución de su entidad real por su representación de su ser por su parecer, de su acto por su gesto, de su vida por una mueca que anuncia la muerte».

¹³ Introducción a *Himnos homéricos y Batracomiomaquia*, Madrid, 1978, pp. 321 ss.

¹⁴ Cf. *supra*, p. 6.

¹⁵ Cf. *Od. I*. 1 ss.

la conciencia de la masa. Sin embargo, el Factotum reconoce en diversos momentos no ser capaz de recordar, por lo que frivola el aspecto divino clásico, haciendo parodia de las relaciones entre los dioses y los hombres y poniendo de manifiesto este carácter de la divinidad homérica que participa de la lucha y las posiciones partidistas, que discute, defiende y mantiene relaciones carentes de imparcialidad hacia los humanos. De este modo expresa el Factotum que ha olvidado qué dioses eran favorables a quién:

[...] Por toda la colección de dioses del Olimpo, o, por lo menos, de los que, desde la corte celestial, desean que gane el gallo negruzco. Ya no recuerdo bien si ese fanático seguidor de su equipo es la cazadora Minerva o el rubicundo Apolo y no tenemos muchas ganas de acudir a la saqueada tumba del vate sin ojos para indagarlo. (p. 40)

En cuanto a la relación formal y de contenido con la tragedia griega se encuentran, no sólo en este ejemplo sino también en otras de sus obras de tema clásico, diferentes elementos que delatan un conocimiento y una intención de recrear en ciertos aspectos la estructura dramática ateniense, siempre bajo la perspectiva desde la que la nueva creación se enfrenta a la misma. Así, fiel a sus orígenes, en la escena riacesca se introduce el baile y el sacrificio; la música y el verso en aquellas partes recitadas por el Factotum, en el caso de la pieza que tratamos, maestro de ceremonias, apuntador, y émulo actual de un corifeo que construye sus intervenciones, elementos estructurales de la pieza, con décimas, sonetos o coplas de pie quebrado, lo que contribuye, como ya se ha apuntado, a marcar un cierto distanciamiento.¹⁶ Además de utilizar la prosa y el verso e imitar el lenguaje formular y los epítetos épicos o la grandilocuencia de la dicción trágica, se sirve también de diferentes registros lingüísticos e incluso de distintos idiomas, recurso que podría emular a la variedad lingüística con que se caracteriza la tragedia griega. Esta función del Factotum, que determina las pautas de la representación,

¹⁶ P. Ruiz Pérez, introducción a *Calcetines, máscaras, pelucas y paraguas*, Madrid, ATT, 1998, p. 86 (Citamos por esta edición). Señala el crítico la presencia del coro, las figuras corales, los desdoblamientos de personajes, la figura del narrador, como maestro de ceremonias que relata las acciones de los demás personajes en otras piezas de Rianza como *Retrato de niño muerto* o *Drama de la dama que lava entre las blancas llamas*.

los momentos de la misma haciendo uso de la estructura clásica y define a los personajes o introduce algún excursus sobre un tema en particular,¹⁷ queda señalada desde su primera aparición en escena, donde ordena y da función a los objetos que según la acotación habrá en el escenario y distribuye los papeles de los actores, haciendo frecuentes referencias a los textos clásicos:

F.- Como en toda representación bien nacida la cosa comienza con el siguiente prólogo.

(Coge el cubo conteniendo confetis colorados y los esparce por el círculo central con gesto de sembrador.)

¡Oh! ¡Quién tuviera una musa de fuego para hacer comprender a todos los que nos escuchan que estos simples trocitos de papel sembrados sobre la escena servirán para que florezcan flores rojas sobre los vastísimos campos de la Grecia, la primera mitad de ese circo de gallos en que pronto se convertirá este desdichado tablado.

(Coloca el maniquí en posición vertical y lo cubre con el ropón, dispuesto con la parte roja al exterior.)

Y que un único ropón, de un rojo púrpura, sirva para cubrir una divinidad, escondida en su sueño desde la última representación, por toda la colección de dioses del Olimpo, o, por lo menos, de los que, desde la corte celestial, desean que gane el gallo colorado. Ya no recuerdo bien si ese fanático seguidor de su equipo es el rubicundo Apolo o la cazadora Minerva y no tenemos muchas ganas de acudir a la saqueada tumba del vate cegato para indagarlo.

(Hace un gesto a los actores sentados que descuelgan cuatro pares de calcetines rojos. Se los ponen para luego avanzar hacia el centro escénico.)

Mortales que, entre tanto, en medio de su paz, también intentan divertirse de tejas para abajo. Un reino por teatro, reyes como actores, reinas para acompañarlos, amén de príncipes y de princesitas que completan la alegre concurrencia y que, después del calzarse en consonancia, ya que se prestan a acudir a una fiesta entre las fiestas de su paz.

¹⁷ Como los coros clásicos, sobre todo los euripideos, se permiten digresiones sobre la paz, la guerra, o algún otro tema de interés universal, el Factotum hace lo propio en ocasiones, aunque previamente anuncia lo que está por venir. Así al conocer Ifigenia su supuesta boda con Aquiles, y desconocer qué significa «subir cada noche al tálamo amoroso», aclara el Factotum al público: «Nueva incrustación con dos décimas y media, es decir: con 25 versitos poco más o menos, en los que, poco menos o más, se habla de Amor». La herencia del teatro del Siglo de Oro, en muchos de estos ejemplos, es indiscutible.

(*Anunciador.*)

Acto primero. Escena primera.

(*Va tocando a los actores a medida que va nombrando los personajes que estos cubren.*)

Menelao, Agamenón, Clitemnestra, Ifigenia. Todos griegos y griegas. Como música apropiada: «El bello Danubio colorado», a todo violín. (p. 20)

La presencia del Factotum estructura, por lo tanto, las dos partes en las que se divide la pieza. Él obra como elemento de distanciamiento, se dirige directamente al público para aclararle los hechos, introduce los distintos espacios a través de la citada invocación a las musas o de otros procedimientos, por lo general en verso y realiza reflexiones metateatrales. Además, se ocupa, heredando la función del coro clásico, de traer a escena y al recuerdo de los espectadores aquellos pasajes de la tradición que son necesarios para la comprensión de los hechos actuales pero que no forman parte de la acción dramática sino que se llevan a cabo a través de las evocaciones corales. La diferencia estriba en que en este caso el Factotum, consciente de su papel de puente entre público y espectáculo y figura que aporta objetividad a los hechos representados, avisa en todo momento de cual es su función, como ocurre por ejemplo al inicio de la segunda parte:

F. (*Avanzando, toca a A. Y B., que quedan como «congelados» en su acción. Luego se dirige al público.*)

Cortísima inserción, primera de esta segunda parte y tal vez innecesaria dada la mucha perspicacia de nuestros respetables. En ella se aclarará de qué inocente se trata, aunque con ello adelantemos acontecimientos y corramos el riesgo de quebrar el derecho a la incertidumbre de los respetables que no suelen frecuentar los Inmarcesibles Clásicos.

La acción dramática comienza siempre a partir de sus indicaciones y se desarrollará entre el palacio de Menelao, con la presencia invisible de Helena y el campo troyano, hasta el momento en el que se recrea el sacrificio de Ifigenia, según se encuentra en la pieza eurípidea. Las referencias al vate ciego, a los textos homéricos, se entremezclan con la reminiscencia de textos shakesperianos, como el recurrente monólogo de Hamlet que aparece en la obra en diver-

sas ocasiones y bajo diferentes formas,¹⁸ por ejemplo en esta primera escena en palabras de la joven Ifigenia:

Y. Bailar o no bailar: tal es la cuestión y la verdadera bifurcación. [...] Bailar al dictado del dios de la carne madura y de los deseos de los otros creyendo que los encontrarán en los brazos de sus inexistentes parejas.

O negarse a danzar al son que la mayoría de los dioses tocan. Quedar en adelantada inmovilidad frente al único dios verdadero e inevitable: el dios de los descarnados disfrutantes de la paz. (p. 26)

De gran interés resulta el tratamiento que Riaza realiza de tres de las heroínas clásicas en esta pieza, así como el carácter que imprime al resto de los personajes. La obra se organiza en dos partes. La primera introduce a través de la conversación de Agamenón, Clitemnestra, Ifigenia y Menelao al personaje de Helena. Los griegos esperan la llegada de la tindáride y de un emisario troyano para el que han organizado el baile de homenaje. Ninguno de los dos aparece pero el baile pese a todo tendrá lugar. El Factotum interviene escena tras escena explicando lo sucedido, señalando el tránsito de una a otra e introduce comentarios que permiten dilucidar el significado de las acciones y de los cambios de personajes. Toda la primera parte es invención original de Riaza que sitúa a los personajes ejecutando un vals en una nueva situación en el espacio mítico. A Helena la conocemos a través de la perspectiva que nos ofrece cada uno de los que se encuentran congregados en escena. Es la tía preferida de Ifigenia, aunque nunca la ha visto, la esposa de Menelao y, como rasgo novedoso que complica las relaciones entre los personajes, la deseada amante de Agamenón, que al ver que no aparece se lamenta a su pareja de baile, que no es otra sino una fingida Helena, como la del resto de los personajes:

¹⁸ La intertextualidad en la obra es múltiple, no sólo reconocemos, desfigurados en ocasiones, pasajes homéricos o trágicos, también Shakespeare, Calderón, o Giraudoux comparten texto con referencias al cine o a otros espectáculos de actualidad, así en una ocasión afirma Y: «El *Titanic* se hundirá. La guerra por Helena tendrá lugar... ¡Aunque de la tal Helena nadie conozca ni la hache!». (p. 49)

A.- ¿Me estás diciendo que mañana por la tarde tampoco podré reposar mi cabeza en el regazo de la cuñadita más bella del mundo? ¿Para eso hemos comprado nuestro pisito en las afueras de Argos?¹⁹

Helena es la protagonista, el objeto de deseo de todos, un deseo que en esta pieza es llevado al extremo para subrayar el absurdo de determinadas actuaciones humanas, hasta el punto de que el propio Menelao afirma que hubiera preferido que ésta no fuera su esposa para poder engañar a su esposa con ella; incluso Clitemnestra reconoce una cierta atracción por su hermana:

X. Tú podrías darme, queridina, más y más vivas satisfacciones que ese rijoso rey Agamenón, todo lleno de convexidades picudas. Tú me ofrecerías dulces concavidades regadas por el jugo del verdadero amor que no es otro que el existente entre las hermanas de elección.

Frente a la figura protagonista ausente, el resto de los personajes se desdoblan frecuentemente respondiendo al deseo del autor de que «escénicamente un actor no sea el signo unívoco de un solo personaje. Un actor puede representar al mismo tiempo dos personajes».²⁰ Todos estos elementos se adivinan ya en *Medea es un buen chico* y más tarde en *Antígona...Cerdeja*.²¹ En la pieza que nos ocupa, *Calcetines, Máscaras Pelucas y Paraguas* el desdoblamiento se produce entre diversas parejas de personajes antagonistas, así entre los «actuantes» el actor A representará el papel de Agamenón / Príamo y Héctor; el actor B Menelao y Paris, X Clitemnestra y Hécuba y, finalmente, Y será tanto Ifigenia como Casandra. Tal vez esta original división pueda recordar a la situación del teatro clásico en el que los diferentes papeles eran distribuidos entre un número limitado de actores que se desdoblaban. Según afirma U. Albini, al referirse a este hecho con relación al teatro griego, hoy se podría

¹⁹ Riaza en el «prologoje prolijo» se va identificando con cada uno de los personajes, para explicar mejor sus reacciones. En cuanto a Agamenón afirma: «Y yo soy Agamenón (¿quién no desea a la mujer de su prójimo?, sobre todo cuando el tal prójimo está tan próximo como un hermano de otro hermano y es bien sabido que desde Caín y Abel, funciona el mecanismo de la enemistad gemelar)». (p. 7).

²⁰ Ángel García Pintado, cit.

²¹ Hemos mencionado aquellas piezas en las que aparece una heroína clásica excepto pero Luis Riaza se interesa también por otros mitos como el de Edipo en diversas obras como *Los Edipos o ese maldito hedor* (1991); *Edipo Café* (1991); *Los pies* (1994); *Las máscaras* (1997).

interpretar el doblete de personajes como un modo de llegar a la verdad de los conceptos y de los sentimientos. «Si Electra y Clitemnestra —ejemplifica el crítico italiano— son el mismo actor, ello querrá decir que Electra tiene en sí algo de Clitemnestra».²² Una conclusión posiblemente arriesgada si se intenta aplicar con rigidez al teatro griego pero sin duda acertada si se aplica a la pieza de Riaza, donde la máscara ha sido sustituida por el calcetín, el único elemento que permite distinguir a los diversos personajes.²³ Con este paso, Riaza simboliza la desacralización y la desmitificación que se produce entre la legendaria caracterización antagónica y el ahora caótico cosmos enfrentado. Los calcetines rojos son para los griegos, los negros para los troyanos. Entre todos ellos surge la figura de Helena, la gran H, la única que responde sólo a un personaje. Helena, la mujer deseada por todos, con la que todos en una escena que se debate entre el rito y la fiesta de salón bailan y manifiestan sus deseos, sin estar ella con ninguno; Helena por la que Paris, como si de Teseo se tratase, consigue atravesar el laberinto, símbolo del caos espiritual de los protagonistas de la pieza y del mito, para encontrar de ella sólo un retrato, por la que Menelao comienza una guerra y Agamenón consiente en sacrificar a su hija. Pero Helena es la gran ausente, la razón primera de todos los hechos que en realidad no aparece en ningún momento y con ello nos muestra Riaza lo absurdo de muchas de las actuaciones humanas, las más crueles, movidas por un fin inexistente.²⁴

²² Umberto Albini, *Nel nome di Dioniso. Vita teatrale nell'Atene Classica*, Milán, 1999, p. 15 ss.

²³ Cf. por ejemplo en pág. 27: «Menelao en Paris muta/ si el calcetín se permuta/del que hacía de marido/ quedando, así, convertido/ en chulo de bella puta».

²⁴ Como se sabe, las ópticas desde que ha sido juzgada la heroína son múltiples: En la *Iliada* aparece como causante de la guerra, pero en la *Odisea* la vemos regresar a Esparta junto a su esposo, ofreciendo un modelo y ejemplo de las virtudes domésticas. Estesícoro en la *Palinodia* pretende exculpar a Helena y la presenta como un destino fuera de su voluntad. Al margen del tratamiento que la retórica y la sofística hiciera de su figura, nos interesan los testimonios clásicos trágicos, en Esquilo aparece como la gran culpable a la que no era necesario vengar (A. 222-227), la mujer de muchos hombres; la Electra sofoclea y la eurípidea la consideran causa de su sufrimiento, así como Ifigenia cuando se encuentra en Áulide (1170 ss., y el coro 1254-1255); incluso la propia Clitemnestra eurípidea condena a su hermana. En el *Orestes* será asesinada y divinizada, mientras que en las *Troyanas* Hécuba niega que fuera la divinidad la que la movió a Helena a unirse a Paris, sino el amor lujurioso de la bella esposa de Menelao (981-984). Un completo estudio sobre el tratamiento de Helena en los diferentes autores nos presenta J. Alsina, «Helena de Troya. Historia de un mito», *Helmantica* 27, septiembre-diciembre 8, 1957, pp. 375-393.

«Hache» es, según se la denomina, la letra que no se pronuncia y la mujer que no existe pero todos desean, por la que los héroes luchan y a la que ninguno ha visto, el εἶδωλον que de Estesícoro²⁵ a Eurípides²⁶ se presenta en la mente de los hombres y los trastorna para que deseen ardientemente que la guerra de Troya tenga lugar.²⁷ El autor se inspira en la versión que explica que Helena no va a Troya sino que se trata una nube o una imagen de la hermosa mujer la que contemplan los troyanos. En este caso, sin embargo, Helena no es imagen real, ni nube, sino imagen de la belleza que cada uno de los personajes se representa según sus necesidades, es, por lo tanto, imagen subjetiva y paradigma universal de la hermosura, por ella se lucha pero no aparece, es raptada pero no se le ve. Será pues Helena fantasma ahora tanto para griegos como para troyanos.²⁸

De la nueva historia del rapto de Helena se ha eliminado cualquier mención del juicio de Paris²⁹ y del rapto en sí, ella no aparece, aunque toda la acción gire en torno a su persona; Helena es como el traje del emperador o el retablo de las maravillas, así se deduce de las palabras del Factotum:

F.- Pues, en resumen, resulta
que a todo lo que atendemos,
aún sin verlo,
es aquello que se oculta
más, con todo, se pretende
poseerlo
[...]

²⁵ ἀνέγραψε Χαμαιλέων· αὐ / τὸς δ[έ] φησ[ιν ὅ] Σπησίχορος / τὸ μὲν εἶδωλον ἐλθεῖν ἐς / Τροίαν τὴν δ' Ἑλένην π[α]ρα / τῷ Πρωτεῖ καταμείν[αι].

²⁶ Nos referimos a la Helena que aparece en la obra homónima de este autor ya que, como se sabe, en piezas como *Troyanas*, *Orestes*, *Electra* o *Ifigenia en Áulide*. En el prólogo de *Helena* ella misma expone su situación: δίδωσι δ' οὐκ ἐμ' ἀλλ' ὁμοιώσας' ἐμοί / εἶδωλον ἔμπονουν οὐρανοῦ ξυυθεῖσ' ἀπο / Πρίαμου τοράννου παιδί· καὶ δοκεῖ μ' ἔχειν, / κενὴν δόκησιν, οὐκ ἔχων (33-36).

²⁷ Como se sabe, también Heródoto admite la versión de que Helena, tras ser seducida por Paris, que la raptó (ἐξαπατήσας τὴν γυναῖκα αὐτὴν τε ταύτην ἄγων ἤκει..., II 114 ss.) se queda en Egipto en la corte de Proteo, mientras que Paris vuelve a Troya, donde los griegos se dirigen a reclamar a la esposa de Menelao.

²⁸ Como se sabe, una de las tradiciones sobre el rapto dicta que Helena se queda en Esparta y Paris se lleva un fantasma de la misma o una imagen, desde la Palinodia de Estesícoro. Ofrece esta versión también Eurípides en *Helena* 31-35; *Electra* 1280-1283.

²⁹ Narrado por la propia Helena en el prólogo a la obra eurípidea *Helena* 1-35, donde aparece la versión de la imagen viva, creada en esta ocasión por Hera.

Se desea locamente
una intentada ficción,
sea cual sea,
porque el vecino de enfrente
asegura con pasión
que la desea. (p. 34)

En esta ocasión Menelao no ha dejado solo a Paris con Helena y se ha marchado a Creta;³⁰ sino que lo esperan para la fiesta,³¹ mientras él atraviesa el laberinto-museo, recuerdo de la hazaña de Teseo y símbolo del caos espiritual de los personajes, en su búsqueda y se aprovecha, como lamenta Menelao, «de que celebraba una fiesta en su honor para robarme el honor entrando en mi alcoba» (p. 47). El enigma de Helena es como el de la esfinge o un velado oráculo que nadie puede desvelar, que nadie ha llegado a entender y por lo tanto, todos siguen agolpándose en la puerta de su habitación esperando escucharla o verla.

El cambio de escena sitúa en el palacio troyano, donde un ruido despierta a Hécuba (X), que soñaba con un toro «guardador del laberinto»³² y a Príamo (A); también, gracias a un cambio de camión X será Andrómaca y A Héctor, todos escuchan la llegada de Paris que vuelve de sus «juergas nocturnas». Casandra aparece convertida en una echadora de cartas como actualización humorística de sus cualidades de adivina, en vela durante toda la noche, como Ifigenia realiza monólogos de corte isabelino a través de los que predice un futuro real de destrucción o se limita a no realizar ningún vaticinio, según desean los clientes, inclinados en ocasiones a que sus oídos sean regalados más que a conocer la verdad. Como la clásica profetisa «se asusta de saber lo que los otros no saben todavía» y no es creída por los suyos. La siguiente transición nos lleva a otra escena

³⁰ Así en *Crestomatta* y Eurípides *Tro.* 943 ss., I. A.76 ss.

³¹ Fiesta como la que Menelao ofrece a Paris cuando llega como huésped, como vemos por ejemplo en Apoll. *Epir.* III 3.

³² Aparece el sueño del toro del laberinto como símbolo de deseo sexual, haciendo referencia indirecta a la unión de Pasífae con dicho animal (tradición que comienza con seguridad a partir de Eurípides y pasa a formar parte de la tradición en la literatura posterior, cf. Ruiz de Elvira, *Mitología clásica*, Madrid, 1986, p. 366 ss.), puesto que Hécuba se siente molesta porque Príamo la despierta de su sueño con el toro y desea volver a conciliar el sueño para probar a encontrar de nuevo esta imagen, a lo que Príamo le replica: «Está bien. Sé feliz con la verga de esa mala bestia. Yo, entretanto, quedará avizor y en vela permanente».

griega. Menelao muestra en el suelo los calcetines de Paris y confiesa a Agamenón y Clitemnestra la desaparición de su esposa. De la tragedia particular de Menelao surge la generalización, el deshonor de toda Grecia. No se menciona, tampoco en este caso, la promesa de los Atridas a Tindáreo cuando fue entregada Helena,³³ sino que los griegos se sienten pueblo, comunidad, deshonrada por la ofensa a uno de sus integrantes:

-Di más bien nuestro honor.

X.- Y nuestra alcoba.

-Sí que sí: tu alcoba, en ese caso, era nuestra alcoba.

X.- La alcoba de Grecia.

- Todos los griegos somos maridos engañados.

X.- Todos los griegos sois ovejones vejados. Y las griegas, como ciervas.

A.- La humanidad ha sido humillada.

La sed de guerra explota y la excusa es la inexistente Helena. Los hombres quieren luchar, y matar y encuentran en cualquier pretexto la oportunidad para hacerse solidarios y sanguinarios. Porque la crueldad, parece decirnos Riaza, está en la esencia de los hombres, se cuenta entre sus instintos más básicos y no se puede reprimir durante mucho tiempo. No se trata de un problema ni de griegos ni de troyanos sino de seres humanos, y así lo demuestra la respuesta de estos últimos al saber la intención de Grecia:

A.- Si bien es cierto que esos feroces griegos de cualquier fútil motivo sacan razones para rebozarse en ese líquido de su color totémico, por nuestra parte no pondremos impedimento ninguno para su sangriento deseo. Habrá sangre y más sangre. No entregaremos a Helena. (p. 50).

A partir de este momento se toma conciencia de que, frente al anuncio de Giraudoux, la Guerra de Troya sí tendrá lugar, siempre bajo la justificación del deseo de paz. Riaza entonces reproduce los antecedentes del conflicto descubriendo e interpretando la fuente eurípidea, en la que se inspira para transformarla o para mantener

³³ Cf. por ejemplo Eurípides, *I. A.* vv. 50 ss. y *Ov. Her.* VIII.

algunos elementos que considera de fundamental significación: las dudas de A (Agamenón) y la respuesta de A (Menelao), el engaño para atraer a Clitemnestra e Ifigenia, urdiendo una supuesta boda con Aquiles, la sorpresa de Aquiles, el dolor de Clitemnestra y la voluntariosa asunción de su destino por parte de Ifigenia.³⁴ Sin embargo el sacrificio transforma los elementos sacros y ritualísticos tradicionales, para convertirse en una escena humorística en la que Agamenón y Menelao rehúsan clavar el cuchillo, Clitemnestra intenta impedirlo pero es amenazada con la muerte de su perrito y el Factotum se ve obligado a intervenir, rompiendo de nuevo la ilusión teatral y sustituyendo la epifanía de Ifigenia gracias a la diosa Ártemis por una explicación de la ficción:

F.- ¿No oísteis a la niña? me parece que sois demasiado rudos con vuestras manías de que alcancen la catarsis nuestros respetables hermanos. Ya sé que los vamos a dejar muy frustrados sin disfrutar de la muertecita que pagaron por ver, imaginándola como verdadera.

[...]

Tus dos mitades se han reunido. Pero habrá un dios que lo remediará. El dios de los teatros, puesto que es el dios del privilegio santuario preparado para morir sin morir.

Concluye la acción con un soneto cuyos tercetos recitan:

La sangre así la escena no mancilla,
y tan sólo con salsa de tomate,
más fácil proceder a su limpiado,
y con matanza de mentirijilla
a la obra se dará fácil remate.
El teatro para eso fue inventado. (pp. 75-76)

Será «apuñalado» con las pelucas de ambos guerreros un maniquí puesto encima de la joven y con esto se consuma el sacrificio, comenzando la guerra, en el mismo espacio donde la virgen ha caído muerta y se produce una apoteosis generalizada inspirada tanto la literatura clásica como la Biblia.

Por lo tanto, al protagonismo de Helena se suma el de la figura de Ifigenia y su antagonista troyana. Ya desde el principio se pone

³⁴ En Eurípides, tras una primera reacción de rechazo, la hija del Atrida consentirá voluntariosa en ser sacrificada por su padre (cf. 1375 ss.).

de manifiesto un hecho que Ríaza anunciaba en el «prologojeo prolijo» y es la identificación de Ifigenia con Casandra, jóvenes ambas destinadas al sacrificio,³⁵ esta identificación se lleva al extremo en esta ocasión al dotar de dotes proféticas también a la hija del Atrida:

X.- Supongo que si ese troiano se hubiera dignado venir sí que bailarías. Tiene fama de ser un verdadero seductor. Es extraño que no se haya presentado sabiendo que al baile acudirían jovencitas como tú, sabrosas como manzanitas verdes. ¿Qué puede haberle sucedido?

Y.-Lo ignoro, mamáita querida.

X.-También es rarísimo que tú ignores algo teniendo, como tienes, confidencias de quienes todo lo saben.

Y. Lo cierto es que los seres numinosos no se han preocupado de indicarme dónde puede encontrarse ese donjuanísimo forastero. Ni yo me he molestado en preguntárselo.

El problema de la divinidad, al que ya nos hemos referido, se plantea ahora de nuevo, como el resto de los centros significativos, de manera grotesco-farsesca. El Factotum, como ha señalado, olvida qué dioses en la *Ilíada* favorecían a griegos y a troianos, por lo que deciden prescindir de ellos. También esto ocurre en el momento del sacrificio de Ifigenia-Casandra. Los personajes, conscientes del problema de la falta de lluvia, se refieren a la tradicional ofensa de Ártemis, en los siguientes términos:

El señor de los cielos sin lluvia no parece demasiado proclive a ponerse del lado de la justísima causa que nos puso en marcha antes de que la dejara sin marchar esta interminable sequía.

³⁵ No es disparatada esta identificación. En muchos aspectos son puestas en relación la adivina y la virgen Atrida, por tratarse de víctimas inocentes consagradas a la muerte, punto que interesa especialmente a Ríaza, a este respecto Cf. N. Loreux, *Maneras trágicas de matar a una mujer*, Madrid, 1989, y A. Iriarte, *Las redes del enigma, voces femeninas en el pensamiento griego*, Madrid, 1990; también esta identificación de bodas y muerte y por lo tanto la unión de Casandra e Ifigenia la destaca R. Rehm, *Marriage to death*, New Jersey, 1994, p. 160. Ambas son sacrificadas por una razón que es llamada «Helena», pero a la que se le ha dado multitud de denominaciones a lo largo de los siglos; ambas tienen como altar el lugar sacrificial y como esposo la muerte, por lo que son las únicas que pueden observar con objetividad lo ocurrido y presagiar un destino futuro nada propicio para aquellos que las han convertido en víctimas. En cuanto a la figura de Ifigenia en el teatro español contemporáneo cf. D. de Paco, «La figura de Ifigenia en la tragedia de Agamenón. De la literatura griega a la dramaturgia española contemporánea», *Myrtia*, 2001, pp. 275-299.

A ese dios de las lluvias sin duda que lo tenemos enojado.
 O a esa diosa, que también ellas intervienen en los asuntos terrenales.
 ¿Cuál será la causa del divino berrinche?
 ¡Cualquiera sabe! Le habremos cazado alguna de sus ciervas sagradas.

B.- O habremos utilizado a su perro favorito para cazar una cierva profana. ¿Quién es capaz de conocer las manías de esos mangoneantes de tejas para arriba?

Y las inextricables causas de su eterno enfurruñamiento. Tendríamos que hacer todo lo posible para poner de nuestra parte a esos amos de la lluvia.

A esos señores dioses, igual que a los mortales les podría ablandar un buen regalo.

[...]

Por allá arriba no creo que se anden con muchos tiquismiquis sobre el sexo de los que meten en sus ambiguas camas celestiales. Siempre nos serviría una niña. Pero, desde luego, virgen. (p. 55)

Subraya Riaza en la pieza el carácter caprichoso y parcial de las divinidades clásicas y no les otorga mayor trascendencia en su obra. Unirá, eso sí, elementos de la religiosidad griega con momentos de la tradición católica que también son observados con espíritu crítico y con talante menos benévolo. A partir de este momento, ya en la segunda parte de la obra, se desarrollan los hechos de la pieza eurípidea, aunque, como vemos, siempre a través del proceso que conlleva la desmitificación farsesca de dioses y héroes y el absurdo evidenciado de casi todas las acciones hasta ahora presentadas como magníficas por la tradición.

La lucha se lleva a cabo con paraguas, pelucas rojas y negras y cubos de salsa de tomate que brotan como chorros de sangre:

Se tumba A. y se levanta Y., que arroja sobre la blanca pared del fondo el contenido del cubo sobre el que fue «degollada».

[...]

F. Y etcétera y etcétera... El resto, incluido el cubo lleno de salsa de tomate negra, se la da por sabido dada la aguda inteligencia de nuestros respetables... Además, mejor se limpia una mancha monocromática que todo un revoltijo de pinturas hasta lograr el rojinegro.

Esta desdramatización y distanciamiento de los hechos épico-trágicos a través del humor se une a un fenómeno recurrente en el tea-

tro actual que recrea los temas míticos de la tragedia griega y que hemos denominado «conciencia mítica». Se trata de la demostración por parte de los personajes que actúan en el drama del conocimiento de su historia legendaria, tanto pasada como futura, propiciando una reflexión metamítica dentro de la representación. En ocasiones, como vemos en este caso, los personajes, conscientes de su pasado mítico rectifican algún dato mal entendido. Así ocurre cuando Agamenón, parodiando los hechos narrados en el prólogo de *Ifigenia en Áulide* (110 ss.), se dispone a dictar la carta para Clitemnestra, desempeñando el Factotum el papel de emisario:

-Coge pluma y papel y escribe lo que voy a dictarte.

F.- Para ganar tiempo ya lo tengo escrito desde el primer día que empezamos con estas historias.

Pero como aquí nada permanece enlatado, como en otras industrias del engaño, nos aseguraremos que para el trozo de hoy no existe ninguna variación en los textos oficiales y, así, no nos perderemos en el jardín.

(*Saca un papel. Lee.*)

¿La destinataria sigue siendo Clite?

A.-¿Quién te autoriza para usar de esas familiaridades con el nombre de mi esposa?

F.- La contrayente será esa Ifigenia, ya que os enojaríais si la nombro Ifi o Genita. Y el que da el braguetazo de casarse con la hija del Jefe: Patroclo.

A.- Aquiles, especie de imbécil. El novio se llama Aquiles.

F.- Es verdad. Con estas gafas nuevas no veo demasiado bien. Aquiles... ¿Algo más?

En otros casos los personajes lamentan su nueva situación, así Clitemnestra, sabedora de su esquileca condición³⁶ de recipiente de la semilla, según Apolo, se refiere a la muerte de Agamenón:

X. Esta maldita y condenada guerra me ha dejado sin hombres y sin semilla con que llenar mi vientre de mujer. ¿Con qué nue-

³⁶ Απ. οὐκ ἔστι μήτηρ ἡ κεκλημένη τέκνου
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος νεοσπόρου·
τίκτει δ' οὐδ' ὁ θρώσκων, ἡ δ' ἄπερ ξένῳ ξένῃ
ἔσωσεν ἔρνος, οἷσι μὴ βλάβῃ θεός. (Eu. 658-661).

vos héroes, de ahora en adelante, se podrá llenar la historia del mañana?

Esta afirmación parece condensar el sentido de toda la pieza, el nihilismo se apodera de unos personajes, actores, que toman conciencia de la inexistencia heroica y de su condición de representantes, «actantes» sobre un escenario, como aclaraba el autor en su «prologoje prolijo»:

y todo ello porque lo que uno anda buscando no es otra cosa que la de meterse dentro del pellejo de los diversos personajes

(más que personajes,

((qué personalidad personajeril pueden tener unos cuantos fantoches, que amén de intercambiables

(((Menelao, por ejemplo, de pronto se convierte en su cornamentador y casos como éste se repiten a troche y moche)))

sólo son sostenidos en su ambigua vida, por una serie de letras y por cuyas venas, en lugar de sangre sólo corre tinta))

actantes, como dicen los intelectuales del otro lado de la norteña sierra, porque detrás de lo que andan todos ellos no es en busca de un autor que los haga existir

((existencia a la italiana, más o menos pirandelliana, o a la vasco-castellana, más o menos unamuniana))

sino detrás de la mismísima necesidad de ser [...] y que la única palabra válida

(((y que invalida a todas las otras palabras)))

es la palabra MUERTE, toda con mayúsculas))

o, si o se quiere, dramática).

a los que uno va echando al desabrido y desarbolado mundo, si no entre las patas, sí a través de la cada vez más apolillada sesera. (p. 6)

Tras la guerra que se resuelve en pocas palabras, muriendo todos en una lucha infantil, ahorrándose así una nueva *Ilíada* que conduciría al mismo fin, tras el sacrificio que no ha sido tal, tras la lucha a base de cubos de tinta, resucita Ifigenia, su renacimiento evoca el recurso del *deus ex machina*, aunque ella se limita a levantarse del suelo, consolar a su madre y hacer resucitar también a todos los otros, en una escena que juega entre apoteosis clásica y resurrección cristiana –con referencias al sepulcro vacío y a la cara de ángel impresa en un marco, recuerdo del rostro de Cristo en el manto de la Verónica–:

X. ¡Resucitad también vosotros! Nuestra niña nos ha sido devuelta por los dioses! el milagro de la paz ha descendido sobre nosotros aportado por ella!

(A. y B. se levantan y, en compañía de X. se aproximan y rodean el sitio donde Y. estaba tumbada.)

A.- Sí que sí. Donde ella estaba no hay nada ni nadie.

A.- Sólo un montón de piedras enmarcando un sepulcro vacío.

X. Un marco en el que aún me parece contemplar su carita de ángel

...

La canción final de conciliación inspirada en el rito católico sirve también como éxodo coral y despedida directa para el público, rompiendo de este modo la ilusión escénica:

F. [...]

Tras la paz deseada
y los besos piadosos
los exmuertos saludan
al público curioso
y rinden reverencia
al respetable todo.

[...]

Tan sólo nuestra niña,
la antigua degollada,
se niega a ser compinche
de tal mamarrachada
y de tal besuqueo
y con rigor se afana
a dejar algo limpio
el muro de mañana
que se pueda enguarrar
con la nueva sangraza...

(Pausa.)

Aunque haya que sacar
tomate de otra lata.

Riaza, a través del humor irónico presenta a la joven víctima como el personaje más implicado en la acción dramática, puesto que ella va a ser la inmolada en su «antitragedia» y será también Ifigenia la que consigue una mayor objetividad y un mayor distanciamiento de los hechos, de manera que puede distinguir mejor que los demás, lo que es real de lo que no lo es.

Si una de las características del drama del siglo XX de tema clásico es la fusión de perfiles míticos en un solo carácter,³⁷ en este caso ocurre el proceso inverso y los caracteres se desdoblaron e identifican poniendo de manifiesto la comunidad entre personajes aparentemente opuestos, y produciéndose una productiva superposición de planos míticos. Ifigenia se relaciona con Casandra, «Ifisandra», como la llamaba el autor. En la joven está la capacidad de predecir que no es otra cosa sino poseer una mirada clarividente y objetiva, tamizada por una aparente ingenuidad infantil, que muestra con distanciamiento el absurdo del comportamiento de todos los que la rodean y que, paradójicamente, como tantas veces ocurre, ignoran sus palabras porque no es provechoso tenerlas en cuenta y prefieren continuar jugando a una guerra absurda y anhelando encontrar a la Helena inexistente que da razón a todas sus vidas.³⁸

En su teatro mitológico se distinguen unas características comunes en lo que respecta a la escenografía, el lenguaje y la configuración de los personajes. En cuanto al primer aspecto, Riaza divide frecuentemente los escenarios en dos niveles en los que se simboliza la situación de poderosos y oprimidos, desdobra a los personajes y los hace conscientes de su condición de «actantes»; hace, además, uso de un lenguaje complicado también simbólico y poético en el que se reflejan las influencias de autores como Calderón, Valle Inclán o Lorca en una línea barroca con la que, sin embargo, busca la ruptura en determinadas ocasiones, como él mismo reconoce.³⁹ Riaza en sus obras a través de los procedimientos señalados se interesa por los problemas del hombre, en general, y no por los problemas de una época en particular, no defiende tampoco el teatro que expresa una determinada ideología y considera que la burguesía no es «más que una ideología de defensa», «toda una forma económica de com-

³⁷ Importantes ejemplos de este hecho encontramos, por ejemplo, en la pieza *Egisto* de Domingo Miras en la que se fusionan los caracteres de Egisto, Orestes y rasgos edípicos.

³⁸ Afirma P. Ruiz, ed. cit., p. 93, que «el retorno a la figura femenina propia del primer ciclo, concretándola en sus conformaciones míticas y desplegándola en un espacio que se ordena y polariza de acuerdo con este despliegue, establece la síntesis de las dos caras de la reflexión riacesca sobre la violencia, la del poder y la de la libertad, dos fuerzas en conflicto, dos pulsiones complementarias, pero que acaban identificándose en su contraposición, arrastrando a todos sus protagonistas a un carrusel en el que es imposible distinguir las víctimas de los verdugos».

³⁹ Cf. Ángel García Pintado, «El Dante-Riaza: Entre el más allá y el más acá», *Primer Acto*, septiembre 1974, n. 172, pp. 8-12.

prender el mundo basada en un concepto capitalista de la existencia»; una superestructura que conlleva la defensa de la propiedad privada, de las estructuras familiares determinadas, «de un cúmulo de valores ya periclitados y que hay que cambiar»;⁴⁰ de este modo en su pieza, a través de la fusión o contaminación de géneros tradicionales como la épica, la farsa o la tragedia, se sirve del mito épico trágico, realizando una nueva organización de los hechos y una hiperbólica caracterización de los protagonistas y antagonistas que se enfrentan en escena y que, a su vez, se identifican en su esencia más allá de las aparentes diferencias, con el fin de desenmascarar lo que según él compone la mentira del mito. Un teatro con un fin crítico, y por qué no didáctico con el que, a través de la parodia de los enfrentamientos y conflictos tradicionales, Riaza parece manifestar su rechazo a la política del ἀντικτόνος, del asesinato como instrumento de venganza, comportamiento que no sólo caracterizó a los héroes de las tragedias clásicas. El esquileo "Ἀρης "Ἀρει ξυμβαλεῖ que expresa Orestes ante el túmulo de su padre (*Ch.* 461), se pone aquí en tela de juicio, rechazándose la ley del talión y denunciando la norma del golpe por golpe que, sin embargo, el hombre del siglo XXI no ha conseguido desterrar.

DIANA DE PACO SERRANO
Universidad de Murcia

⁴⁰ *Ibidem*, p. 18.

DIDÁCTICA DE LAS LENGUAS CLÁSICAS

LOS PLANES DE FILOLOGÍA: RECUERDO Y PERSPECTIVAS¹

Tengo que agradecer la invitación que se me ha hecho a pronunciar estas palabras inaugurales de vuestros trabajos. Invitación que de ningún modo esperaba y a la que voy a responder con algunas consideraciones y sugerencias que rogaría se tomaran como estrictamente personales. Aunque, antes de formularlas, he examinado las propuestas de varias Facultades, que he tenido muy en cuenta.

No tengo en este momento ninguna representatividad oficial, pero tal vez se justifique mi presencia aquí por el hecho de que desde que comencé mis estudios en la Facultad de Letras de la Universidad de Salamanca en 1940 he seguido los sucesivos cambios de planes e intervenido en los debates en torno a ellos. Tengo, pues, una larga experiencia, una experiencia que a veces me pesa.

Por otra parte, no querría que se me viera aquí tan solo como profesor de Griego. He luchado por la enseñanza de las Humanidades, desde diversos puestos que he ocupado y también en forma puramente personal, en todos los grados de la enseñanza. Y me he ocupado, aparte del Griego, de Lingüística General e Indoeuropea, de

¹ Este es el discurso que, invitado por los organizadores (Universidad Autónoma de Madrid y Agencia Nacional de Evaluación de la Calidad y Acreditación), pronuncié en la inauguración de la «I Jornada sobre los estudios de Filología ante el espacio europeo de Enseñanza» el pasado 5 de Noviembre. El tema es de interés general y de interés particular para nosotros: se trata de evitar un igualitarismo en que todo sea igual a todo y de salvar, cuando menos, la Titulación de Filología Clásica (planean un título «de Grado» general para toda la Filología, en un planteamiento confuso y rodeado de propuestas demoledoras que nos dejarían en una situación absolutamente marginal). Veremos qué resulta, la mayoría de las Universidades siguen apostando por cinco o seis grandes titulaciones tradicionales.

He enviado el discurso a la Ministra y al Secretario de Estado de Universidades. Extracto de mi carta de remisión: «Hay entre nosotros enorme preocupación. Es imprescindible que se mantengan las grandes unidades de nuestra tradición, empezando por Filología Clásica, y que esto se manifieste en el título. No todo es igual a todo. Y que si hay estudios generales, que debe haberlos, sean los de nuestra tradición cultural. Sería triste que, para corregir los desajustados de la legislación socialista, se cometiera otro peor. Y que el «espacio europeo» nos llevara a la decadencia y la banalidad».

la Lengua y Literatura de España, de la India y de otras más. Cuando se creó en la Complutense la Sección de Germánicas, estuve en pleno acuerdo con los promotores de la misma. E inicié las negociaciones, que luego continuaron otros, en relación con la Sección de lenguas eslavas en la misma Universidad.

He intentado no encasillarme en el especialismo. Pero todo esto no es sino una explicación de mi interés por el tema que aquí va a estudiarse y una reflexión que me hago sobre mi relación con él.

Antes que nada, ¿qué es Filología? En la situación actual de los estudios universitarios, en que proliferan cada vez más especialidades de tipo practicista y de puro profesionalismo, en que los Cursos de Verano y tantas actividades se ocupan cada vez más de economía, administración, política, periodismo, mil cosas de la pasajera actualidad, la Filología es la continuación de una parte sustancial del antigua Humanismo.

Es una palabra griega que se refiere al estudio de la literatura y sus textos, su lengua, su ambiente. Nos une al pasado, nos une a los pueblos que participan de nuestra cultura, a todo lo humano, diríamos. No es exclusivista, pero desde ella se puede llegar a casi todas partes.

Su historia arranca de la Filología Clásica para llegar, gradualmente, a todas las demás Filologías, que de la primera han nacido. Han conservado todas, en España, o lo tienen, esperamos, como programa, el estudio conjunto de la lengua, la literatura y el ambiente histórico e intelectual que las rodea. Una Facultad de Filología no debe ser una mera academia de lenguas. La unión de Lengua y Literatura es una valiosa herencia que hemos recibido: viene de la escuela de D. Ramón Ménéndez Pidal y, en última y lejana instancia, de la Filología alejandrina.

Pese a que se nos arriconan, a que el espacio del profesor filólogo es cada vez más reducido, encuentra cada vez más competencia, la Filología es importante. El día en que nuestros estudios, y los conexos con ellos, se acabaran, sería un día triste, un regreso al hombre más primario aunque se envuelva en tecnología. Querriamos que la futura reforma significara una racionalización y una limitación de Titulaciones que creo excesivas, pero no, en absoluto, una reducción del nivel de los estudios.

Y tiene otro problema: las lenguas son difíciles, requieren tiempo y esfuerzo. Algo que ciertas modas desacreditan, buscando algo inmediato y práctico. Pero es así, por muchas perfecciones didácti-

cas que introduzcamos. No son como esas materias que basta con repasar dos días antes de examen. Pero los estudios sobre el hombre, a través de su capacidad creadora, son algo que atrae, pese a todo, a muchísimos que no sustituyen por nada el libro y todas las vías del conocimiento de lo humano. Y son numerosas las que son importantes en el campo de la cultura. No podemos abandonar su estudio. Merecen un apoyo, aunque esto signifique una inversión justificada por motivos culturales.

Por eso, imaginar una Licenciatura en Filología de tres años, luego hablaré de ello, me parece condenarla al fracaso.

Pienso que el ideal es una programación escalonada, dos y tres años; si no, como mínimo, un total de tres. Y hace falta una decisión sobre esto, si no cualquier programación es imposible.

Pero aquí se va a hablar de Planes de Estudio. Vds. van a debatir las posibles modificaciones de los planes y yo voy a presentar algo de lo que pienso sobre el tema, por si puede tener, aquí, alguna utilidad. Pero quizá un buen modo de empezar sea presentar los antecedentes: por supuesto, en la medida, sin duda parcial, en que los conozco y, por supuesto también, desde mi óptica personal.

No quiero ir más atrás de mi experiencia ni recorrer la historia de esta tela de Penélope que son los planes de estudio desde el huevo de Leda, como criticaba Horacio. No hablo de cuando las Facultades de Filosofía y Letras ofrecían planes unitarios en que entraban todas las materias que impartían. Cuando yo entré en la Facultad de Filosofía y Letras de Salamanca, en el año 40 como digo, regían en todas nuestras Facultades unos planes que, en lo esencial, venían de los años treinta y, en líneas generales, continuaron hasta los años setenta y a veces, así en la Complutense de Madrid, hasta el comienzo de los noventa.

Filosofía y Letras abarcaba lo que hoy es Filología (aunque con menos contenidos) más lo que hoy es Historia y Geografía y lo que hoy es Filosofía (y Ciencias de la Educación a partir de un momento). Había unos Estudios Comunes de dos años, dedicados a diversas materias humanísticas: daban una base común y yo pensaba que esto era bueno y que lo sería ahora, cuando nos encontramos ante alumnos que entran con bajo nivel y tienen que elegir, sin más, desde el primer día entre materias especializadas de las que a veces lo ignoran todo.

Seguían tres años dedicados a varias Licenciaturas: Clásicas, Románicas, Filosofía y alguna más. Apenas tenían materias opcio-

nales, éstas fueron introduciéndose poco a poco, como fueron introduciéndose nuevas Licenciaturas. Había exámenes tras los Comunes y al final: poco a poco fueron cayendo. Pero, nótese bien, una Facultad tenía dos, tres o raramente cuatro de estas Licenciaturas. No existían todas en cada Facultad.

No es cuestión de explicar las sucesivas modificaciones en detalle. En mi libro *Defendiendo la enseñanza de los clásicos griegos y latinos. Casi unas memorias (1944-2002)*, publicado este mismo año, pueden verse algunas, a partir del mismo 1944. Recuerdo en el libro el primer Congreso de Facultades de Letras, en Madrid en 1953, y el segundo en Granada en 1963. Se anticipaban en ellos, a veces, reformas que triunfarían más tarde. Con la revolución estudiantil de 1965 y la Ley General de Educación de 1970, más una serie de Decretos posteriores, para las Facultades de Letras una O. M. en 1973, las reformas avanzaron más rápidamente (mientras que reuniones de Decanos en 1971 y 1972 habían sido más bien inefectivas).

En suma: se establecieron tres Divisiones de Filología, Historia y Filosofía, que presagiaban las posteriores Facultades; y en cada una de ellas se distinguía entre una diplomatura de tres años y una licenciatura de dos.

A partir de aquí la historia es difícil de seguir: cada Facultad era un caso aparte, pero en términos generales crecía la tendencia a multiplicar las materias opcionales, eliminar la obligatoriedad de las lenguas clásicas y, en general, todo lo común. El plan de la Autónoma de Barcelona de 1971, el llamado plan Maluquer, fue el primero que abrió la veda. Públicamente manifesté en aquel mismo momento mi desacuerdo.

Pero todo esto no fue sino un anticipo del desmigajamiento de las Facultades en una serie de estudios inconexos, a partir sobre todo de 1990.

La Complutense de Madrid y alguna otra Universidad fueron más conservadoras: planes próximos a los antiguos resistieron, en dura lucha con el Ministerio, hasta el curso 1992-93. Cuento el detalle en mi libro. Pero en el año 1975 la Facultad de Filosofía y Letras de la Complutense se dividió definitivamente en tres. Una reunión convocada por el rector nos reunió a los dieciséis jefes de Sección de la Facultad Letras: quince nos mostramos en contra de la división, uno a favor. Pues fue dividida. No muy democrático, la verdad.

Prefiero ser objetivo y reconocer que aquella Facultad, cuya Junta parecía una Asamblea y estaba dividida en dos edificios, luego en más, era ingobernable. Yo había propuesto que Pedagogía y Psicología se constituyeran en Facultad aparte y los demás siguiéramos juntos. La lengua, la literatura, la historia y el pensamiento tienen infinitos lazos comunes y la división corta y aleja. Y más si dentro de Filología se crearon luego, quizá miméticamente, espacios cerrados casi incomunicados.

En fin, no propongo ahora cambiar la separación de las Facultades, es, quizá, demasiado tarde. O demasiado pronto. Me he permitido, tan solo, una reflexión.

Volviendo a Filología, largas y complicadas fueron las peripecias de los Planes de Estudio a raíz de reuniones convocadas por el Ministerio en 1987 y de las que resultó, al final, una Orden Ministerial de 1990. Tampoco aquí puedo entrar en el detalle. Solo digo una cosa: que aunque hubo una serie de Comisiones nombradas por el Ministerio, todo estaba prácticamente cocido desde el principio. A mí, por supuesto, no me invitaron a ellas y cuando finalmente se me invitó a una reunión plenaria, en Septiembre de ese mismo año, en el Palacio de la Magdalena de Santander, no había ya nada que hacer, aunque lo intenté. Filología se dividió en Titulaciones casi independientes, en torno a 20; y las materias humanísticas fueron eliminadas como comunes. Con algunas excepciones: el Latín siguió siendo troncal en tres o cuatro Titulaciones. Yo demostré en Santander, con cifras, que en el esquema cabían como comunes las materias humanísticas. Pero no quisieron.

Y a todo esto siguió, en muchas Universidades, la orgía de materias opcionales, la apoteosis del especialismo. En la Complutense, en un momento dado, 860 asignaturas, en teoría al menos. Los alumnos vagaban todo el día, en horarios disparatados, buscando aula y profesor. El Griego cayó, en los dos primeros cursos, de dieciséis grupos a uno.

Es ése el punto de partida, la situación que ahora se pretende reformar.

Ciertamente, en muchas Universidades se ha iniciado ya una reacción, reduciendo el número de materias especializadas y racionalizando los horarios y planes. Se ha visto, por otra parte, que ese lujo de tantísimas materias especializadas en tantas Universidades, no es viable por falta de alumnos en varias de ellas: por causa, precisamente, de la proliferación de la Universidades.

Ha comenzado, lentamente, el viaje de retorno, ya digo. Lo que comenzó por ser, en tiempos ya lejanos, una Facultad con un plan unitario, había pasado a ser una Facultad con dos años de estudios comunes y tres de cuatro o cinco Licenciaturas. Y luego se creó una Facultad, Filología, que era un tercio de esa primera Facultad, pero un tercio dividido en unas veinte Titulaciones casi independientes y con enorme número de variantes. Ahora se reacciona contra esto, creo que con razón: pero hay que hacerlo de una manera, también, razonada, y en forma que no rebaje el nivel de nuestros estudios.

Los inconvenientes culturales y prácticos de tanta parcelación son enormes. Ahora se quiere volver a una dispersión menor. Y yo, en este punto, apruebo los planteamientos de Bolonia y del Ministerio. ¡Ojalá hubieran venido antes! Pero, ya digo: sin rebajamiento de los niveles. Sería un contrasentido que en el mismo momento en que se están creando nuevas Titulaciones por ejemplo, la de Asia Oriental, se llegara a una mutilación de la Filología. No tenemos la culpa de que existan tantas lenguas importantes en el mundo.

El problema es el detalle del plan de estudios. Puede pensarse, otra vez, en un número reducido de especialidades, precedido o no por unos Estudios Comunes. Y hay pendiente el tema, que todo lo condiciona, de los años de estudio que se nos concedan. También podría pensarse en avanzar más (retroceder más, si se quiere): convertir la Facultad en una unidad, pero de una forma nueva, haciendo que ofrezca un repertorio, diríamos un menú, de materias entre las que el alumno puede elegir más o menos libremente. No soy partidario.

Voy a hablar, seguidamente, con la brevedad posible, de tres puntos. Primero, de la extensión temporal de los estudios; segundo, de lo desaconsejable del plan unitario y lo preferible de establecer agrupaciones de materias; tercero, de la viabilidad o no de establecer unos Estudios Comunes. Después sacaré las conclusiones desde mi punto de vista, más en detalle, y hablaré, también de los másters –palabra a la que el Diccionario académico prefiere, con razón, la de maestrías–.

Ya anticipé el tema de la duración de los estudios en las Facultades de Filología. Y dije que tres años son un corsé absolutamente opresivo. Además de Literatura tenemos que enseñar lenguas que deben ser estudiadas en profundidad, no solo para manejarse fuera de

España en cualquier ciudad, sino también para conocerlas en su contexto histórico. Esto es imposible en ese plazo. El esfuerzo del aprendizaje de las lenguas no es comparable al que requieren otras muchas otras materias. En suma: si se trata de mejorar la enseñanza desde puntos de vista ya adelantados, ello requiere, como medida complementaria, que se le dedique un tiempo adecuado. Lo contrario representaría un empeoramiento de la situación actual. Sería un retroceso frente a ella: hoy tenemos cinco años o al menos cuatro. Y no se diga que todo se completa con los másters o maestrías: estos son cursos de alta especialización, no se refieren a un simple paso más. Y habría que reflexionar sobre ellos.

Creo que debería darse una respuesta frontal y unánime: decir que no a los tres años. Que no se reforme empeorando. Que no se limite el plazo de los estudios degradándolos así.

Pienso que cinco años, las licenciaturas que hemos enseñado los más de nosotros, son deseables. En todo caso, de cuatro no debe bajarse.

El punto siguiente es el de la organización de los estudios. Aquí entramos ya en el mundo de las múltiples posibilidades y opciones. Esbozo mi posición personal que es eso: personal. Aunque he cambiado impresiones, sé de muchos profesores que están más o menos próximos.

Yo al menos estoy de acuerdo en que conviene reducir la multiplicidad de cursos y enseñanzas, su casi infinita autonomía y aislamiento. Pero hay términos medios entre esta multiplicidad, que es la que ha venido reinando, y un plan unitario, con unas pocas asignaturas obligatorias tomadas de aquí y de allá. Soy, en suma, contrario a ese plan unitario, se conciba como se conciba. Porque hay, al menos, dos posibilidades dentro de él.

Una de ellas es ofrecer una mayoría de cursos obligatorios tomados del amplio espectro de los estudios filológicos y seguidos de una dosis de opcionalidad. Una especie de gran ensalada filológica. Viene a equivaler a estudiar mil cosas diferentes y no saber ninguna.

Pienso que esta propuesta está sentenciada con el fracaso de la llamada Titulación de Humanidades. Durante mi presidencia de la Sociedad Española de Estudios Clásicos insistimos repetidamente ante el Ministerio en la inconveniencia de esta Titulación. Y no solo porque en estas llamadas Humanidades el Griego desaparecía y el Latín quedaba reducido a un absoluto mínimo, sino porque la tal

Titulación nos parecía que no llevaba a ninguna parte, ni científica ni profesionalmente. Pero había fuerzas poderosas que hicieron que fuera aprobado en 1992.

Conozco el tema por dentro, porque impartí algunas clases en esta Titulación por amabilidad de la Universidad San Pablo CEU. Y, sobre todo, los estudiantes de esta titulación organizaron un Congreso sobre la misma en Castellón de la Plana en el año 2000. Me invitaron a abrirlo. Y pude comprobar el descontento general: ese pupurri no llevaba a ninguna parte, decían que los habían engañado.

No repitamos el experimento. Pero tampoco la variante consistente en una ensalada más monumental todavía, con la presencia de todas las lenguas que se estudian (más cada día y han de aumentar) y la posibilidad de elegir las y combinarlas libremente. Independientemente de su valor cultural.

Creo que este artificial igualitarismo llevaría a la pura arbitrariedad y a romper conexiones establecidas desde siglos. Hay jerarquías culturales entre las lenguas y literaturas. Hay agrupaciones de lenguas y culturas que, por razones históricas, no pueden romperse: son complementarias. En los planes actuales, que criticamos, se han mantenido, aunque a veces costó mucho lograrlo, en mi libro cuento los detalles. ¿Vamos ahora a hacer que un día añoremos esos planes, creando un monstruo carente de motivaciones culturales en que todo es igual a todo? ¿Cómo vamos a romper, por ejemplo, la Filología Clásica, con su larguísima tradición desde la Antigüedad, el Medioevo, el Humanismo, la Filología de los siglos XIX y XX? ¿Cómo vamos a no dar el papel central, en una Titulación, a nuestra lengua española, que nos une a todos y nos une con nuestra historia? Podría seguir.

De otra parte, hay que recordar que nuestras Facultades están al servicio, sí, de la Ciencia, pero también de las Enseñanzas Secundarias. Pueden salir especialistas en tal o cual materia, pero hay que organizar las cosas para crear también profesores de las lenguas y culturas que se estudian en esas Enseñanzas Secundarias. No fantaseemos demasiado.

Queda con esto claro que, personalmente, soy partidario de las agrupaciones de materias: no en veinte Titulaciones, pero sí en cinco o seis. No existe ningún dogma sobre su nombre o contenido. Creo, eso sí, que deben tener un amplio núcleo de materias obligatorias, estamos bastante desengañados de la libre opcionalidad. Creo tam-

bién que no deben ser compartimentos absolutamente estancos, que debe haber materias de una Titularidad que entren también, aunque en forma menos exhaustiva, en otras. O que puedan escogerse desde otras. Esto se refiere indistintamente a las lenguas modernas y a las antiguas. Y tampoco creo que todas las Facultades sean iguales: incluso dentro de un marco general común, el detalle puede variar, según las necesidades de cada Universidad.

Porque no creo que las ramas o Titulaciones que se establezcan, y me ocupo de ello a continuación, hayan de estar por fuerza en todas las Universidades. Ni creo que deban tener igual extensión y contenido dondequiera que estén. Volveríamos a la inflación indiscriminada.

De una manera puramente tentativa yo propondría —e insisto en el carácter puramente personal de la propuesta—, desde luego, la existencia de Titulaciones de Filología Clásica y de Filología Española. Creo que debería haber además, como ya la hay, una Titulación de lenguas germánicas: la gran difusión y utilidad del inglés no creo que justifique un espléndido aislamiento, una Titulación para él solo. Ni científica ni prácticamente es esto defendible. Perderían sus estudiosos, quedarían como un cuerpo aparte. Sería malo que el inglés se colocara fuera del contexto cultural general. De otra parte, el alemán merece la máxima consideración y hay otras lenguas germánicas que pueden ofrecerse.

Van, en mi cuenta, tres titulaciones. Si hemos de seguir agrupando y descartamos, con ello, las Titulaciones con una lengua única, yo propondría la revitalización de la antigua Sección de Lenguas Románicas. Sería una cuarta Titulación. El detalle habría que estudiarlo, pero no se excluye que fuera obligatorio el estudio de dos lenguas ni que, eventualmente, pudiera combinarse con el de otra de una Titulación diferente.

Se cultivan, continuo, en algunas Universidades, estudios de árabe y hebreo, también de lenguas del Antiguo Oriente Próximo que son semíticas o no. Pienso que todo este dominio podría combinarse en una quinta Titulación, que sería más completa o más reducida según los lugares.

Finalmente, poco a poco va entrando en nuestras Universidades, aquí o allá, el estudio de otras lenguas y culturas, desde las eslavas al vasco, desde las del Extremo Oriente a las de la India, África y América. Y no hago un recorrido exhaustivo. Quizá pudiera pensarse en una

Titulación muy especial, la sexta, que admitiría numerosas variantes según las Universidades, las posibilidades y el alumnado que atraigan.

Se puede pensar en subramas, por así decirlo. Una Universidad podría tener vasco, otra lenguas de la India y Persia, otra lenguas del Asia Oriental, etc. Con limitaciones, no pasar de un cierto número de especializaciones.

Todo esto es solamente tentativo y deja puntos abiertos sobre los que no me atrevo a proponer nada concreto. Por ejemplo, las lenguas derivadas del Latín que, al lado del español, se hablan en España podrían entrar o bien en una Titulación hispánica y no solo española o bien en la de Lenguas Románicas.

Con esto paso a otro punto todavía del esbozo de programa que presenté más arriba: el de la posibilidad de volver a unos Estudios Comunes. Ayudarían a crear un clima de unidad cultural general, que en nada se opone a la especialización. Deberían predominar en ellos materias humanísticas de amplio interés y no excesivamente especializadas. Ayudarían al estudiante primerizo, que llega hoy, con frecuencia, desorientado. Ayudarían a evitar la creciente dispersión de intereses culturales, a crear una base cultural común.

Hay, claro está, el problema del escaso margen temporal disponible. Si solo son tres años, imposible. Si son cuatro, difícil: quizá un año y una cierta comunidad muy abierta en el segundo. Cinco años serían el paraíso, espero que podamos romper el corsé que, en principio, se opone.

Quedan, finalmente, los másters que yo indicaba que deberían llamarse maestrías, para evitar el crudo anglicismo que, por otra parte, viene del latín *magister*. El espectro de lo posible es, por supuesto, amplio. Para mí este sería el lugar de especialidades que requieren el conocimiento previo de lenguas y culturas. Siempre he creído que debe ser así, no solo por mi propia experiencia de haber llegado a varias especialidades después de dominar las lenguas clásicas y otras, sino también, igualmente, por la de otros. Prefiero esto a especulaciones en el vacío, víctimas con frecuencia de imparables y transitorias modas. Y con poca conexión con nuestros estudios.

Este tipo de enseñanza podría proponerse, por ejemplo, para teorías Lingüísticas de varios tipos, preferentemente los más directamente ligados con las Humanidades. O para la Teoría Literaria. O para el Español para extranjeros. O para la Traducción. O para tantas cosas más.

Pero también podría pensarse que en lugar de los másters, que me parecen un sueño bastante irreal, en una hipotética licenciatura de cinco años, el último pudiera abrirse a estos y otros estudios especializados. Al menos iniciarlo: un máster posterior los culminaría.

Para los másters o maestrías el mayor problema, según las cosas se plantean, es que, al tener que atenerse estos cursos a las leyes del mercado, como se propone, se hacen de viabilidad difícil. O en todo caso, resultarán caros, si es que la matrícula de pocos alumnos ha de pagar las clases impartidas por el profesorado. Veo esto un tanto utópico, en nuestro mundo. No sé en qué medida es negociable.

Con esto termino. Veo en los nuevos planteamientos del Ministerio, y de su base en los acuerdos de Bolonia, una dosis de buen sentido que busca reducir el gasto y evitar la dispersión de los estudios, creando grupos o sectores que, por lo demás, no tienen por qué ser todos iguales en todas partes. Si esto se logra, en la forma que he esbozado o en otra, creo que ello será bueno, a la larga. Por supuesto, hay riesgos si se fuerza la reducción del tiempo de estudio y si se busca crear pequeños títulos con disminución del rigor. Esto es siempre malo.

Pero es malo, igualmente, si con pretexto de lograr Facultades unificadas caigamos en la demagogia del todo igual a todo, de la libérrima elección, del romper con las agrupaciones tradicionales de lenguas y culturas. Esto sería, realmente, un salto en el vacío, una ocasión no ya perdida, sino mal utilizada.

La Filología, las Filologías tienen una tradición noble en España y en todo el mundo occidental. Y no solo en él. Nos unen con toda nuestra historia y con toda la historia humana. Unen a los pueblos unos con otros. No son fáciles, exigen tiempo y rigor. Precisamente porque, a veces, las sentimos un poco a contrapelo de algunas corrientes actuales, son útiles para garantizar que siga viviendo, a nuestro servicio, el mundo de lo humano.

Es una tradición que no puede perderse y que merece, me parece, una protección de los poderes públicos. Y, en nosotros, apertura, pero también rigor y tradición, consolidación al tiempo que progreso, pero con modestia y sin rupturas.

FRANCISCO RODRÍGUEZ ADRADOS

RESEÑAS DE LIBROS

FRANCISCO GARCÍA JURADO, *Alfredo Adolfo Camús (1797-1889)*, Ediciones Clásicas, Biblioteca del Humanismo, Madrid, 2002, 93 pp.

En este nuevo volumen de la colección «Biblioteca del Humanismo», Francisco García Jurado nos ofrece la semblanza de Don Alfredo Adolfo Camús, catedrático de Literatura Griega y Latina en la Universidad Central de Madrid, acompañada, como es habitual en esta serie, por una útil tabla cronológica y una interesante selección de textos.

La presentación del casi desconocido catedrático se articula, básicamente, de un modo que podemos suponer le hubiera gustado al profesor: a través de las semblanzas del maestro realizadas por algunos de sus más ilustres discípulos: Leopoldo Alas «Clarín», Benito Pérez Galdós y Marcelino Menéndez Pelayo. Efectivamente, el autor de esta monografía se refiere en más de una ocasión al carácter vital de las enseñanzas de Camús llegando a afirmar que «posiblemente la mejor obra que legó Camús a la posteridad fue la de sus alumnos, en muchos de los cuales sembró el amor por las letras clásicas en calidad de letras vivas», p. 18. Las páginas del ensayo que estamos reseñando nos ofrecen abundantes pruebas de esta afirmación.

El cuadro cronológico que abre el volumen y las páginas iniciales sobre el panorama académico a mediados del siglo XIX permiten apreciar el interés de la figura de este peculiar humanista. Las claves para su comprensión están en las siguientes palabras del autor de este estudio: «(...) Camús es uno de los primeros profesores españoles que enseñarán la literatura clásica en el contexto general de una universidad moderna, y al calor de las nuevas corrientes de la literatura comparada. Esta circunstancia no puede obviarse a la hora de apreciar en su justa medida sus singulares apreciaciones estéticas», p. 26.

Entiendo que los juicios acerca del maestro, emitidos por personajes tan diferentes como los autores antes citados, vienen a coincidir en la idea de presentar a Camús como un maestro de letras vivas por el hecho de no separar filología y vida y, por otra parte, guardan relación con las ideas estéticas y (si se permite el anacronismo) acerca del canon de este profesor de letras clásicas. Cito a continuación dos textos que podemos leer en este ensayo; el primero de ellos es de Leopoldo Alas, el segundo, de Menéndez Pelayo:

“(…) Si hubiera muchos Camus, las dulces *humanidades* no correrían en España a la fatal ruina a la que se precipitan. La famosa cuestión del latín tiene para mí estas dos diferentes soluciones condicionales. Las letras clásicas expresadas por maestros como don Alfredo Adolfo Camus, a nadie le sobran; las letras clásicas explicadas por los pedantes, por el vulgo del *profesorado mecánico*, no sirven para nada.»

“Entendía, y no faltará quien entienda como él, que el mayor fruto que puede sacarse del dominio de una lengua no es el estudio de sus raíces, ni de su vocabulario, sino el estudio de sus grandes pensadores y de sus grandes poetas (...) No se dice esto en son de elogio suyo, ni tampoco de censura: toda labor formalmente científica merece respeto y aplauso, y más en este sitio, y si el vulgo no la comprende, peor para el vulgo: se dice sólo para mostrar que el doctor Camús (...) era el tipo más perfecto y acabado de lo que en otros siglos se llamaba *humanista*, es decir, un hombre que toma las letras clásicas como educación *humana*, como base y fundamento de cultura, como luz y deleite del espíritu, poniendo el elemento estético muy por encima del elemento histórico y arqueológico, y relegando a la categoría de andamiaje indispensable, aunque enojoso, el material lingüístico»

Estos dos textos coinciden en enfatizar la vitalidad con la que Adolfo Camús vivía y enseñaba la literatura clásica y en atribuir, implícita y explícitamente, la honrosa etiqueta de «humanista» al maestro. Pero dejando claro que ese amor por los griegos y romanos no excluía a los modernos, como F. García Jurado se encargó de recordarnos trayendo muy oportunamente a cuento otro texto de «Clarín»:

“Hay dos clases de eruditos: los que aman la antigüedad en odio a lo moderno, y los que, ansiosos de conocer la belleza dondequiera que esté, se toman el trabajo de estudiar la antigüedad para conocer también sus obras notables.»

Y aquí es donde creo que podemos situar a Camús como un defensor *avant la lettre* de un canon abierto, ahora que tan de moda está la disputa sobre el mismo. El gusto por todas las literaturas, unido a la corriente comparatista cuya influencia para entender a Camús señalaba el autor de esta monografía, explica la aparición de Tirso, Lope, o Cervantes junto a Plauto en los apuntes tomados en las clases de Camús por otro ilustre discípulo suyo, Canalejas.

La disputa entre los antiguos y los modernos se reabre periódicamente en la historia literaria, pero también periódicamente nos encontramos con quienes defienden la utilidad de los modernos para entender a los clásicos y la riqueza de las mutuas influencias. O, por decirlo con las palabras de Seferis:

“Estamos de acuerdo en que todo arte constituye un canon, un canon mudo. Pero ese canon no está legislado por ninguna teoría abstracta, cualquiera que sea; está legislado por una serie de obras valiosas de arte, que al paso del tiempo nos ilumina con una luz completamente nueva y completamente sólida. Porque cada obra nueva que viene a ocupar un puesto en la serie, refirma y, al mismo tiempo, cambia el canon y el sentido de las obras anteriores. (...) No existe ninguna antinomia entre las obras antiguas y las nuevas. Las grandes obras del pasado nos conmueven estéticamente con pureza y serenidad, y tanto más cuanto las obras más recientes vengan a fortalecerlas.»

Si todo lo dicho dejara dudas sobre la altura de Camús como maestro de letras clásicas y si fuera necesario añadir algo sobre su perfil estrictamente «filológico», bastaría recordar su intervención en la disputa acerca de un fragmento conflictivo de Afranio, polémica que se mantuvo en el ámbito académico francés hasta que

se unieron a ella los españoles Raimundo de Miguel, el Marqués de Morante y, finalmente, Camús. En el texto redactado por Alfredo Adolfo Camús y recogido por Menéndez Pelayo en relación con los discutidos versos del poeta latino, podemos disfrutar de un ejemplo de su modo de leer los versos antiguos en el que parecen condensarse todas las virtudes de este humanista: ingenio, gracia, erudición y verdadero amor por la literatura. La interpretación de Camús se incluye en la selección de textos que forma parte de este volumen y merece la pena leer unas páginas en las que sorprende la modernidad de los planteamientos de Camús, más cercanos a los modernos estudios que intentan reconstruir los contenidos no verbales de los textos que a una lectura *decimonónica* de los mismos.

MARTA GONZÁLEZ GONZÁLEZ

S. SICILIANO (Archilochus), *Φίλη Παῖς*. *Canto in greco antico e in italiano*. Illustrazioni di Fulco Pratesi, Ed. Archilochus fc, Messina, 2002, 38 pp.

Saverio Siciliano (ww2.unime.it/socgenss) es profesor de Sociología General en la Facultad de Ciencia Política de la Universidad de Mesina (Italia). Aunque experto criminólogo, desde hace unos años se dedica a la ecología, considerada desde los aspectos macrosociológico y filosófico-jurídico. De esta forma, sus dos principales líneas de investigación confluyen en el estudio de un tipo concreto, y por desgracia muy actual, de atentado criminal: la destrucción del entorno natural. A tenor de semejante currículum, sorprende, al menos *a priori*, descubrir sus extraordinarias virtudes para la poesía, que desarrolla siempre bajo el pseudónimo de Archilochus y en griego clásico.

En efecto, la trayectoria de Siciliano como poeta se inició precisamente con la obra que nos ocupa, *Φίλη Παῖς* (*Figlia Cara*), un largo poema de 324 versos, escrito en griego clásico –básicamente en dialecto jonio, con incursiones en otros dialectos y algunos epicismos– y en dísticos elegíacos, que ahora aparece reeditado en esta espléndida edición bilingüe (griego clásico-italiano). Cabe señalar, además, que toda la obra poética en griego clásico de Siciliano (más de 2000 versos) está siendo objeto de una serie antológica, cuyo primer volumen es *Ritorno al classico*. *Poesie in greco antico e in volgare composte da Saverio Siciliano (Archilochus)*, ed. ESI, Napoli, 1998, 96 pp.

El poema está ilustrado primorosamente por el polifacético Fulco Pratesi, arquitecto, periodista, parlamentario del Grupo Verde italiano y fundador de WWF en Italia (World Wildlife Fund International: www.panda.org). Además, cuenta con dos presentaciones, una en inglés, a cargo del filólogo clásico de origen sueco Jerker Blomquist (“Archilochus –a literary event”, pp. 5-6), y otra en italiano, de la pluma de la también filóloga clásica Paola Colace (“Invito alla lettura”, pp. 7-12). La edición se completa con un apartado final de notas explicativas, relativas sobre todo al léxico empleado (pp. 37-38).

El lector hallará en estos versos sujetos a modos de expresión del griego clásico un poema de temática universal y al tiempo muy actual. En efecto, en ellos se pone de manifiesto el amor paterno hacia su «fligia cara» y hacia la naturaleza mediterránea del sur de Italia, que no es otra que la de la antigua Magna Grecia. Se trasluce, de este modo, su honda preocupación por restablecer el contacto esencial y vital entre el hombre y la naturaleza, que, a su juicio, el Progreso ha interrumpido. Archilochus nos propone, en definitiva, según sus propias palabras, el «retorno al mundo clásico», al sentido de la δικαιοσύνη clásica. Es así como Siciliano consigue enlazar las profesiones de sociólogo, hondamente preocupado por los problemas ecológicos de la sociedad actual, y poeta.

Valores poéticos aparte, ha de reconocerse en Siciliano-Archilochus el mérito que supone componer en griego clásico, exhibiendo tamaña competencia en la lengua. Es particularmente llamativo su dominio del léxico, que enriquece, incluso, con la aportación de neologismos (en torno a 30), tanto de índole sustantiva (nombres de animales) como, sobre todo, de índole adjetiva (epítetos compuestos), cuyo proceso de formación desentraña de forma pormenorizada en pp. 37-38. En este sentido, algunos pasajes del poema constituyen, de hecho, un auténtico catálogo ornitológico y botánico, tal es la cantidad de especies citadas, que Pratesi ilustra, además, con la rigurosidad de una guía científica de animales y plantas del Mediterráneo. Con todo ello, es seguro que este peculiar poeta rinde de esta suerte su particular homenaje a la lengua y al paisaje de la antigua Magna Grecia.

MARÍA BUENO PÉREZ

Universidad Autónoma de Madrid

Aristóteles, Poética, Introducción, traducción, notas y comentario de Antonio López Eire, Epílogo de James J. Murphy, Ediciones Istmo, Madrid 2002, 224 páginas.

Desde 1974 se han publicado en España al menos tres ediciones del texto griego con traducción española de la *Poética* de Aristóteles: la de V. García Yebra, también con la traducción latina de Riccoboni emendada (editorial Gredos, Madrid 1974; ²1992), la de J. Alsina Clota, editada junto con el opúsculo *Sobre lo sublime* (editorial Bosch, Barcelona 1977), y ésta de A. López Eire. Éste es un ejemplo más del desarrollo de la edición de textos clásicos en el mercado español en los últimos decenios. Hasta la década de los setenta carecíamos de traducción española de muchas obras clásicas, pero afortunadamente ahora poseemos varias buenas de muchas y una de casi todas. Hay que congratularse por ello.

El libro, que comienza la colección Ágora dedicada al pensamiento filosófico en la editorial Istmo, se abre con una breve introducción, una copiosa bibliografía y una nota sobre las fuentes que han transmitido la *Poética*, que son dos códices griegos medievales, la traducción árabe de Abū Bīšr del siglo X y la latina de Guillermo de Moerbeke (1278). La Introducción trata sobre los siguientes aspectos. La *Poética*

es un escrito acroamático o destinado a la enseñanza interna en el Liceo, lo que explica su estructura laxa, su desorden aparente, sus repeticiones y el hecho de que no sean tratados temas anunciados (cf. 1449 b 21), como el hexámetro mimético y la comedia. Aristóteles dice en la *Retórica* (1419 b 5) que en la *Poética* ha estudiado las especies de lo ridículo, pero nada hay sobre la poesía yámbica y sobre la comedia en el texto conservado, que versa sólo sobre la popeya y la tragedia. Aristóteles se apoyó sobre las contribuciones de los sofistas del siglo V a. C. para desarrollar su concepción de la creación poética como imitación o *mimesis*, tema con el que comienza la *Poética*, y de la *kátharsis* (expurgación o purificación) como efecto de la obra poética sobre el espectador u oyente. El pensamiento de Aristóteles no es un sistema dogmático cerrado, sino una reflexión viva y en permanente evolución. Finalmente la Introducción expone la transmisión de la *Poética*, haciendo referencia, entre otras cosas, a la adaptación que hizo Horacio basada en la teoría retórica helenística, a las traducciones medievales, a la edición *princeps* aldina de 1508, al clasicismo francés del siglo XVII, que extendió la falsa idea de que Aristóteles propugna las unidades de tiempo, lugar y acción, y a la escuela de crítica del siglo XX que más usó las teorías de Aristóteles sobre la creación poética.

El texto griego y la traducción española ocupan las páginas 32-111. El texto está basado en el de R. Kassel (Oxford 1966) con discrepancias comentadas en las páginas 28 ss. y lo «supera en apego a la autoridad» del códice medieval más importante. La edición carece de erratas, como el resto del libro. La traducción es clara, correcta y literal. A modo de ejemplo he aquí la traducción de la definición de tragedia (1449 b 24): «Es, pues, la tragedia la imitación de una acción seria y completa, de cierta extensión, con un lenguaje sazonado, empleado separadamente: cada tipo de sazonamiento en sus distintas partes, de personajes que actúan y no a lo largo de un relato, y que a través de la compasión y el terror lleva a término la expurgación de tales pasiones.» Versión de García Yebra: «Es, pues, la tragedia imitación de una acción esforzada y completa, de cierta amplitud, en lenguaje sazonado, separada cada una de las especies [de aderezos] en las distintas partes, actuando los personajes y no mediante relato, y que mediante compasión y temor lleva a cabo la purgación de tales afecciones». Versión de J. Alsina Clota: «La tragedia es, pues, la imitación de una acción elevada y completa, de cierta amplitud, realizada por medio de un lenguaje enriquecido con todos los recursos ornamentales, cada uno usado separadamente en las distintas partes de la obra; imitación que se efectúa con personajes que obran, y no narrativamente, y que, con el recurso a la piedad y el terror, logra la expurgación de tales pasiones.»

La traducción de una obra con muchos pasajes famosos supone dificultades especiales, que López Eire afronta con éxito. El texto griego y la traducción española correspondiente aparecen con frecuencia a altura diferente en las páginas enfrentadas o incluso están en páginas no enfrentadas, lo que hace el uso incómodo.

Las notas (p. 112-129), extensas, parafrasean el contenido de cada capítulo aclarando su relación con los demás de la obra. Sigue un «Comentario» sobre «La filo-

sofía de la *Poética* de Aristóteles» (p. 131-158), que compara las ideas aristotélicas sobre la creación poética con las de los sofistas y Platón, resume la teoría del hilemorfismo y concluye con un repaso de los usos aristotélicos de *systasis* ('ensamblaje', 'trabazón') y otros vocablos con el mismo lexema, que subraya la importancia que Aristóteles atribuye a la organicidad de la obra poética, a la cohesión entre sus partes y a la extensión adecuada, como declara en el capítulo 7 (1450 b). Las páginas 12-4 están repetidas en 140-2. Un «Índice analítico» (p. 159-206) explica el sentido de muchos términos y remite al pasaje en el que éstos son definidos.

El libro se cierra con un epílogo (p. 207-221) que enmarca la *Poética* en el pensamiento filosófico de su autor y describe los elementos constitutivos de la tragedia que Aristóteles define en el capítulo 6: argumento (*mýthos*), personajes, pensamiento, dicción, espectáculo y melodía. Los vocablos usados en el epílogo no siempre coinciden con los de la traducción y del índice analítico, que usan *caracteres* en vez de *personajes*, *elocución* en vez de *dicción* y *música* en vez de *melodía*. La traducción del inglés usa *drama* en vez de *tragedia*. Se deberían haber usado los mismos vocablos en la traducción del original inglés y en el resto del libro.

En conclusión, felicitamos a la editorial tanto por haber decidido publicar esta obra como por el resultado final, y al autor, porque la edición está muy cuidada y la traducción de esta difícil obra es clara y literal. El libro da el placer de leer de nuevo juicios centrales en el análisis de la creación artística como los siguientes: la creación poética es un arte imitativa; puede ser analizada independientemente de su intención ética y de la veracidad de su contenido; imita lo universal, no lo particular, que es objeto de la historia; la tragedia debe tener una unidad orgánica y procura la *kátharsis* en el espectador, y tantos conceptos acuñados en esta obra como los de *peripecia*, *anagórisis* y *hamartía*. Y es que la *Poética* es con mucho la contribución griega más importante a la crítica literaria. Pongamos ya fin a esta recensión y así cumpliremos la norma aristotélica sobre los argumentos que A. López Eire traduce tan bien: «es menester que éstos tengan una extensión pero que ésta sea abarcable por la memoria.»

EMILIO CRESPO

CICERÓN, *Sobre el orador*, traducción, introducción y notas de José Javier Iso, Madrid, Biblioteca Clásica Gredos, 2002, 510 pp.

Cicero iam non hominis nomen, sed eloquentiae habeatur. Con estas palabras se refiere Quintiliano (10, 1, 112) al orador más extraordinario que ha tenido Roma. En un momento en el que los cimientos de la República se derrumbaban y el poder de la palabra se restringía a las aulas, Cicerón, abogado y fiscal de merecida fama, llevó a cabo la labor de adoctrinar a su hermano Quinto en el arte de la elocuencia. Para ello escribió, semejante a un diálogo platónico, la obra *De oratore*, estructurada en tres libros y cuya finalidad era hacer «un esbozo de la función y formación del orador ideal en la sociedad romana de su tiempo» (54). A lo largo de estas páginas, en

las que se conjuga filosofía y retórica, *sapientia* y *ars dicendi*, el autor recrea una conversación que cuarenta años atrás habrían mantenido los más ilustres oradores de Roma, entre los que destacan Craso y Antonio —muchas veces intérpretes de los pensamientos ciceronianos— sobre el *perfectus orator uel uir bonus peritus dicendi*. Esta obra, redactada a su regreso del destierro (55 a.C.), tiene su continuación en el *Brutus* y el *Orator*, compuestos nueve años después. La trilogía constituye, junto a la anónima *Rhetorica ad Herennium* y las *Institutiones oratoriae* de Quintiliano, el núcleo teórico de lo conservado acerca de la retórica y oratoria romanas.

Sin duda, la importancia del diálogo que en este libro se presenta es enorme, por ello es de agradecer que el profesor J. J. Iso nos proporcione la primera traducción al castellano de la misma, facilitándonos así el acercamiento a una obra de tal envergadura. Esta traducción persigue con éxito la máxima de San Jerónimo *non uerbum e uerbo, sed sensum exprimere de sensu*, pues consigue «verter» en un castellano cuidado y limado, «todo y sólo lo que dice el original».

A lo largo de 67 páginas el traductor sitúa el diálogo en su contexto histórico, social y cultural, analizando la estructura y tema de la obra y haciendo hincapié en aspectos concretos como la fecha de composición, los personajes que participan en el diálogo y las fuentes de las que bebe Cicerón para componerlo. Asimismo incluye un apartado dedicado a la tradición manuscrita, las ediciones y comentarios que a lo largo de la historia se han efectuado de esta obra. Para finalizar añade una breve bibliografía sobre la obra, así como una sinopsis de los tres libros.

ESTEBAN BÉRCHEZ CASTAÑO

El teatre clàssic al marc de la cultura grega i la seua pervivència dins la cultura occidental, vol. IV, *El fil d'Ariadna*, a cura de Francesco De Martino i Carmen Morenilla, Levante-Editori, Bari, 2001.

Este es el cuarto volumen que, bajo el título general de *El teatre clàssic al marc de la cultura grega i la seua pervivència dins la cultura occidental*, publica la casa Levante Editori, de Bari. Este libro y los que lo han precedido recogen las conferencias presentadas en los sucesivos congresos que el *Grup Sagunt, grup de recerca i acció teatral de la Universitat de València* viene celebrando desde 1997 en Valencia (Los títulos anteriores son: *El teatre clàssic al marc de la cultura grega i la seua pervivència dins la cultura occidental*, a cura de J. Vicente Bañuls, Francesco De Martino, Carmen Morenilla i Jordi Redondo, Levante-Editori, Bari, 1998; *El teatre, eina política*, a cura de Karen Andresen, J. Vicente Bañuls i Francesco De Martino, Levante-Editori, Bari, 1999, *La dualitat en el teatre*, a cura de Karen Andresen, J. Vicente Bañuls i Francesco De Martino, Levante-Editori, Bari, 2000).

Que la celebración de estos congresos sea anual y que sus resultados se publiquen con la misma periodicidad constituye ya una buena prueba de la solidez del grupo que los sustenta: los profesores de la Universidad de Valencia J. Vicente

Bañuls, Carmen Bernal, Carmen Morenilla y Jordi Redondo (Filología Clásica), Karen Andresen y Berta Raposo (Filología Inglesa y Alemana), Juli Leal (Filología Francesa e Italiana) y Elina Miranda (Filología Clásica, Universidad de La Habana). La constitución y consolidación de un grupo interdisciplinar de investigación, que siempre es algo meritorio, resulta particularmente necesario, además, si estamos hablando de la Filología Clásica.

Este grupo de investigación se dedica al estudio del teatro griego y latino desde una perspectiva social, política (en especial en el volumen segundo, publicado como homenaje a Bertolt Brecht en el centenario de su nacimiento) y religiosa, y al análisis de las adaptaciones posteriores que el teatro clásico ha experimentado y experimenta en infinidad de autores, épocas y países.

El último de los volúmenes publicado hasta ahora tiene como subtítulo *El fil d'Ariadna* y está dedicado al estudio de las figuras dramáticas femeninas. Que los Estudios de Género se han consolidado en la investigación universitaria es algo que ya nadie puede poner en duda, y que la Filología Clásica tiene mucho que decir en ese ámbito, tampoco. Las contribuciones publicadas en este volumen, ni están todas escritas con perspectiva de género, ni son todas obra de filólogos clásicos, pero lo que es seguro es que tanto los Estudios de Género como la Filología Clásica se ven enormemente beneficiados y enriquecidos con todas ellas.

Las figuras femeninas del teatro antiguo han dado desde siempre mucho que hablar y que escribir: filólogos y filósofos, escritores e historiadores, poetas y psicoanalistas, todos han dado vueltas a unos personajes por los que no pasa el tiempo. De tan sabido y repetido, ya no llama la atención el hecho de que el género dramático, «in assoluto il genere più maschilista, un genere in rigido monopolio maschile» (por citar el documentadísimo texto de De Martino, en este volumen), sea precisamente el que ha dado vida a tantas y tan perdurables imágenes de mujer.

Todas las perspectivas y las posibilidades de aproximación a los textos clásicos tienen cabida en este volumen: estudios sobre las lecturas que Hegel o María Zambrano han hecho de Antígona; comentarios de recreaciones literarias de diversos mitos femeninos que van de Austria (la Electra de von Hofmannsthal) a La Habana (la Antígona de Carpentier); aproximaciones a figuras históricas mitificadas (Cleopatra) y análisis de figuras convertidas en arquetipos de maldad o decadencia (sirenas, ninfas y Afroditas); estudios sobre personajes concretos (Hécuba, Electra) o sobre tipos (la nodriza o los coros femeninos); discusiones sobre conceptos como el de maternidad o análisis de las relaciones madre-hija; estudio de los personajes femeninos en un determinado autor (Esquilo, Plauto) o sobre un determinado personaje en diversos autores (Clitemenestra, Medea y Fedra en los contemporáneos), etc.

No hay lecturas definitivas, interpretaciones que pongan fin a todas las interpretaciones. De lo que se trata es de seguir proyectando luz, desde nuevas perspectivas, sobre unos textos que no se agotan. En algún lugar escribió Gil de Biedma lo siguiente: «Nada de vagas nostalgias eruditas. El pasado no es un paraíso al cual, sin excesiva convicción, se sueña con volver: nos interesa porque es pre-

sente». Por eso no sería justo terminar esta reseña sin señalar que el *Grup Sagunt* realiza también una importante labor para mantener vivo el teatro antiguo. Es decir, lo que se recoge en este volumen y en los que le han precedido es sólo una pequeña parte del trabajo realizado: los resultados científicos de la investigación. Pero, además, el grupo lleva a cabo otras dos tareas fundamentales: por un lado, en talleres y mesas redondas, abriendo el debate sobre el teatro a la sociedad en general y, por otro, con una labor teatral de representación de obras dramáticas de creación propia. Este trabajo creativo también ha dado ya frutos «en papel» como, por ejemplo, la edición crítica de *Sófocles y Brecht (Talk Show)* de Walter Jens, a cargo de Karen Andresen y José V. Bañuls, Universidad de Valencia, 1998, o la edición de *Medea*, de Juan Alfonso Gil Alborns, a cargo de José V. Bañuls y Carmen Morenilla, Universidad de Valencia, 2001. Se trata en los dos casos de obras representadas en el transcurso de los congresos.

Este último volumen, *El fil' Ariadna*, viene también con un regalo: la obra *Sols el dol*, de Carmen Morenilla, un texto precioso en el que se reflexiona sobre la banalidad de la guerra tomando como protagonistas a Aquiles y a Héctor, a Tetis y a Hécuba. Hay muchas razones por las que este texto hace pensar en *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, de Jean Giraudoux, pero hay también una diferencia fundamental: la ausencia de cualquier concesión al humor o a la ironía, lo que hace que la obra nos deje, de verdad, *sols el dol*. Que un texto como éste resulte tan actual es consecuencia de la vitalidad de *la fuente griega* y, a la vez, causa de la misma, porque, como señalaba el editor de un moderno manual de hermenéutica contemporánea y literatura clásica, «As Odysseus in the underworld had to give the ghosts blood before they could speak to him, so the philologist has to give fresh blood to the spirits of the past —his own, new blood— before they will reveal their mysteries».

[Estando ya en prensa esta reseña tengo noticia, por un lado, de la concesión a *El fil d' Ariadna* de dos premios editoriales en Italia: el XX Premio Nacional «Valle dei Trulli», sección especial «crítica literaria», y el «Valitutti»; por otra parte, ya ha visto la luz el volumen que, con el título *El Perfil de les ombres*, recoge los resultados del encuentro celebrado en mayo de 2001.]

MARTA GONZÁLEZ GONZÁLEZ

M. CANNATÀ y G. B. D'ALESSIO (editores), *I lirici greci. Forme della comunicazione e storia del testo* (Atti dell'incontro di Studi, Messina 5-6 novembre 1999), Mesina, 2001, 205 pp.

Este libro recoge las comunicaciones presentadas en el encuentro celebrado en Mesina en 1999 sobre los líricos griegos. En total son trece trabajos sobre los más diversos aspectos de la poesía lírica griega arcaica, desde el soporte sobre el que se nos ha transmitido hasta el modo y la ocasión en que los poemas eran ejecutados.

En la primera de las comunicaciones, «Poesia pubblica in *performance*», Christopher Carey repasa las odas de los poetas corales (básicamente Píndaro y, en menor medida, Baquílides y Alcmán) extrayendo aquellos datos que puedan ofrecernos una visión de lo que él llama la «realidad concreta de la ejecución». El autor insiste en la importancia del contexto concreto en el que la oda era representada para la correcta interpretación de los textos corales. Con este fin, comenta diferentes pasajes de las odas pindáricas que puedan ayudar a determinar algunos de estos elementos —lugar, ocasión, participantes y, sobre todo, público—. Un intento de esclarecer la cuestión de la autoría de la que dice ser la única oda de Píndaro que plantea dudas es lo que se propone Michela Ruffa en «La questione dell'autenticità dell'*Olimpica* 5 di Pindaro». El planteamiento que hace la autora parte del escolio que origina la consideración de la *Olímpica* 5 como espuria y expone diferentes argumentos tanto internos como externos que puedan sustentar ambas posturas. En su estudio indaga el sentido del término ἐδάφη y de la expresión οὐκ ἦν, presentes en el comentario del escoliasta, con el objeto de encontrar el sentido real del escolio y ver si éste apuntaba o no a una consideración espuria de la oda en la Antigüedad.

Dos trabajos se ocupan de la producción de los poetas lesbianos. En el primero de ellos, Franco Ferrari comienza su interesante intervención comparando los síntomas relatados en el poema 31V de Safo (φαίνεται μοι) con los síntomas propios de un ataque de pánico según el *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorder* (Washington 1994⁴). En su estudio, titulado «Sindrome da attacco di panico e terapia comunitaria: sui fragg. 31 e 2V. di Saffo», Ferrari apoya con frecuencia sus comentarios en otros pasajes líricos o de Homero así como en fragmentos de la literatura griega en los que se describen situaciones semejantes, entre ellos los tratados Hipocráticos. A partir de esta nueva visión comienza la reinterpretación del fragmento que deja de lado la tradicional representación de un enamoramiento por parte de Safo. El segundo trabajo aborda el tema de la transmisión. En «Tradizione di un frammento alcaico (frg. 347 V.)» de Antonino Ponzio se cuestiona la transmisión que tradicionalmente se atribuye al fragmento 347 de Alceo, a partir del comentario al pasaje hesiódico del cual se considera imitador (Hes.*Op.*852 ss).

Giovan Battista D'Alessio nos conduce en su trabajo «Sulla struttura del libro dei *Peani* di Pindaro» a través del mundo de la papirología. Partiendo del papiro *POxy* 841, cuyo contenido es una copia de los *Peanes* de Píndaro, nos muestra las conclusiones que pueden extraerse del análisis de textos transmitidos en rollos de papiro, mediante la cuidadosa observación de detalles tanto del formato que presenta el texto como de los desperfectos físicos que presentan los rollos. A lo largo del trabajo se comentan todos los aspectos que puedan ser de utilidad: número de columnas que presentan las partes conservadas del papiro, número de versos de que se compone cada una de ellas, márgenes, manos que intervienen en la copia, así como los documentos conservados en el *recto* del papiro —en la medida en la que

pueden contribuir a la reconstrucción de los fragmentos conservados en el *verso*—y estado de conservación que presenta el papiro—suciedad, agujeros provocados por insectos, etc.—. Con los datos obtenidos el autor trata de establecer cuál era el sentido del rollo en el momento de los daños, el número de versos perdidos que podría abarcar la laguna presente en el papiro, la extensión del rollo, su diámetro, o si se trataba o no de un solo rollo en el que se contenían todos los *Peanes*. Asimismo un papiro es el objeto de estudio de Giuseppe Ucciardello en «P.Oxy. XXXII 2636: comentario a Píndaro o a Ibico?». En este caso se trata de un papiro en el que se recoge el comentario a dos poemas líricos, uno, según comenta el autor, de carácter encomiástico (col. i y ii 1-7), otro de naturaleza cultual (ii 10 ss). En este trabajo se examinan todos los aspectos relativos al papiro, en qué forma se nos presenta ante la vista y cuál es su contenido. Después de una nueva propuesta de edición del texto contenido en el papiro POxy 2636 —con detallado aparato—, se pasa al estudio de los datos proporcionados por el texto. Atendiendo a elementos de todo tipo —lingüísticos, geográficos, culturales, etc.—, Ucciardello trata de establecer quién es el autor de los pasajes comentados en el papiro.

Una perspectiva innovadora sobre la figura de Arquíloco aparece en «Archiloco poeta lírico», donde Simonetta Grandolini pretende destacar el papel de Arquíloco como autor mélico, dejando a un lado, en esta ocasión, el lirismo arquiloqueo tradicionalmente interpretado a partir de la subjetividad de sus composiciones. Para ello centra su atención en los cuatro fragmentos de carácter mélico que se han conservado, cuya autoría es discutida. Éstos son el *Himno a Heracles* (324 W), la parte inicial de cinco versos conservados en la inscripción de Mnesiepes (251 W), el fragmento que habla de Deméter y Kore atribuido a los *Ἰόβακχοι* (322 W) y el fragmento consistente en la única palabra *χρυσοέθειρ* (323 W), transmitido por Esteban de Bizancio. Se intenta establecer para todos ellos, con la ayuda de testimonios de la Antigüedad, los rasgos atribuibles a estos poemas, a qué tipo de composición pertenecían, en qué momento se ejecutaban o con qué motivo fueron compuestos. Con «L'interpretazione dell'“io” nella lirica arcaica: alcuni esempi anacreontei», Giovanna Adele Braghetti trata de aclarar la presencia de la primera persona del singular en algunos fragmentos líricos, sin que ésta presuponga que el contenido del poema sea de carácter autobiográfico. Después de algunos ejemplos claros en los que la primera persona no viene referida al autor del poema, bien sea por otras fuentes, bien por determinadas indicaciones lingüísticas —como la utilización de formas femeninas para esta primera persona—, pasa a repasar ciertos fragmentos anacreónticos en los que el relato en primera persona se entiende como un «canto metafórico» de experiencias personales. También plantea esta breve intervención otros problemas derivados del tema, como el modo en el que se representarían estos versos puestos en boca de un personaje diferente del autor literario.

Nos encontramos, dentro de este volumen dedicado a la lírica griega, con un trabajo de métrica griega de Maria Chiara Martinelli titulado «Sulla articolazione

in cola dell'esametro omerico». En él se plantea el problema de la estructura del hexámetro homérico a partir de las teorías de H. Fränkel, quien formuló una primera hipótesis para la división interna del hexámetro que revisó en un ensayo posterior con resultados diversos. Martinelli propone una revisión de los trabajos de Fränkel, con especial atención al primero de ellos y presenta, como última parte del trabajo, el estudio más reciente de A. Kahane, centrado en los cortes (pausas y cesuras) que presenta el metro de Homero y la frecuencia de éstos en los versos de *Iliada* y *Odisea*.

De las cuatro comunicaciones finales, tres se centran en la figura de Píndaro. En primer lugar, Maria Cannatà Fera, en «Occasione, testo e performance: Pindaro, *Nemee* 2 e 10», toma como punto de partida las *Nemeas* 2 (a Timodemo de Acarnas) y 10 (a Teo de Argos), para destacar algunos datos proporcionados por los textos que puedan llevar a la dilucidación de la ocasión que motivaba la composición de las odas pindáricas y en qué modo éstas eran ejecutadas. El trabajo «Pindaro tra μῦθος e λόγος» trata de poner en claro qué entendía Píndaro por mito, qué valor le daba y en qué forma los presenta. Su autor, Donato Loscalzo, trata de deducir la intención del poeta en la presentación del μῦθος y en qué se diferencia de la definición de λόγος. La penúltima intervención, a cargo de Salvatore Lavecchia, plantea la cuestión del destino de las almas a partir de la mención del Διὸς ὀδός, presente en el verso 70 de la segunda *Olimpica*, que recorren las almas justas. «La via di Zeus nella seconda Olimpica di Pindaro» nos habla sobre el triple destino de las almas y presenta pasajes similares, especialmente de Platón y los textos órficos, en los que se describen las diferentes posibilidades que aguardan al alma de acuerdo con la conducta seguida en vida.

Finalmente, G. Aurelio Privitera propone una nueva lectura para el último verso del fragmento 8 GP de Mimnermo (ἡμεῖς δ', οἷά τε φύλλα...), pues la lectura transmitida plantea, según el autor, problemas de incoherencia con la mentalidad que se desprende de las composiciones del lírico. Esta breve comunicación tiene como título «La sorprendente conclusione del frg. 8 G. P. di Mimnermo».

Se trata en general de un libro digno de lectura para aquellos que se interesan por la lírica griega, aunque se echan de menos estudios sobre otros autores de la lírica arcaica —como Tirteo, Semónides, Solón, Hiponacte, Teognis, Jenófanes, Alcman, Estesícoro, Simónides o Corina— frente a cierto «abuso» de Píndaro (cinco comunicaciones de trece, pues, si bien el estudio de Battista D'Alessio no se centra en la poesía de Píndaro sino en la papirología, el primero de los trabajos está basado principalmente en los poemas de este autor). A algunos de ellos, como Alcman o Teognis, se hace alusión dentro de otros trabajos, pero, habiendo tantas cuestiones abiertas sobre estos poetas, quizá podrían haberse hecho un hueco dentro de este volumen.

CRISTINA EGOSCOZÁBAL
Universidad Autónoma de Madrid

SESTO EMPÍRICO, *Contro gli Astrologi*, a cura de Emidio Spinelli, Nápoles, Bibliopolis, 2000, 222 pp. + 6 ilustraciones.

Para comprender bien cómo está elaborada una obra resulta imprescindible conocer la formación que ha recibido el autor. Emidio Spinelli es doctor en filosofía, ha sido Junior Fellow en el «Center for Hellenic Studies» de Washington y becario de la Humboldt en la Universidad de Constanza bajo el magisterio de Gereon Wolters. En la actualidad es profesor de «Liceo» y colaborador del «Centro di Studio del Pensiero Antico». Del periodo investigador previo a esta publicación, por su relación con la obra que en estos momentos reseñamos, merece citarse su introducción, traducción y comentario de *Sesto Empirico. Contro gli etici* (Nápoles, 1995).

La presente obra, desde su punto de vista, significa la culminación de un proyecto que estaba en curso en 1998, pues ya en dicha fecha participó en el *VIII Symposium Hellenisticum* (Lille 24-29 de agosto de 1998) con una comunicación precisamente centrada en la obra cuya traducción, introducción y comentario nos ofrece ahora, *Contra los Astrólogos*, que corresponde al libro V de *Adversus mathematicos* de Sexto Empírico. La obra esencialmente se articula en seis secciones: la introducción (pp. 13-51), el texto y la traducción (pp. 53-97), las notas de comentario (pp. 99-180), la bibliografía (pp. 181-194), el apéndice (con los *hapax legómena* y términos técnicos) y, finalmente, los típicos índices de pasajes, nombres antiguos y modernos citados junto con seis ilustraciones (pp. 199-233; las ilustraciones corresponden a los signos zodiacales, a los nombres y signos de los planetas, domicilios de los planetas, etc.).

La introducción tiene como finalidad fundamental mostrarnos la estructura del *Contra los astrólogos*, los argumentos escépticos contra la astrología, las fuentes que Sexto ha podido utilizar y el lugar y originalidad de la obra en el contexto de la tradición anti-astrológica. En efecto, la antigüedad conoció una serie más o menos articulada de obras anti-astrológicas, en gran parte perdida, y que han merecido el estudio de figuras como Bouché-Leclercq (*L'astrologie grecque*, París, 1899; reed. Bruselas, 1963), U. Riedinger (*Die heilige Schrift im Kampf der griechischen Kirche gegen die Astrologie, von Origenes bis Johannes von Damaskos. Studien zur Dogmengeschichte und zur Geschichte der Astrologie*, Innsbruck, 1956), W. Gundel-H. G. Gundel (*Astrologoumena. Die astrologische Literatur in der Antike und ihre Geschichte*, Wiesbaden, 1966), A. Dihle («Die Schicksalslehren der Philosophie in der alten Kirche», en J. Wiesner (Ed.), *Aristoteles. Werk und Wirkung, Paul Moraux gewidmet*, Berlín/N. York, 1987, II, pp. 52-71; «Die griechische Astrologie und ihre Gegner», *Antike und Abendland* 43, 1997, pp. 90-108), T. Barton (*Ancient Astrology*, Londres-N. York, 1994) o George Luck (*Arcana Mundi. Magia y Ciencias ocultas en el mundo griego y romano*, Madrid, 1995). Estas obras anti-astrológicas fueron elaboradas en ambientes muy diversos y bajo el influjo de distintas posiciones filosóficas, abarcando un arco temporal de varios siglos, de las que gran parte se nos ha perdido, quedando de esta *aurea catena*,

por ejemplo, este libro V de Sexto Empírico, de su *Adversus mathematicos*, libro al que Alfred Edward Housman en su *M. Manilii Astronomicon. Liber Quintus* (Londres, 1930; reimpr. Hildesheim/N. York, 1972, p.XXVIII) calificaba como «la mejor introducción a la astrología griega», aunque quizás fuera mejor matizar que nos encontramos ante un libro importante, que reúne una larga tradición anterior perdida, de ahí, en parte, su valor, además de ofrecernos los argumentos de un escéptico contra la astrología. Para Emidio Spinelli la estructura de este libro V sería la siguiente:

1.- V 5-42, donde se exponen los principios básicos de la astrología («simpatía» cósmica, los signos zodiacales, los cuatro «centros»: horóscopo, meridiano, poniente y antimeridiano, declinaciones y ascensiones, los siete astros y sus «casas», etc.). Se trata de un resumen selectivo y esquemático, típico del modo de proceder de Sexto, pero, en general, con más detalle que el ofrecido por Cicerón.

2.- V 43-48, donde se recogen argumentos de los dogmáticos (los no-escépticos) contra la astrología: sobre la ausencia de la «simpatía» cósmica, sobre el destino.

3.- V 49-102, donde se recogen las críticas escépticas de los principios astrológicos: imposibilidad de fijar el signo del horóscopo, fiabilidad de sus instrumentos y de sus métodos de observación de la bóveda celeste, etc., de forma que es del todo imposible que las previsiones astrológicas sean dignas de confianza y que nuestras características físicas o morales o nuestro destino tengan que ver con la astrología.

4.- V 103-105, conclusión y transición al libro dedicado a los músicos (*Contra los músicos*, libro VI de *Adversus mathematicos*).

En esta introducción echamos en falta no pocas cosas, que un filólogo hubiera abordado. Me refiero a enmarcar la obra dentro de la producción del autor, la cronología de la misma (todo ello despachado en una nota a pie de página, p. 15. n. 7), cómo se articula el libro V dentro de la estructura del *Adversus mathematicos*, la posición escéptica de Sexto ante los saberes de la época, a contracorriente de ella, la transmisión textual, las ediciones que se han llevado a cabo desde la primera edición de Ginebra y París de los hermanos Chouet (1621) a la de Fabricius (Leipzig, 1718), Bekker (Berlín, 1842), la edición con traducción al inglés de R. G. Bury (Londres-Cambridge, Mass., 1949) y la edición teubneriana de J. Mau (1951; reed. con correcciones en 1961 en Leipzig), siendo esta última la que, salvo en poquísimas ocasiones, sigue el autor. En este último caso hubiera sido de desear que nos hubiera resumido en una página en qué pasajes discrepa de la edición de Mau. En cuanto a la traducción ésta es correcta, tratando de ser a la vez fiel al original y conseguir una lectura cómoda y grata del texto traducido al italiano. De todas formas el autor debería haber expuesto en la introducción las traducciones existentes de la obra, cosa que no hace, incurriendo en el mismo error que en la transmisión textual y ediciones críticas existentes. En efecto, es cierto que existen pocas traducciones de esta obra a lenguas modernas (la de Bury al inglés en 1949; la de A. Russo en italiano en 1972 y la española de Jorge Bergua Caverio en 1997),

por ejemplo, traducciones que el autor conoce (basta con acudir a la bibliografía), y cuya existencia no puede ser oscurecida, pues en ellas se ha apoyado el traductor. En cuanto a las notas éstas son de contenido y básicamente remiten a artículos u obras de especialistas modernos que tratan los puntos que el autor destaca. No es un comentario sistemático, sino notas al paso, de puntos de interés, desde la perspectiva del autor. No pretenden ser exhaustivas, sino que básicamente, como dijimos, remiten a bibliografía especializada o se discuten cuestiones técnicas de carácter astrológico, remitiendo a pasajes paralelos, o se abordan argumentaciones de Sexto que pueden ser confrontadas con otros pasajes similares del autor o de la tradición (anti-)astrológica, prestando especial atención a los *hapax legómena* del texto, que aparecen posteriormente recogidos en un apéndice para su consulta con mayor comodidad. La obra termina con la bibliografía (donde nos hubiera gustado que no hubiese mezclado autores antiguos y modernos), los típicos índices de pasajes, nombres antiguos y modernos citados y las «Tavole», tomadas de la edición de Mau.

En suma, una obra cómoda, pero incompleta, en la que el autor debería haber fundido su carácter de especialista en pensamiento antiguo con el de filólogo, notándose una descompensación grande en este segundo ámbito.

ENRIQUE ÁNGEL RAMOS JURADO

GERMÁN SANTANA HENRÍQUEZ, *Semántica y lingüística. Aplicaciones del método de la Sprachinhaltforschung al griego antiguo*, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, Servicio de Publicaciones, 2000, 157 pp.

Es ésta una recopilación de diez trabajos publicados con anterioridad por su autor, Germán Santana Henríquez, como resultado de la aplicación al ámbito de la semántica del griego antiguo del método de la Sprachinhaltforschung o «investigación del contenido lingüístico». El autor se declara discípulo, en el uso de este método, del Profesor Marcos Martínez Hernández, que ha sabido aunar los principios de esta escuela alemana de L. Weisgerber con la técnica de la lexemática de E. Coseriu y H. Geckeler, y algunos de cuyos importantes frutos son ahora más fácilmente accesibles gracias a su reciente obra recopilatoria *Semántica del griego antiguo*, Madrid, 2000.

Los diez artículos contenidos en la monografía que comentamos se presentan ordenados por orden cronológico de su publicación. Casualmente, el primero de ellos, «El discurso *Sobre la imperfección de los diccionarios* de Juan de Iriarte y su vigencia actual» (pp. 11-19), constituye un adecuado capítulo introductorio, pues, a partir de ese discurso, pronunciado en 1750 en la Real Academia Española de la Lengua, se llama la atención sobre cómo los errores y omisiones de los diccionarios, léxicos, índices y concordancias siguen dificultando la labor del estudioso de la semántica.

La unidad de la obra viene dada, tal como se indica en su título, por el método de investigación seguido, pero además, habría que añadir, por una gran coincidencia temática, ya que en siete de los diez artículos se trata directa o indirectamente el prefijo *δυο-* y, en la mayor parte de ellos, en la obra de Hipócrates y/o Galeno, aspectos ya contemplados, por lo demás, en su Tesis Doctoral, *Los compuestos con δυο- en el griego antiguo*, La Laguna, 1992.

Así, en el capítulo segundo (pp. 21-30), pese a su genérico título «En torno a la composición en la prosa médica griega antigua», el estudio se centra en los compuestos con prefijo *δυο-* en Hipócrates y Galeno y en él se muestra la relevancia de este tipo de compuestos en ambos *corpora*, así como las diferencias, fundamentalmente en sus frecuencias, entre las dos obras. Los datos, no obstante, se dan con cifras absolutas, por lo que, a la hora de establecer comparaciones y extraer de ellas conclusiones, no habría estado de más incorporar una nota para que el lector tuviera presente —como sí se hace en la pág. 90, n.1— la distinta extensión de los dos *corpora*.

En los trabajos específicamente dedicados a la semántica de un término, se aplican las cuatro fases de análisis propuestas por Weisgerber para lograr el estudio integral del léxico: 1ª) la fase de la forma, en la que se abordan los datos estilísticos, los problemas de crítica textual, la etimología y la tipología de las formaciones con ese elemento; 2ª) la fase del contenido, en la que se trata de establecer el significado del término con fuentes diversas, como los diccionarios, explicaciones y glosas de autores antiguos, léxicos, el contexto y la traducción; 3ª) la fase de la producción-rendimiento se centra en las familias de palabras y los desarrollos más importantes a los que da lugar el elemento objeto de estudio; 4ª) en la última etapa se analiza la acción-efecto de dicho término en la expresión lingüística, lo que comprende, sobre todo, fenómenos estilísticos como la sinonimia, antonimia, polisemia y algunas figuras retóricas.

Estos pasos se siguen, en efecto, en tres exhaustivos estudios de los compuestos con *δυο-*: «Los compuestos con el prefijo *δυο-* en el *Corpus Hippocraticum*» (pp. 31-79) —elaborado junto con Marcos Martínez y recogido también en su obra recopilatoria anteriormente mencionada—, «Los compuestos con *δυο-* en griego antiguo» (pp. 59-79), que amplía su *corpus* de análisis a todos los textos literarios desde los orígenes al s. II d.C., y en el último capítulo (pp. 133-157), dedicado al «Estudio semántico de los compuestos con el prefijo *δυο-* en Galeno, especialmente en el tratado *Sobre la composición de los medicamentos según los lugares*». Asimismo se sigue el método antes enunciado en otros tres trabajos: «La semántica de *ὑπό-* en el *Corpus Hippocraticum*» (pp. 81-88), el «Estudio semántico de los compuestos con *βαθυ-* en griego antiguo I» (pp. 117-131) y, pese a lo que *a priori* pudiera deducirse de su título, en «El concepto de metáfora en Aristóteles» (pp. 99-110), ya que se aplica el esquema semántico weisgerberiano al término «metaphorá» en la *Retórica* de Aristóteles.

Resta mencionar un breve artículo que, por la fecha de su primera publicación, aparece en octavo lugar, pero que constituiría un buen colofón para comprender y valorar el método de la Sprachinhaltforschung. Así, en «Glosas y escolios: un tesoro lexicográfico por descubrir» (pp. 111-116), se llama la atención, tomando como ejemplo las formaciones con el prefijo $\delta\upsilon\sigma-$, sobre la importancia que estas dos fuentes tienen en la segunda fase de análisis conducente a establecer el significado de los términos.

Reunir en una monografía trabajos dispersos con una unidad temática (algo que el autor de esta obra ha hecho también recientemente en su *Tradición clásica y Literatura española*, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, 2000) tiene, evidentemente, la ventaja de facilitar su lectura a quienes estén interesados en ellos, pero presenta, a la vez, un inconveniente que, en este caso, resulta evidente: las reiteraciones de ideas o incluso párrafos enteros (p. ej., pp. 66, 92 y 146; pp. 112 y 124) que pueden abrumar al lector. Vaya, en fin, lo uno por lo otro.

Desde el punto de vista formal, la edición presenta, como es casi inevitable, algunas erratas. Lo que sorprende, sin embargo, es que la mayor parte de ellas no está en los originales de su primera publicación, sino que se hayan introducido precisamente aquí. Así, por ejemplo, la repetición de «otra» en p. 23, errores en los signos de puntuación (p. 17, p. 31, p. 63), en la ordenación de párrafos (p. 48: c) y no C); p. 94: hay b), c) y d), pero no un a), que debería estar en p. 92), «conteniod», por «contenido» en p. 111, «escoios» por «escolios» en p. 112, etc. Pero lo que sin duda llama más la atención es la incongruencia de la tipografía griega. En efecto, se usan caracteres griegos en todos los trabajos, excepto en el primero, octavo y noveno, cuando en sus originales (salvo en el nº 8) sí se habían empleado. Este hecho acarrea los consecuentes problemas de transcripción, que se ponen especialmente de manifiesto en el capítulo nueve: así, por ejemplo, mientras para la eta y la épsilon se usa indistintamente la letra ϵ , la omega se distingue de la ómicron al emplear para aquella la letra ω frente a la o ; mientras ou se escribe ou , el diptongo au pasa a ser ay y $\epsilon\nu$, unas veces eu y otras ey (*rheúmata*: p. 126, pero *rheymata*: p. 129); algunas palabras aparecen sin acentuar ($gnwm\epsilon s$, $\rho h\iota zwn$, $\rho w\tau\epsilon$: p. 126) o se usa dos tipos diferentes de acento circunflejo. En los artículos en los que sí se utilizan caracteres griegos son muy escasas las erratas, salvo en el noveno, dedicado a $\acute{\upsilon}\mu\acute{o}-$, en el que son muchas las veces en que tanto este prefijo como $\acute{\upsilon}\mu\epsilon\rho-$ se escriben con espíritu suave. En fin, errores e incoherencias que, insistimos, no aparecían en los originales y que podrían haberse evitado fácilmente.

El autor entiende su trabajo como «un modelo de aplicación práctica, extensible a cualquier lengua o autor» (p. 9). Así es, en efecto. Pero no sólo con esta perspectiva puede leerse este libro, sino que interesará también a los estudiosos del léxico y la semántica sea cual sea la escuela en la que se sitúen, y, por supuesto, a los estudiosos del vocabulario científico, tanto desde el ámbito de la filología griega, como desde la historia de la ciencia y la medicina.

JOSE MARÍA BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, MARÍA PAZ GARCÍA-GELABERT PÉREZ, et alii, *Cástulo, Jaén, España. II. El conjunto arquitectónico del Olivar*. BAR International Series 789, Oxford 1999, 53 figs., LXXX láms., pp. 335. [I.S.B.N.: 1 84171 106 3]

El profesor J.M. Blázquez ha presentado la última memoria de excavaciones de la ciudad de Cástulo. Se trata de la séptimo volumen arqueológico dedicado a esta importante ciudad bética. Este, al igual que el anterior, ha sido publicado por los *BAR International Series* de Oxford y en él han colaborado un extenso grupo de investigadores, que dan a la obra un marcado carácter pluridisciplinar. La parte principal de la memoria esta dedicada al estudio de las estructuras arquitectónicas que, en el Olivar de Cástulo, fueron sacadas a la luz en la campaña de 1971. Los resultados de estos primeros trabajos de excavación ya habían sido publicados en *Cástulo II* (1979), pero ahora son de nuevo reinterpretados, a la luz que proporcionan los hallazgos de tres nuevas campañas de excavación, llevadas a cabo durante los años 1985, 1986 y 1991.

La obra comienza con una introducción general en la que se detalla la situación actual de la ciudad, se hace un recorrido por sus condicionantes geográficos, climáticos y se hace un breve estudio de su evolución histórica hasta su total abandono durante la época medieval. Un pormenorizado análisis de los materiales ha llevado a los investigadores a diferenciar una serie de fases de ocupación: en un primer momento parece claro que existió una fase preibérica, identificada con el Bronce Final, definida por materiales cerámicos y paredes de mampostería muy precarias. Le sigue una fase ibérica, de la que además de la cerámica quedan cuatro lienzos de muro, sin fosa de cimentación y formados por grandes piedras irregulares, grandes guijarros redondeados o aparejo de piedra redondeada de medio tamaño, que se sitúan en dos de los extremos. Una edificación de época julio-claudia es la tercera de las fases identificadas, en ella se incluyen los elementos romanos de época anterior. Según los arqueólogos, dadas las características de la excavación, se debe recurrir a la intuición en la identificación de elementos aislados, las cotas de niveles o la pervivencia de estructuras anteriores. La siguiente fase, la flavia, es la que conduce a los investigadores a la identificación del conjunto arquitectónico: para ellos se trata de un edificio *terma*, de época altoimperial, en su primera fase de construcción, descartando de este modo su anterior *unimismación* con una villa urbana. En la construcción distinguen con claridad el *hipocaustum*, un área *termal* calafateada, la zona de accesos, los probables patios, un espacio porticado y una *natatio* con ábside pentagonal. Las fases posteriores, la tardoimperial, la paleocristiana y la árabe se reconocen con muchas dificultades y a los restos aparecidos no se les pueden dar funciones concretas. El análisis del conjunto arquitectónico del Olivar de Cástulo se amplía con una serie de anexos, dedicados al estudio de los hallazgos numismáticos los tres primeros, que llevan a cabo F. Chaves y J.F. Velasco, al estudio de la cerámica, el cuarto, realizado por S. Prado y al de la fauna recuperada en el conjunto, el quinto, por A. Morales, incluyendo todo tipo de análisis.

En la última parte del volumen, agrupados bajo la denominación de *Varia*, se recogen cinco trabajos, que si bien no están relacionados directamente con el conjunto

arquitectónico del Olivar de Cástulo, si son significativos a la hora de evaluar globalmente el yacimiento. Se trata del estudio de un conjunto numismático hallado en la campaña de excavación de 1981, en la parte alta de la ciudad, realizado por F. Chaves y F.J. Velasco; dos inscripciones, una perteneciente al cortijo de El Fontanar y otra al de Casablanca, por J.M. Abascal; unas planchas colectoras de época romana, por A. Tomero; las campañas de excavación de 1975 y de 1977, llevadas a cabo en el Estacar de Luciano, por J. Valiente. La obra se concluye con un extenso análisis de la epigrafía castulonense en el que J. Cabrero recopila por vez primera todos las inscripciones de época romana, pertenecientes a la ciudad, que están desperdigadas, unas por distintos museos y, otras en lugares naturales, debiéndose dar por desaparecidas algunas de ellas. Se trata este último de un interesante catálogo, que sin duda se verá ampliado con el paso del tiempo y los nuevos hallazgos.

S. MONTERO

JOSÉ MARÍA BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, *Religiones, ritos y creencias de la Hispania Prerromana*. Biblioteca Nueva, Madrid 2001, 350 pp. I.S.B.N.: 84-7030-797-5.

Durante los últimos decenios el profesor Blázquez ha venido estudiando de un modo intenso las religiones de los pueblos de la España Antigua, como parte fundamental de la sociedad prerromana de los pueblos ibéricos, cuyo sentido no se perderá con la posterior romanización. El volumen que ahora nos presenta el profesor Blázquez, publicado por la editorial Biblioteca Nueva, es una aportación más al preciso conocimiento de la religiosidad indígena hispana, utilizando para ello todas las fuentes que se encuentran a su alcance: literarias, epigráficas y arqueológicas. Los trabajos recogidos en la obra no son de nuevo cuño, pues ya habían sido publicados con anterioridad en revistas especializadas, hecho que dificultaba enormemente su consulta. Ahora han sido reunidos en un solo volumen, agrupados temáticamente, corregidos y puestos al día en su bibliografía fundamental.

Los 22 trabajos que forman la obra han sido divididos en tres partes: la religión turdetana e ibera, las religiones indoeuropeas, y las creencias y ritos funerarios en la Hispania Prerromana.

Las religiones turdetana e ibera engloba seis trabajos. El primero de ellos dedicado al enigma de la religión tartésica, en el que se estudian los santuarios de tipo fenicio en el área tartésica, el culto a dioses y diosas como Resef, Hadad, Bes y Astarté, los rituales funerarios y los mitos de origen fenicio o griego. El segundo trabajo estudia el periodo orientalizante en Tarteso y en Etruria, semejanzas y diferencias, analizando la religiosidad tartésica y etrusca, los santuarios tartésicos y etruscos, los dioses fenicios, la escultura, el arte, incluidas las artes menores y las aportaciones económicas, sobre todo en el campo de la minería. Las últimas aportaciones al conocimiento de los dioses ibéricos y los monumentos funerarios, son el objeto del tercer trabajo, con el estudio de los dioses, las imágenes divinas en las artes menores, y los monumentos funerarios. En el siguiente estudio se analizan algunos aspectos de

la religión ibérica, entre otros los santuarios de Despeñaperros y el Collado de los Jardines, los bronce ibéricos, masculinos y femeninos, los exvotos de piedra, los santuarios M. Cerro de los Santos, El Cigarralejo, Pinospuente, Torreparedones, el santuario de Carmona, el templo de Illici, las imágenes de los dioses y los domadores de caballos. La música y la danza en la religión de los pueblos prerromanos, con su papel en los rituales funerarios y religiosos se estudia en el quinto de los trabajos. El sexto y último de esta primera parte está dedicado a la familia y la religión entre los pueblos prerromanos de la Península Ibérica, estudiando las diosas metroacas, la diosa-madre de la Albufereta y el papel de la familia en los rituales funerarios.

La segunda parte de la obra la integran nueve trabajos. El culto a las aguas en la Hispania prerromana; en él se analizan las ofrendas de cascots a los ríos, los santuarios ibéricos junto a fuentes y arroyos, el culto a las aguas en cuevas y la heorización y el culto del agua: en un segundo trabajo se estudia la religión y la sociedad en las inscripciones de Salamanca. En tres trabajos son objeto de estudio las últimas aportaciones a diferentes aspectos de las religiones indoeuropeas, y uno más a añadir a corregir aspectos de las religiones indígenas en la Hispania Romana. También los dioses hispanos en las inscripciones rupestres son objeto de estudio, así como la fórmula de culto «Diis et Deabus». Esta segunda parte se cierra con un trabajo dedicado a los cultos sincréticos y su propagación por las ciudades hispanorromanas, apoyado fundamentalmente en la teonimia y la iconografía.

La tercera y última parte está formada por siete trabajos, el primero de los cuales va dedicado al carácter sacro y funerario del toro en el mundo ibérico comenzando desde la Prehistoria. El segundo trabajo, muy relacionado con el anterior, estudia las estelas funerarias con imágenes de toros y el carácter funerario de los verracos. También las estelas son el objeto del tercer trabajo, pero esta vez las que van decoradas con retratos. El cuarto recoge aspectos de los dos anteriores y estudia los símbolos funerarios, toros y retratos en la Hispania Antigua. El quinto trabajo va dedicado a los posibles precedentes prerromanos de los combates de gladiadores romanos en la Península Ibérica, como los que tuvieron lugar durante los funerales de Viriato. Las estelas de Lara de los Infantes, como ejemplo del arte provincial de la Hispania Romana, se estudian en el sexto trabajo. El último de ellos se vuelve a analizar el culto al toro, pero esta vez unido al de los caballos y los banquetes funerarios en la Hispania Antigua.

Excelente obra en su conjunto en la que echamos en falta un índice analítico, algo que viene siendo ya habitual en la política editorial, que nos ayude a navegar con más facilidad por el libro.

JAVIER CABRERO PIQUERO

CORRIGENDA

La reseña firmada por María José Mateo en *Estudios Clásicos* 123, página 117 ha de ir firmada por Dña. Carmen González Vázquez. Y la necrología del profesor Francisco Martín García de las páginas 144-145 ha de ir firmada por D. Ignacio García Pinilla.

**ACTIVIDADES DE LA SOCIEDAD ESPAÑOLA
DE ESTUDIOS CLÁSICOS**

ACTIVIDADES DE LA NACIONAL

CONVOCATORIA DE JUNTA DIRECTIVA

Por orden del Presidente, tengo el gusto de convocarles a la reunión de la Junta Directiva que se celebrará el día 13 de febrero (viernes) del año 2004 a las 10:30 horas en primera convocatoria y a las 11:30 horas, en segunda, en la sede social de la Sociedad Española de Estudios Clásicos (C/ Vitruvio 8, 2006 Madrid) con el siguiente ORDEN DEL DÍA:

1. Lectura y aprobación, si procede, del acta de la sesión anterior. 2. Informe del Presidente. 3. Presentación y aprobación, en su caso, del balance económico de 2003. 4. Propuesta y aprobación, si procede, de los presupuestos de 2004. 5. Ruegos y preguntas.

Madrid, a 24 de noviembre de 2003. Fdo. Francisco García Jurado, *A secretis*

CONVOCATORIA DE LA ASAMBLEA GENERAL

Como Presidente de la Sociedad, me cumple convocarle a la Asamblea General que tendrá lugar el próximo día 13 de febrero del año 2004 (viernes) a las 15:30 horas en primera convocatoria y a las 16:00 horas en segunda, en la Sede Social de la SEEC (C/ Virtruviu 8, 2ª planta, 28006 Madrid), con el siguiente ORDEN DEL DÍA:

1. Lectura y aprobación, en su caso, del acta de la sesión anterior. 2. Informe del Presidente. 3. Aprobación, en su caso, del balance económico de 2003 y de los presupuestos de 2004. 4. Votación (hasta las 19:00 horas) y escrutinio (a partir de las 19:00 horas) para la renovación de los cargos directivos de la Junta. 5. Ruegos y preguntas.

Madrid, a 24 de noviembre de 2003. Fdo. Antonio Alvar Ezquerro, *Presidente de la SEEC*

CONVOCATORIA DE ELECCIONES PARA LA RENOVACIÓN DE CARGOS DE LA JUNTA NACIONAL DE LA SEEC

De acuerdo con el artículo 57.1 de los Estatutos vigentes de la Sociedad Española de Estudios Clásicos, con fecha 17 de noviembre de 2003, el Presidente de la Sociedad convocó las elecciones para la renovación de los cargos directivos de la Junta Nacional de la SEEC.

La convocatoria se hacía eco de los acuerdos tomados en la misma reunión de la Junta Nacional de la SEEC, celebrada el 14 de noviembre de 2003, en la que se aprobó el Censo electoral, se nombró la Junta Electoral y se procedió al sorteo de la Mesa Electoral.

Asimismo, la convocatoria de elecciones iba acompañada del correspondiente calendario, en el que se especificaban todos los pasos hasta la conclusión del proceso, el día 1 de marzo de 2004, con la toma de posesión de los cargos electos. La fecha fijada para la votación en Asamblea General es el 13 de febrero de 2004 en la sede de la SEEC. Se puede ejercer el voto por correo.

JUNTA ELECTORAL Y MESA ELECTORAL

En la reunión de la Junta Nacional del día 14 de noviembre de 2003, se procedió al nombramiento de la Junta Electoral, que recayó en los socios: D. José Luis Vidal (Presidente), por delegación del Presidente de la SEEC; D. Francisco García Jurado (Secretario); D. Jesús de la Villa, D^a María Jesús Pérez Ibáñez y D^a María José Barrios Castro (Vocales).

Verificado el correspondiente sorteo, la composición de la Mesa Electoral recayó en los siguientes socios: D^a. Carmina Picabea de la Peña, de la Sección de Sevilla (Presidente), D^a. María Teresa Pichel Ortiz, de la Sección de Madrid (Vocal) y D^a María Luisa Picklesimer Pardo, de la Sección de Granada (Secretario).

Se procedió también al sorteo de la Mesa Electoral suplente, que recayó en los socios: D. Vicente Picón García (Madrid), D^a M^a del Mar Piedrahita Albertín (Huesca) y D^a Concepción Piedrahita Carpena (Barcelona). Igualmente, se aprobó que, en caso de que algunos de los designados no pudieran ejercer su labor, ésta será encomendada al siguiente socio por orden alfabético en el censo de la SEEC.

CONVOCATORIA DE ELECCIONES PARA RENOVACIÓN DE LAS JUNTAS DE LAS SECCIONES DE LA SEEC

En la reunión de la Junta Directiva del 14 de noviembre de 2003, se acordó la Convocatoria de elecciones para renovación de las Juntas Directivas de la SEEC, todo ello de acuerdo con el Capítulo IV de los Estatutos vigentes de la Sociedad Española de Estudios Clásicos.

Asimismo, quedó establecido el correspondiente calendario electoral, con los nombramientos de las Comisiones Electorales y los sorteos de las Mesas Electorales de las Secciones.

LUGARES DE EXPOSICIÓN DEL CENSO ELECTORAL.

De acuerdo con lo estipulado en la normativa electoral, el censo general de la SEEC queda expuesto en la sede central (C/ Vitruvio 8, 28006 Madrid) y el de las Secciones, en los lugares indicados por cada una de ellas.

CALENDARIO ELECTORAL GENERAL PARA LA RENOVACIÓN DE LA JUNTA DIRECTIVA DE LA SEEC

Mes de noviembre de 2003

14/11/2003

Junta Directiva Nacional

Aprobación del censo; Nombramiento de la Junta Electoral; Sorteo de la mesa electoral

17/11/2003: Convocatoria de elecciones; Publicación del censo; Inicio del plazo de reclamaciones; Inicio del plazo de presentación de candidaturas

27/11/2003: Fin del plazo de reclamaciones sobre el censo

Mes de diciembre de 2003

04/12/2003: Resolución de reclamaciones sobre el censo; Publicación del censo definitivo

17/12/2003: Fin del plazo de presentación de candidaturas

22/12/2003: Proclamación provisional de candidaturas

29/12/2003: Fin del plazo de presentación de recursos contra la proclamación de candidaturas

Mes de enero de 2004

05/01/2004: Resolución de recursos y proclamación definitiva de candidaturas

Mes de febrero de 2004

13/02/2004 : 00 horas. Cierre de la campaña electoral; Asamblea y votación; Escrutinio y proclamación provisional

18/02/2004: Fecha límite de recursos a la votación

25/02/2004: Resolución de recursos y proclamación de resultados definitivos

Mes de marzo de 2004

01/03/2004: Toma de posesión de los cargos electos

CONVOCATORIA DEL CERTAMEN CICERONIANUM

Conforme al acuerdo adoptado en la reunión de la Junta Directiva del día 14 de noviembre de 2003, queda convocado el *Certamen Ciceronianum* en su fase de selección nacional y a tal fin las pruebas pertinentes se celebrarán el día 20 de febrero de 2004 a las 16.30 hrs. Los encargados de estas pruebas en cada sección recibirán las instrucciones oportunas por parte de la comisión designada por la Junta Directiva.

CONVOCATORIA DEL CONCURSO PYTHIA

Conforme al acuerdo adoptado en la reunión de la Junta Directiva del día 14 de noviembre de 2003, queda convocado el Concurso Pythia en su fase de selección nacional y a tal fin las pruebas pertinentes se celebrarán el día 30 de abril 2004 a las 16.30 hrs. Los encargados de estas pruebas en cada sección recibirán instrucciones oportunas por parte de la comisión designada por la Junta Directiva.

CONVOCATORIA EN SU CUARTA EDICIÓN DEL PREMIO DE LA SEEC A LA PROMOCIÓN Y DIFUSIÓN DE LOS ESTUDIOS CLÁSICOS

La Sociedad Española de Estudios Clásicos, a propuesta de su Junta Directiva en la sesión del día 14 de noviembre de 2003, convoca el «Premio de la SEEC a la promoción y difusión de los estudios clásicos» en su IV edición. Las bases del premio pueden encontrarse en EC 118, 2000, págs. 200-201.

CONCURSO PARA LA ELABORACIÓN DE UN MANUAL DE LENGUA LATINA DESTINADO A ADULTOS

La SEEC convoca un concurso nacional entre sus socios para elaborar el original de un libro escrito en español consistente en un *Método de aprendizaje de latín para adultos* de acuerdo con las siguientes

Bases

1. El objeto del concurso es la elaboración de un *Método de latín para adultos* escrito en español que consista en una descripción lo más completa y sistemática que sea posible de la lengua latina con ejercicios que puedan ser realizados por cualquier adulto interesado en aprender Latín sin profesor. Este Método de latín para adultos atenderá a los siguientes criterios generales:

- consistirá en una descripción lo más completa y sistemática posible de los aspectos más útiles para comprender, traducir y componer textos en lengua latina;
- presentará los contenidos en un orden que tenga en cuenta y otorgue la preferencia a lo que es usado con más frecuencia, a lo que tiene menos dificultad en el aprendizaje y de modo que el interesado pueda practicar ejercicios desde los primeros momentos del estudio. Dentro de estas normas, la ordenación de la materia y los criterios de exposición son libres;
- presentará los contenidos de modo que el libro pueda ser usado sin profesor;
- contendrá ejercicios para practicar todos los contenidos enseñados;
- será de comprensión fácil y ameno.

2. El premio consistirá en la cantidad de doce mil euros en metálico y en la publicación en forma de libro del original ganador. El ganador o ganadores recibirán de la SEEC la cantidad indicada en concepto de pago total y anticipado por la cesión de los derechos de autor a nombre de la SEEC. El pago de esta cantidad se efectuará en el momento de la entrega del premio. La SEEC publicará el original en forma de libro en un plazo no superior a dos años a partir de la entrega del premio. En el libro publicado se dejará constancia de que éste ha obtenido el premio en el presente concurso. El libro podrá ser publicado por la SEEC directamente o a través de una editorial comercial. El autor o autores se comprometen a ceder los derechos de autor a la SEEC.

3. Cualquier socio de la SEEC que esté al corriente de la cuota anual podrá concurrir al presente concurso.

4. Los concursantes que deseen participar en el concurso deberán entregar cinco copias del original impreso en papel y archivos electrónicos del original en el programa Word, en la sede social de la SEEC (C/ Vitruvio 8, segunda planta, 28004 Madrid)

antes del 31 de diciembre de 2003. Los originales deberán ser presentados de modo que no sea posible identificar a la persona o personas que concursan. Para ello, los concursantes deberán entregar dos sobres: un sobre A, que contendrá los originales y los archivos informáticos sin indicación de autoría en un sobre anónimo con un lema, y sobre B cerrado y lacrado, en cuyo exterior debe figurar el mismo lema que en el sobre A y en su interior la identificación de la persona o personas que son autores.

5. El jurado que fallará el premio estará constituido por cinco profesores o profesoras especialistas designados por la Junta Directiva de la SEEC. Los miembros del jurado fallarán a favor del original que mejor se adapte al contenido de estas bases. El jurado hará una exposición motivada de su decisión y podrá declarar el premio desierto.

6. El premio será entregado por el Presidente de la SEEC en sesión pública que será anunciada a todos los socios durante el primer semestre de 2004.

7. Cualquier interpretación de las bases de este concurso queda reservada a la SEEC. En caso de diferencias entre la SEEC y el autor o autores, ambas partes reconocen como ámbito de jurisdicción al de los tribunales de la Comunidad de Madrid.

RESOLUCIÓN DE LOS PREMIOS DE TESIS, MEMORIAS DE LICENCIATURA Y TRABAJOS DE INVESTIGACIÓN PRESENTADOS DURANTE EL AÑO 2002

Reunida la comisión designada para la propuesta de concesión de los premios de Tesis Doctorales y Trabajos de Investigación correspondientes al año 2002 y una vez examinados los trabajos presentados, se hace la siguiente propuesta:

Tesis doctorales:

Luis Arturo Guichard Romero, *Los epigramas de Asclepiades. Revisión del texto, traducción y comentario*. Dirigida por D. José Antonio Fernández Delgado y D^a Francisca Pordomingo Pardo.

Luis Pomer Monferrer, *Estudio del uso del estilo directo y del estilo indirecto en las Historiae Alexandri Magni Macedonis de Quinto Curcio Rufo*. Dirigida por D. Jordi Pérez i Durá.

Trabajos de investigación:

Lorenzo Fraga Montero, *El libro primero de la Eneida: lugares conflictivos*. Dirigida por D^a María del Dulce Nombre Estefanía Álvarez.

PREMIO DE LA SEEC A LAS MEJORES TESIS DOCTORALES Y TRABAJOS DE INVESTIGACIÓN DE TERCER CICLO

La SEEC, en la reunión de la Junta Directiva del pasado 14 de noviembre de 2003, decidió convocar los Premios anuales a las mejores Tesis Doctorales y Trabajos de Investigación de Tercer Ciclo.

Bases

1. Se convocan dos premios a las mejores Tesis Doctorales y dos premios a los mejores Trabajos de Investigación de tercer ciclo.

2. Podrá presentarse a estos premios cualquier socio de la SEEC que haya defendido su Tesis Doctoral o su Trabajo de Investigación de Tercer Ciclo durante el año 2003.

3. El plazo de presentación de trabajos vence el día 31 de mayo de 2004. Los trabajos habrán de presentarse en la sede social de la SEEC, VITRUVIO, 8 28006 MADRID.

4. Los trabajos presentados podrán haber sido defendidos en cualquier lengua y en cualquier Universidad, pero habrán de versar necesariamente sobre algunos de los ámbitos de conocimiento de los que se ocupe la SEEC.

5. La SEEC nombrará una Comisión que juzgará los trabajos presentados y que elevará una propuesta de premios a la Junta Directiva Nacional. Los premios de cada modalidad podrán ser asignados a una misma especialidad o a diferentes especialidades.

6. El fallo de la Junta Directiva Nacional se hará público en la reunión ordinaria del mes de noviembre de 2004.

REUNIÓN DE LA JUNTA DIRECTIVA DEL 6 DE JUNIO DE 2003

El pasado día 6 de junio de 2003, a las 16.30 horas en segunda convocatoria, tuvo lugar la reunión de la Junta Directiva Nacional de la SEEC en la sede de C/ Vitruvio 8, 2ª planta, 28006-Madrid. Antes de proceder al desarrollo de los puntos del Orden del Día, el Presidente dio comienzo a la reunión lamentando el reciente fallecimiento del profesor Francisco Martín García, Presidente de la Sección de Castilla la Mancha.

1. Lectura y aprobación, si procede, del acta de la sesión anterior. Queda aprobada el acta de la sesión anterior.

2. Informe del Presidente. El Presidente ofreció en su informe diversas noticias relativas a las novedades acaecidas en la Sociedad desde la última reunión de la Junta Directiva. En primer lugar, se refirió al cambio de sede social, desde la C/ Hortaleza a la C/ Vitruvio 8, dado que el Consejo Superior de Investigaciones Científicas había sido requerido por el Patrimonio del Estado a desalojar el piso de la C/ Hortaleza. Informó de que la mudanza había corrido a cargo del propio Consejo y de que éste se haría cargo ahora de todos los gastos de la nueva sede social, excepto el de teléfono. Dado, asimismo, que la ubicación en la nueva sede social parece ser indefinida, es oportuno que se piense en el alquiler del piso de la C/ Ávila, reservado hasta el momento para un eventual desalojo de la Sociedad. La nueva sede, por lo demás, sólo tiene el inconveniente de ofrecer menos espacio para el almacenamiento, hecho que ha obligado a enviar a un almacén de Arganda, también propiedad del CSIC, parte de los libros de la Sociedad. El cambio de Sede ha conllevado también la modificación de los números de teléfono (91 564 56 16) y de fax. (91 564 25 38). Se ha contratado una línea ADSL y se ha tenido que adquirir mobiliario, pues las librerías de la antigua sede excedían la altura de las nuevas instalaciones. El Presidente pide que conste en acta la felicitación a las dos secretarías administrativas por su trabajo durante la mudanza. En otro orden de cosas, se han cambiado las cuentas corrientes de la SEEC a La Caixa, que ofrece unas condiciones que triplican las ventajas con respecto a las ofrecidas por Caja Madrid. El informe prosigue dando noticia de los nuevos cursos de latín organizados por la Delegación de Madrid y otros proyectos. En lo que respecta a las publicaciones, se da noticia del envío del nº 7 de *IRIS*, financiado ahora en más de un cincuenta por ciento por la publicidad. *Estudios Clásicos*, por su parte, se encuentra en

segundas pruebas. Entrando ya en los asuntos relativos a la Enseñanza Secundaria, toma la palabra González Castro, que informa de que se está pendiente de los Reales Decretos. Se abre un turno de palabras y se comenta que la normativa general luego se aplica de manera irregular. También se trata acerca de las convocatorias de traslado con la denominación de «Cultura Clásica» para las especialidades de «Latín» y «Griego».

3. Informe del Tesorero. Toma la palabra el Tesorero, que trata acerca del problema de que haya más socios que cotizantes. Asimismo, hay socios que están en la lista de Madrid y figuran también en la de otra delegación. En lo que respecta a las Cuentas de la Sociedad, se plantea la necesidad de solicitar un nuevo préstamo. También se recuerda que *IRIS* va en camino de autofinanciarse. Termina su informe recordando que hay que recuperar a los socios dados de baja.

4. Redistribución de la Junta Directiva de Castilla-La Mancha. Toma la palabra García Pinilla, que aporta el documento de Redistribución según el cual, con motivo del fallecimiento del Presidente, Francisco Martín García, la Junta Directiva de la Delegación de Castilla-La Mancha tuvo que reunirse de manera extraordinaria el 22 de junio de 2003 para acordar prorrogar interinamente los cargos de dicha junta hasta las nuevas elecciones, de acuerdo a la siguiente redistribución: Ignacio J. García Pinilla presidente; Luis Cañigral Cortés vicepresidente; Santiago Talavera Francia secretario; Pedro J. del Real Francia tesorero; Beatriz Crespo Alises vocal y Marcos J. Herraiz Pareja vocal. La redistribución quedó aprobada por la Junta Directiva Nacional.

5. Información sobre el *XI Congreso Español de Estudios Clásicos*. El Presidente informa de que hasta el día 15 de junio sigue vigente el mismo precio de inscripción al congreso que hasta el 31 de mayo. Además, al congreso concurren veinte sociedades adscritas a la FIEC. Se pasa a la Junta la lista de profesores jubilados de Enseñanza Media que se han propuesto para ser homenajeados en el acto de clausura del Undécimo Congreso Español de Estudios Clásicos, y ésta queda aprobada por asentimiento con una sola abstención. Los profesores homenajeados serán los siguientes: Dña. Esperanza Albarrán Gómez, D. Tomás de la Ascensión Recio, Dña. Mercedes Boado Vázquez, D. Julio Calonge Ruiz, Dña. María Dolors Condom Gratacós, D. Víctor J. Herrero Llorente, Dña. Adelaida Martín Sánchez, D. Santiago Segura Munguía, D. Francisco Torrent y Dña. Manuela Vendrell Después, se informa acerca de las actividades culturales del congreso (Ballet, Concierto, Excursión y Cena), de la Exposición de libros y de la venta de objetos. También se ruega que se haga envío de un carta a los Consejeros de Educación de las distintas comunidades para que concedan permisos de asistencia a los profesores de Enseñanza Media. Queda aprobado el Comité Científico y se expresa agradecimiento público al Comité Local presidido por Dulce Estefanía.

6. Fallo del Premio de la SEEC en su 3ª edición. Se decide conceder el premio por unanimidad al Consejo Superior de Investigaciones Científicas, institución que proporciona los locales como sede social de la SEEC al tiempo que desarrolla un importantísima y variada labor de promoción de nuestros estudios a través de sus publicaciones.

7. Nombramiento de la comisión del premio de Tesis y Trabajos de Investigación. La comisión queda compuesta de la manera siguiente: Ramón Martínez Fernández

(Navarra), Germán Santana Henríquez (Canarias), Gonzalo Fontana Elboj (Aragón), Pere J. Quetglas (Cataluña) y Francisco García Jurado (Secretario nacional).

8. Propuesta de inclusión de la revista *Estudios Clásicos* en la base de datos ProQuest. El Presidente expone la reciente oferta que la empresa ProQuest ha hecho a la Sociedad de incorporar la revista *Estudios Clásicos* a su base de datos de revistas. Tras una breve discusión acerca de las ventajas que ello conlleva se aprueba.

9. Ruegos y preguntas. En el turno de Ruegos y Preguntas, Rodríguez Adrados comunica a los presentes la entrega que va a hacerles de su libro de memorias, recientemente publicado. D. Juan José Chao ruega que la Sociedad se haga eco del ingreso del profesor Rodríguez Adrados en la Academia de la Historia.

Y sin más asuntos que tratar, se cerró la sesión a las 19.00 hrs.

JUNTA DIRECTIVA PARA EL 14 DE NOVIEMBRE DE 2003

El pasado día 14 de noviembre tuvo lugar a las 16.30 horas, en segunda convocatoria tuvo lugar la Junta Directiva en la sede social de la Sociedad Española de Estudios Clásicos (C/ Vitruvio 8, 2006 Madrid) con el siguiente ORDEN DEL DÍA: 1. *Lectura y aprobación, si procede, del acta de la reunión anterior.* Quedó aprobada. 2. *Informe del Presidente.* Entre otros asuntos, el Presidente informó acerca de la celebración del Undécimo Congreso de la SEEC en Santiago de Compostela, el estado de las publicaciones, los cursos de latín vivo, el nombramiento del nuevo equipo de la página web, los viajes previstos, la campaña de apoyo a la Fundación Hardt, y la situación de las carreras de filologías dentro del marco de la Declaración de Bolonia. 3. *Informe del Tesorero.* Se ofrecen los balances económicos del Undécimo Congreso y de la SEEC. Asimismo, se aprueba la nueva constitución de la Junta Directiva de la Subdelegación de Cantabria. 4. *Elecciones de la Sociedad Española de Estudios Clásicos: información sobre el proceso electoral, aprobación del censo, nombramiento de la Junta Electoral y sorteo de la Mesa Electoral.* Se aprueba el censo, se discute el calendario electoral y se pasa al nombramiento de la Junta Electoral y al sorteo de los miembros que compondrán la Mesa Electoral, junto con los suplentes. 5. *Resolución de los Premios de Tesis, Memorias de Licenciatura y Trabajos de Investigación.* Se aprueba la propuesta de resolución de la comisión designada, resultando premiados por sus tesis doctorales Tesis doctorales: Luis Arturo Guichard Romero (*Los epigramas de Asclepiades. Revisión del texto, traducción y comentario.* Dirigida por D. José Antonio Fernández Delgado y D^a Francisca Pordomingo Pardo), Luis Pomer Monferrer (*Estudio del uso del estilo directo y del estilo indirecto en las Historiae Alexandri Magni Macedonis de Quinto Curcio Rufo.* Dirigida por Jordi Pérez i Durá), y por Trabajos de investigación: Lorenzo Fraga Montero (*El libro primero de la Eneida: lugares conflictivos.* Dirigida por D^a María del Dulce Nombre) Estefanía Álvarez. 6. *Convocatoria en su cuarta edición del premio de la SEEC a la promoción y difusión de los Estudios Clásicos.* Queda convocado. 7. *Designación de la comisión del jurado que fallará el concurso para la elaboración de un manual de lengua latina destinado a adultos.* Quedan designadas las siguientes personas: María del Dulce Nombre Estefanía, Antonio Alvar Ezquerria, Esperanza Borrell, Francisca Morillo y Agustín Ayuso. 8. *Información y convocatoria del Certamen Ciceronianum.* Se convoca el día 20 de febrero de 2004 a las 16.30 horas

y se nombra la comisión correspondiente. 9. *Información y convocatoria del Certamen Pythia*. Se convoca para el día 30 de abril a las 16.30 horas y se designa la comisión correspondiente. 10 *Ruegos y preguntas*. Sin más asuntos que tratar se cierra la sesión a las 19.50 horas.

PETICIÓN DE AYUDA PARA LA FONDATION HARDT

La Fondation Hardt, creada en 1949 por el barón Kurd von Hardt, tiene por objetivo promover el estudio de la Antigüedad Clásica. Su sede en una antigua villa de la campiña de Ginebra ofrece un lugar único, por la calma y el encanto de su entorno natural, para el estudio y la reflexión. Su biblioteca, rica en textos y comentarios de los autores griegos y latinos y en monografías y revistas sobre los campos más importantes de la Antigüedad Clásica, permite a los estudiosos trabajar en las mejores condiciones. Desde mediados de febrero hasta finales de octubre la Fondation Hardt acoge para estancias de dos a cuatro semanas de duración a estudiosos de las ciencias de la Antigüedad. Desde su constitución al Fondation Hardt ha recibido a más de tres mil huéspedes llegados de todas las partes del mundo.

El 12 de abril del 2003 los miembros de los consejos directivos (Consejo de la fundación y Comité científico), reunidos en sesión extraordinaria al objeto de encarar la difícil situación económica en que se encuentra la Fondation, llegaron a la conclusión de que hay todavía medios y posibilidades reales de conservar la Fondation Hardt tal y como fue concebida y de asegurar su futuro. Para ello es indispensable la ayuda de toda la comunidad científica.

Se solicita, en consecuencia, la colaboración de todos los que estén interesados en que la Fondation Hardt siga cumpliendo su cometido y sus funciones en el régimen de acogida como hasta ahora. *No importa el monto de la ayuda. Todas son necesarias.*

Se puede hacer llegar la cantidad por dos vías:

- 1) a la cuenta siguiente (método preferido):

Poste suisse. PostFinance. 3030 Bern/Berne/Berna. Swift: pofichbe. Clearing 9000. Cuenta: 17-77 28 57-1. IBAN CH2809000000177728571. A favor de: Fondation Hardt

- 2) por medio de un cheque reembolsable internacionalmente (preguntar en el banco) dirigido a:

Fondation Hardt. Chemin Vert 2. CH 1253 Vandoeuvres. Genève / Ginebra. Suiza.

N.B. En el anterior número de la Revista se publicaron los datos de la cuenta postal con algún error u omisión. Se ruega atenderse a los que aquí se dan.

CRÓNICA DEL XI CONGRESO ESPAÑOL DE ESTUDIOS CLÁSICOS

Entre los días 13 y 18 de septiembre de este año se ha celebrado en la Universidad de Santiago de Compostela el XI Congreso Español de Estudios Clásicos. Los

Congresos de nuestra Sociedad, que celebramos cada cuatro años, son desde hace tiempo un importante punto de referencia para apreciar la vitalidad de los estudios clásicos en el ámbito hispano y sirven, a la vez que de puesta al día sobre los diferentes aspectos científicos y educativos relativos a las humanidades clásicas, de llamada de atención social y de sensibilización de las autoridades educativas acerca del interés y relevancia de nuestros estudios. También cumplió con esos objetivos el que acaba de celebrarse.

En esta ocasión, la Junta Directiva de la SEEC, en feliz decisión, acordó aceptar el ofrecimiento de nuestra Sección de Galicia para que el Congreso se celebrara en la bella ciudad de Santiago de Compostela. Tan sólo en otras tres ocasiones, de las once ediciones que cumplimos, la celebración del Congreso de la SEEC ha tenido lugar fuera de Madrid: el II Congreso se celebró conjuntamente en Barcelona y Madrid, el VI se celebró en Sevilla y el X en Alcalá de Henares. Pero por muchos motivos –y no son motivos menores la belleza del entorno ni la generosidad y hospitalidad de sus gentes e instituciones–, esa decisión se ha revelado como acertada. De ello da buena cuenta el programa académico desarrollado: diez ponencias que abordaron los ámbitos centrales de las disciplinas de nuestro interés (Lingüística Griega, Lingüística Latina, Literatura Griega, Literatura Latina, Historia Antigua y Arqueología Clásica, Filosofía Antigua, Derecho Romano, Antigüedad Tardía, Grecia y Roma en la Edad Media y Grecia y Roma en el Renacimiento y los siglos posteriores); tres mesas redondas (una dedicada al gran tragediógrafo Sófocles por celebrarse este año el 2500 aniversario de su nacimiento; otra, a la Didáctica de nuestras materias en la Enseñanza Secundaria, tema sobre el que hemos de volver reiterada y apasionadamente, pues la mayor y mejor difusión de nuestros saberes es indispensable para su mantenimiento; y, por último, otra sobre la Tradición clásica en Galicia, que sirvió para subrayar la permanente vigencia del legado grecorromano incluso en esa región que por razones tan sólo geográficas –que no por otras, pues de ello dan buena prueba, entre otros ejemplos, los extraordinarios sitios arqueológicos que puede exhibir– ocupó un lugar periférico en el mapa del Imperio romano); una sesión plenaria consagrada a evocar el Quincuagésimo aniversario de nuestra Sociedad, próximo a cumplirse, evidenciando ese medio siglo de actividad la sólida pujanza de nuestro quehacer. Y por último, y dentro de estas actividades estrictamente académicas, se rindió un merecidísimo homenaje a los profesores de IES de Latín y de Griego, personificándolo en ilustres representantes de ese cuerpo, que con su dilatadísima trayectoria docente y también investigadora nos han hecho, a muchas generaciones de estudiosos del mundo clásico y a otros muchos discípulos, deudores de sus enseñanzas.

En otro orden de cosas, el Congreso contó con la presencia de más de medio millar de congresistas y más de tres centenares de comunicaciones a las distintas ponencias y mesas redondas, cifras a todas luces notables, si se tienen en cuenta las numerosísimas citas científicas y académicas que nos convocan de continuo y las crecientes dificultades que suelen tener nuestros socios profesores de Enseñanza Secundaria para poder asistir a estos encuentros.

También se debe señalar que nueve países (a saber, Alemania, Argentina, Chile, Finlandia, Francia, Grecia, Holanda, Italia y México) enviaron estudiosos a este

Congreso, representando a sociedades hermanas de la nuestra, y confiriendo, de este modo, a nuestro encuentro nacional una indudable trascendencia internacional.

Si a todo ello unimos otras interesantes actividades no estrictamente académicas (un espectáculo ofrecido por el Ballet «Rey de Viana», un concierto a cargo de la Orquesta de Cámara «Solistas de Galicia», una representación de la *Asinaria* plautina a cargo del acreditado grupo Sardiña, una excursión por las Rías Bajas, con visita a la casa de Rosalía de Castro incluida, y una cordial cena de despedida) pero que contribuyeron, sin duda, a facilitar el encuentro y la comunicación entre todos los participantes, se puede concluir que el Congreso resultó un éxito tanto en los aspectos estrictamente académicos como en los de establecimiento de relaciones personales.

Conviene concluir esta breve crónica expresando un obligado reconocimiento y una sincera gratitud hacia todos quienes han hecho posible este Congreso. En primer lugar, ese reconocimiento y esa gratitud se debe hacer llegar a todos los socios de la SEEC que participaron con su presencia y también con sus comunicaciones en él, mostrando de esta manera tan palmaria su compromiso y su afecto hacia la Sociedad de la que forman parte y que los había convocado. Otros muchos hubieran querido también estar presentes pero por muy diversos motivos no pudieron hacerlo; también a ellos debe llegar nuestro agradecido recuerdo.

Del mismo modo, el agradecimiento se hace extensivo a todos los invitados y participantes extranjeros, pues en algunos casos debieron superar notables contratiempos y cuantiosos dispendios para poder participar en él; todos ellos se mostraron con su presencia solidarios con nuestra Sociedad. Ellos, además, podrán decir por todas partes de nuestro compromiso con los estudios clásicos.

Nuestra gratitud ha de ser también honda y muy sincera hacia todas aquellas instituciones, públicas o privadas, que apoyaron la celebración del Congreso. Conviene mencionarlas de manera expresa: la Xunta de Galicia a través de su Consellería de Educación, a través de su Consellería de Cultura y a través de su Dirección Xeral de Investigación e Desenvolvemento perteneciente a la Consellería de Industria; el Ministerio de Educación, Cultura y Deporte a través de su Instituto Superior de Formación del Profesorado y de su Dirección General de Cooperación y de Comunicación Cultural; el Ministerio de Ciencia y Tecnología a través de su Dirección General de Investigación; la Diputación de A Coruña; el Consello da Cultura Galega; La Caixa, Alianza Editorial; Ediciones Clásicas; Librería Aurea y, naturalmente, a la Universidad de Santiago, que tuvo a bien, además de otras cosas, acogernos en sus edificios, ofreciéndonos de este modo la hospitalidad que siempre Santiago brinda a los peregrinos y también a los peregrinos del saber.

Nuestra gratitud y nuestro reconocimiento deben alcanzar también al Comité local que formado por Juan Gil Mayoral, Manuela Domínguez García, Teresa Amado Rodríguez, M^a del Carmen Riobó Fernández y Román Bravo Díaz trabajaron infatigable y muy eficazmente bajo la sabia dirección de la Dra. Dulce Estefanía, para que todos nos sintiéramos acogidos y para que este encuentro resultara inolvidable. Y este agradecimiento se hace extensivo también al Comité nacional y al personal administrativo de la SEEC que contribuyeron, de muy variadas formas, al éxito del encuentro.

CONCURSO PYTHIA

Entre los días 22 y 29 de julio, los alumnos y profesores de los países participantes en el certamen Pythia pudieron disfrutar de la cálida y grata acogida de un país distinguido por su hospitalidad.

Este año han participado alumnos representantes de Dinamarca, España, Bélgica, Austria, Rusia, Holanda, Alemania, Irlanda y Francia.

Nuestro representante español, Santiago del Rey Quesada y su profesora Dña. Isabel Gavino, del I.E.S. Majuelo de Gínés en Sevilla, pudieron recrearse visitando durante esos días la Acrópolis de Atenas, Delfos, el monasterio de Hosios Lukas, Micenas y Olimpia.

El día 23 a las 20:30 se realizó la entrega de premios en el viejo parlamento, por parte del presidente de la República el Sr. Kostis Stefanopoulos, siendo el ministro de cultura, el Sr. Evangelos Venizelos quien abrió la ceremonia. Acudieron también el ministro de educación Sr. Petros Efthymiou, el director del Centro Cultural Europeo de Delfos, Profesor Vassilis Karasmanis, así como distintas autoridades. La presencia de la prensa griega ayudó a dar la importancia que cada año va adquiriendo el certamen, pues al día siguiente la noticia salió publicada con fotografías de los profesores y alumnos premiados en los diarios más importantes de Atenas, en televisión y radio.

El premio consistió en la entrega de diplomas acreditativos, una corona de laurel, una bolsa de viaje para el alumno y el profesor, y un viaje cultural por los yacimientos arqueológicos más importantes de Grecia.

El 24 de julio los galardonados y sus profesores junto con los representantes de los países en el Comité Internacional Organizador del concurso, se trasladaron a Delfos, sede del Centro Cultural Europeo. Allí en una reunión conjunta ante Vassilis Karasmanis y los miembros de su consejo, y los representantes de los países participantes, profesores y alumnos galardonados hablaron de sus experiencias, esfuerzos y retos a la hora de prepararse para el certamen.

En sucesivas reuniones, el Comité analizó la organización y desarrollo del concurso en cada país participante.

Se ratificó el tema para el IV Concurso Pythia 2003/04, que coincidiendo con los Juegos Olímpicos en Atenas será *Competiciones y concursos en la cultura de Grecia antigua* (*Competition in Ancient Greek Culture*).

Se abordó también el tema para el V Concurso Pythia 2004/05 que será *La experiencia de viajar para los griegos en la antigüedad* (*The experience of travel for the ancient Greeks*).

Durante las sesiones se expuso la situación del griego en los diferentes países miembros y se informó de la nueva situación del griego en España como asignatura de modalidad en el segundo curso de bachillerato de Humanidades.

En cuanto a los seminarios de griego antiguo para profesores de enseñanzas medias, que tienen lugar todos los años en el Centro Cultural Europeo de Delfos, Irlanda ha sido el país invitado en el 2003. Está previsto que Francia sea el país invitado para el 2004 y Suecia y Noruega para el 2005. De esta forma progresivamente seguirá aumentando el número de países participantes en el concurso.

VIAJE A ROMA Y MALTA

Entre los días 2 y 12 de abril de 2004 tendrá lugar el viaje a Roma y Malta dirigido por D. Francisco Rodríguez Adrados y D. Antonio Alvar Ezquerro. Entre otros lugares, se visitará, además de Roma y Malta, Tívoli, Villa d'Este, Villa Adriana, Frascati, Túscolo, Castengandolfo, lagos Albano y Nemi. Para más información, puede visitar la página web de la SEEC <http://estudiosclasicos.org>, o llamar a la SEEC al teléfono 915642538.

VIAJE A ATENAS Y CRETA

Del 1 al 8 de julio, organizado por la S.E.E.C. y bajo la dirección de su vicepresidente, Dr. CRESPO GÜEMES, y su secretario, Dr. FRANCISCO GARCÍA JURADO, se efectuó el anunciado viaje a Atenas y Creta con una participación de 44 personas.

La travesía del Egeo se hizo esperar tres días, transcurridos entre Micenas y Epidauro, el primero de ellos; y en Atenas, los dos siguientes. El tratarse, en todos esos casos, de lugares o monumentos visitados una y otra vez, y mencionados en toda crónica, excusará que estas líneas se ocupen de ellos de nuevo. Nada que no haya sido dicho ya cabría incluir aquí sobre la solidez y monumentalidad de la acrópolis de Agamenón y de sus túmulos funerarios extramurales, o acerca del majestuoso paisaje de la llanura de Argos tendida a sus pies, como tampoco de la soledad silenciosa del santuario de Asclepio y la grandiosidad del teatro en Epidauro. Y menos aún de la Acrópolis o del Ágora atenienses.

En esta ocasión, no obstante, la visita del templo de Zeus Olímpico, y la posterior del Museo de arte cicládico y griego antiguo, ambas en la mañana del tercer día, supusieron esa novedad tan difícil de encontrar ya cuando se ha recalado en Atenas repetidamente. En particular, el pausado recorrido por las salas de este último ofreció el no tan frecuente placer de admirar tantos y tantos objetos legados por esa Grecia anterior a Grecia y, especialmente, los famosos ídolos, cuya simplicidad de formas, pureza de líneas y sobriedad de estilo los hacen de sorprendente modernidad. Y la experiencia culminó en la felizmente coincidente exposición temporal que sobre la navegación en el Mediterráneo antiguo venía exhibiéndose en dependencias anejas con ocasión de los Juegos Olímpicos del próximo año. Los viajeros tuvieron así, de propina, la oportunidad de contemplar piezas llamativas como la muy famosa «copa de Néstor».

La tarde del tercer día, nuevamente fuera del programa y que algunos aprovecharon para conocer el Cerámico de la mano del profesor Crespo, pudo resultar idónea para reponer fuerzas, si no fuera porque, abandonado ya el hotel ateniense, el obligado deambular por la ciudad vino a convertirse en una nerviosa espera del embarque en el Pireo rumbo a Creta.

Apenas arribados a Iraklio, renació el asombro del visitante, impulsado por la reconstrucción parcial practicada como complemento de los trabajos arqueológicos.

Por la tarde, el Museo Arqueológico, sito en las inmediaciones del hotel, provocó goce estético e intriga curiosa por igual en alternativa repetida una y otra vez. En la didáctica sucesión cronológica de las vitrinas, apretadas de objetos menos relevantes, los ojos de los visitantes fueron admirando las más conocidas piezas de la cultura cretense. La rica filigrana de los sellos de oro, la energía plástica de los relieves en esteatita, la solemnidad ritual de los vasos con forma de cabeza de toro, el vivo movimiento

de los variados motivos de los recipientes cerámicos, la delicada fragilidad de los vasos de cáscara de huevo, la alegría cromática y la pureza de líneas de los frescos o la decoración de los «sarcófagos», hicieron de mayor interés todavía el misterio de los numerosos documentos escritos, descifrados o no, allí exhibidos. El disco de Festo, y las tablillas en lineal A y en lineal B ofrecieron al profesor Crespo la oportunidad de develar al interés de los presentes la espectacular sorpresa del desciframiento de los textos y la propia historia de la escritura hasta la creación del alfabeto.

La imponente mole del monte Ida se hizo constante decorado del escenario en el que se movieron los expedicionarios durante todo el día 6.

Un breve alto en el camino, visita centrada principalmente en los terrenos aledaños de la carretera dentro de la muy amplia zona arqueológica de la antigua Gortina, en torno a los vetustos restos de la muy primitiva basilica de S. Tito, llevó a los viajeros hasta los inicios de la tradición jurídica griega a través del pétreo texto de las leyes cobijadas hoy en el reconstruido corredor que abraza el graderío del odeón. Un cercano plátano bajo cuya corpulenta sombra, según tradición, hizo suya Zeus a Europa, dio pie al profesor Crespo para evocar la figura del Nobel griego Odysseas Elytis con la lectura de un poema sobre la mujer.

Rebasado Festo sin detenerse en su recinto, a no mucha distancia Hagia Triada presidía en el trono de su ladera un horizonte marítimo de serena amplitud. La reposada visita de sus restos fue, sin duda, el mejor aperitivo para el banquete espiritual de la tarde en Festo, tanto como para el mucho más material almuerzo que se pudo degustar en la pequeña localidad vecina de Mátala, recoleta playa al abrigo de los imponentes farallones rocosos en cuyo seno halló en su día mítico refugio el movimiento hippie.

De regreso, la estancia en el recinto de Festo, de tan diferente tratamiento arqueológico respecto de Knosso, hizo retroceder en el tiempo a los viajeros aún más y cerrar a la vez el círculo mágico trazado por ambos, los más importantes centros políticos de la isla. El más necesario esfuerzo imaginativo, tras recorrer los espacios abiertos del teatro, de los largos corredores flanqueados de almacenes, de la amplia sala de las columnas, se desbocaba en el patio otrora central, colgado sobre el talud creado por el deslizamiento del terreno y convertido en una vasta terraza que permitía a la vista perderse en los confines de la infinita llanura de la Mesará.

La Creta veneciana protagonizó la tercera jornada insular, añadiéndose a la propia Iraklio de los dos días precedentes. Sin alcanzar la monumentalidad y abundancia que en la capital, las huellas de esa etapa histórica, rastreables en tantos lugares de Grecia (Corfú, Rodas, Nafplio...) ponían una luz especial en la retina de los viajeros, impresionados por la magnitud y solidez de las construcciones militares, no menos que ante la elegante sencillez de edificios civiles y religiosos o la coqueta gracilidad de las fuentes, por no hablar de los testimonios del sentido recuerdo cívico hacia las grandes figuras de la cultura griega contemporánea. La perenne estampa de la vegetación, la inmarchitable belleza de la costa, el firme poderío de las montañas, y el eterno encanto de calas y puertos recoletos, serenaban el ánimo de los expedicionarios de Iraklio a Hania y de aquí a Retymno y de ésta a Iraklio para embarcar rumbo a El Pireo, iniciando así el regreso a España.

RAMÓN MARTÍNEZ FERNÁNDEZ

ACTIVIDADES DE LAS SECCIONES

SECCIÓN DE ALICANTE

Como se indicó en el informe anterior esta Sección se sumó un año más a la organización del *Certamen Ciceronianum*, teniendo la alegría de poder contar con alumnos que se prepararon y participaron en el mismo con muy buenos resultados. Igualmente y a pesar de que la fecha de celebración (coincidía con vacaciones de Pascua) se celebró en la fecha y hora prevista el III Concurso Pythia. El *VII Certamen de Lenguas Clásicas de la provincia de Alicante*, tuvo lugar el día 9 de mayo, a las 16 horas, la prueba de Griego y, a las 18 h., la prueba de Latín y el 30 de mayo se convocó a todos los alumnos que habían participado en los tres certámenes a fin de proclamar los vencedores y proceder al reparto de premios.

Certamen Ciceronianvm. Participaron los Alumnos de los IES Benejúzar (Alicante) siguientes: D^a Andrea Bertomeu Navarro, D^a M^a Victoria García Vera y D^a Lourdes Marco Pascual, acompañadas por su Profesora D^a Josefina Maciá Serna, y D. José Vicente Ortíz Fuente del IES Gran Vía de Alicante, también acompañado por su Profesora D^a M^a Isabel Vargas Hergueta, resultando ganador D. José Vicente Ortíz Fuente, IES Gran Vía de Alicante. Se comunicó también el ganador del concurso nacional: D. Rubén Molina Martínez del IES Cañada de las Heras Molina de Segura.

Certamen Pythia. Participaron los alumnos del IES Miguel Hernández de Alicante que se relacionan a continuación: D Axel Botella Tejera, D. José Joaquín Garzón Sánchez, D^a Patricia Padilla Choren y D^a Estefanía Poveda Ordóñez que estuvieron acompañados por su Profesor D. José Beviá Pastor. El Ganador provincial fue D. Axel Botella Tejera. Se hizo público el nombre del Ganador Nacional: D. Santiago del Rey Quesada del IES Majuelo de Ginés Sevilla

VII Certamen de traducción. En la *modalidad griego*, participaron los alumnos de los IES La Melva de Elda: D^a María del Carmen González Lorenzo, acompañada por su Profesor D. Francisco Ruiz Rocamora. Miguel Hernández de Alicante: D. Axel Botella Tejera, D. José Joaquín Garzón Sánchez, D^a Patricia Padilla Choren y D^a Estefanía Poveda Ordóñez, acompañadas por su Profesor D. José Beviá Pastor. Segundo Premio Compartido: D. José J. García Sánchez del IES Miguel Hernández. Segundo Premio Compartido: D^a Patricia Padilla Choren del IES Miguel Hernández. Primer Premio: D^a Estefanía Poveda Ordóñez del IES Miguel Hernández. En la *modalidad latín*, participaron los alumnos de los IES Benejúzar: D^a Andrea Bertomeu Navarro, D^a M^a Victoria García Vera y D^a Lourdes Marco Pascual, acompañadas por su Profesora D^a Josefina Maciá Serna; Mare Nostrvm de Alicante: D^a Africa Moya acompañada por su Profesor D. Carlos Goñi Buil. La Melva de Elda: D^a Miriam Sáez Payá acompañada por su Profesor D. Francisco J. Ruiz Rocamora; Miguel Hernández de Alicante: D. José Joaquín Garzón Sánchez acompañado por su Profesora D^a María Angeles Guirao García; Monóvar: D^a María Luisa Jover

Boix, D^a Irene Lago Gombao, D^a Marta Alfonso Marhuenda, D^a Ángeles Mondéjar Leal, D^a Beatriz Ripoll Gimeno y D^a Beatriz Samper Sánchez acompañados por su Profesor D. José Luis Tudela Camacho. San Blas de Alicante: D. Bernabé García Gomis y D. Alejo Ibáñez Pérez, acompañador por su Profesor D. Rafael Coloma Gil; alumnos de los Colegios Don Bosco, Salesianos: D^a Felicia Samper Wamba y D^a Teresa Simó Piqueres Presentados por su antiguo Profesor En Antoni Biosca i Bas. Inmaculada, Jesuitas: D^a María Abad Colom, acompañada de su Profesor D. Fernando Nicolás. Sagrado Corazón, HH. Maristas: D. Guillermo Ramo Fernández, acompañado de su Profesora D^a Trinidad Simón Sánchez. Segundo Premio compartido: D^a María Abad Colom del Colegio Inmaculada Jesuitas. Segundo Premio compartido: D. Bernabé García Gomis IES San Blas. Primer Premio: D. Guillermo Ramo Fernández Colegio Sagrado Corazón HH. Maristas. A todos los alumnos participantes se les hizo entrega de un libro. Al acto de entrega asistieron buena parte de los participantes y los alumnos ganadores acompañados por sus padres, Profesores y Directores de los Centros. Al final del acto el Presidente agradeció la asistencia de los presentes y animó a todos a seguir cultivando y defendiendo nuestros estudios e hizo votos por sus éxitos en la vida y en los estudios universitarios.

El VII *Certamen de Lenguas Clásicas de la provincia de Alicante* se organizó con la colaboración y apoyo de la Diputación de Alicante.

SECCIÓN DE ASTURIAS Y CANTABRIA

En el número anterior de *EClás* informábamos ya sobre el grueso de las actividades de la Delegación durante el curso pasado (Propuesta de Reglamento de Régimen Interno de la Delegación de Oviedo (Asturias y Cantabria) de la SEEC para crear la Subdelegación de Cantabria; III Seminario de Filología Clásica; I Día de los Clásicos Griegos y Latinos; *Certamen Ciceronianum*, etc.). Con posterioridad a dicho informe se celebró el día 25 de abril el concurso *Pythia*, que en esta ocasión no contó con participantes en nuestra Delegación.

SECCIÓN DE BALEARES

VIII Curso de Pensamiento y Cultura Clásica. Palma de Mallorca. El mes de noviembre de 2003 se inició la octava edición del Curso de Pensamiento y Cultura Clásica, dedicada este año al análisis de las relaciones entre la política y el poder en la Antigüedad Grecolatina. El curso se organizó en colaboración con el Vicerrectorado de Proyección Cultural de la UIB y la Fundación «la Caixa». Como viene siendo habitual en las pasadas ediciones, se alcanzó un extraordinario nivel de matrícula y asistencia. Las conferencias programadas son: 21 de noviembre de 2003, Francesc Casadesús, «L'origen de l'activitat política a Grècia: entre savis i tirans»; 28 de noviembre de 2003, Marc Mayer, «La representació del poder a l'urbanisme: el cas de Roma»; 19 de diciembre de 2003, Antonio Alvar, «Lengua y política en Roma»; 30 de enero de 2004, Tomás Calvo, «Poder y razón en el pensamiento platónico»; 27 de febrero de 2004, Francisco Rodríguez Aadrados, «Los griegos y la idea de monarquía»; 19 de marzo de 2004, Carlos García Gual, «La Política de Aristóteles y su trasfondo histórico»; 7 de mayo de 2004, Alberto Bernabé, «Las mujeres al poder: utopías políticas en la comedia»; 28 de mayo de 2004, Pere-Lluís Cano, «Cabdills i emperadors a la Roma cinematogràfica»

III Curso de Pensamiento y Cultura Clásica. Mahón. La Sección Balear de la SEEC organiza, en colaboración con el Ateneu Científic, Literari i Artístic de Maó, el Institut Menorquí s'Estudis y la Fundación «la Caixa», el Curso de Pensamiento y Cultura Clásica en la isla de Menorca. Dedicado a tratar las relaciones entre política y poder en la Antigüedad Grecolatina, consta de las siguientes conferencias: 13 de diciembre 2003, Francesc Casadesús, «L'origen de l'activitat política a Grècia: entre savis i tirans»; 20 de diciembre de 2003, Antonio Alvar, «Lengua y política en Roma»; 31 de enero de 2004, Tomás Calvo, «Poder y razón en el pensamiento platónico»; 28 de febrero de 2004, Francisco Rodríguez Adrados, «Los griegos y la idea de monarquía»; 6 de marzo, Carles Miralles, «Tragèdia i política»; 20 de marzo de 2004, Josep Montserrat, «Marc Aureli: l'emperador que no volia esser-ho»; 8 de mayo de 2004, Alberto Bernabé, «Las mujeres al poder: utopías políticas en la comedia»; 29 de mayo de 2004, Pere Lluís Cano, «Cabdills i emperadors a la Roma cinematogràfica».

Festival de Teatro Grecolatino, edición 2004. Por primera vez, y gracias al éxito de ediciones anteriores, el Festival de Teatro Grecolatino se organizará conjuntamente en las tres islas. Dirigido principalmente a alumnos de secundaria, el Festival incorpora en su séptima edición representaciones específicas para el público no relacionado con el mundo docente. El programa de las representaciones es el siguiente: *Mallorca*. Jueves, 22 de abril de 2004. Lugar: Patio de La Misericòrdia del Consell Insular de Mallorca, Plaça de l'Hospital, 4, Palma de Mallorca. 10:00h «Agamenón» de Esquilo. A cargo del Grupo Thyassos de Madrid. 12:00h «Cásina» de Plauto. A cargo del grupo de Teatro de la Universidad de Granada. 21:00h «Agamenón» de Esquilo. A cargo del Grupo Thyassos de Madrid. *Menorca*. Viernes, 23 de abril de 2004. Lugar: Lithica, Pedreres de s'Hostal, Ciutadella. 10:00h «Antígona» de Sófocles. A cargo del Grupo Tafalitats del IES Josep Maria Llompart de Palma de Mallorca. 12:00h «Cásina» de Plauto. A cargo del Grupo de Teatro de la Universidad de Granada. *Ibiza*. Viernes, 30 de abril de 2004. Lugar: Ca'n Ventosa, Ibiza. 10:00h «Antígona» de Sófocles. A cargo del Grupo Tafalitats del IES Josep Maria Llompart de Palma de Mallorca. 12:00 «Anfitrión» de Plauto. A cargo del Grupo de Teatro de la Universitat Rovira i Virgili de Tarragona.

Reunión de socios. El día 12 de noviembre de 2003 se celebró la reunión ordinaria de socios de la Sección Balear de la SEEC en nuestra sede de La Misericordia. Antes de la reunión se procedió a la entrega de los premios a los ganadores de los concursos de traducción de latín y griego y de los premios *Insulae* de la edición del 2003.

Concurso de Traducción de Griego y Latín. El mes de diciembre de 2003 se procederá a la convocatoria del VI Concurso de traducción de Latín y del VI de griego, dirigido a alumnos de segundo de Bachillerato. Las pruebas se celebrarán el mes de mayo de 2004 simultáneamente en Palma de Mallorca, Ibiza y Alayor (Menorca). Los textos que se utilizarán para el concurso estarán a disposición en la página web de la Sección Balear.

Premios Insulae, edición 2004. Está prevista la convocatoria de la edición 2004 de los premios *Insulae*. Se incluirán en ellos, como cada año, apartados específicos para la creación plástica y literaria. Las bases de los premios así como el nombre de los ganadores de las pasadas ediciones podrán consultarse en la página web de la Sección Balear de la SEEC.

SECCIÓN DE CANARIAS

Del 22-25 de septiembre de 2003 se celebró en el Salón de Actos del Edificio de Humanidades Millares Carlo de la Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, en horario de 17-20 horas el curso «El cine como recurso didáctico en clásicas», organizado por la Asesoría de Cultura Clásica CEP Las Palmas II, la Facultad de Filología de la ULPGC, la Coordinación PAU de Latín y Griego, y la Sociedad Española de Estudios Clásicos (Delegación de Canarias). El curso se dirigía al profesorado de Bachillerato y ESO que imparte Latín, Griego, Cultura Clásica, Mitología y Las Artes, Historia y Lengua, aprovechando la filmografía especializada en el mundo griego y romano, con guías generales de películas y estudios concretos del cine de romanos disponibles, con el fin de usarse como base para la aplicación didáctica. Los objetivos se centraron en: 1. Reconocer elementos socioculturales del mundo clásico a través del cine de tema clásico. 2. Identificar aspectos de mitología griega en el cine. 3. Conocer la técnica del cineforum y los aspectos teóricos relacionados con el cine de tema griego y romano, y su aplicación didáctica. 4. Mejorar la capacidad crítica, discursiva y de diálogo, propiciando y ejercitando el debate sobre películas concretas. Los contenidos concretos de las sesiones fueron: a) Nociones básicas de cine: planos, secuencias, montajes, etc. Figuras literarias en el lenguaje cinematográfico. Visión actual de los mitos griegos y romanos a través de películas completas y de una selección de fragmentos de películas de dicho tema. b) Fragmentos comentados de cine histórico y mitológico grecorromano. c) Elementos significantes del texto cinematográfico y su relación con los textos clásicos. d) Ambientación histórica y ambientación artística. e) El cineforum. Técnicas fundamentales de cineforum con el alumnado. Saber analizar una película de tema griego o romano, sabiendo distinguir tema, personajes, líneas dramáticas y tópicos, etc. Cómo organizar y desarrollar debates en clase sobre alguna película concreta. f) Presentación de actividades para trabajar en el aula.

Las doce horas del curso se distribuyeron en cuatro sesiones de tres horas cada una, siendo los ponentes del curso Adolfo de Lara García y Domingo Hernández Robaina, miembros del aula de Cine de la ULPGC y de la Asociación Canaria «Vértigo», y Antonio María Martín Rodríguez, Catedrático de Filología Latina de la Universidad de Las Palmas de Gran Canaria.

El 15 de octubre de 2003 a las 12'00 horas en el Aula de Tercer Ciclo de la Facultad de Filología de la Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, el profesor Nick Allen de la Universidad de Oxford impartió la conferencia titulada «Mahabharata and Odyssey compared: the heroes and their women» ante un buen nutrido grupo de alumnos de griego que, al finalizar dicha lección magistral, abordaron al conferenciante con multitud de preguntas de carácter antropológico.

Del 1-4 de diciembre de 2003 tuvo lugar en la Universidad de La Laguna el «Congreso Canariense sobre el teatro de Sófocles. Desde la antigüedad hasta nuestros días: obra, pensamiento y tradición. XXV Centenario del nacimiento de Sófocles (497/6 a.C. - 2003/4)». La actividad tenía fundamentalmente dos objetivos: a) Destacar los principales aspectos míticos, religiosos, filosóficos, literarios, lingüísticos, históricos, artísticos, sociales y políticos de la obra de Sófocles. b) Ofrecer un panorama de su pervivencia histórica con especial atención a las recreaciones de los siglos XIX y XX. El comi-

té organizador estuvo integrado por los profesores de Filología Griega Luis Miguel Pino Campos, Juan Barreto Betancort y María José Martínez Benavides, conformando las ponencias de dicho evento los siguientes títulos: 1. Dr. D. Martín Ruipérez Sánchez (UCM): «Sófocles en la historia del mito de Edipo». 2. Dr. D. Luis Gil Fernández (UCM): «Los aspectos jurídicos en la Electra de Sófocles». 3. Dr. D. Juan Antonio López Férez (UNED): «El Heracles de Las Traquinias comparado con el de Eurípides». 4. Dr. D. Marcos Martínez Hernández (UCM): «Sófocles erotikós III: aspectos eróticos de la vida y obra de Sófocles». 5. Dr. D. Alfonso Martínez Díez (UCM): «José Lasso de la Vega y Sánchez: Sófocles». 6. Dr. D. Germán Santana Henríquez (ULPGC): El universo sonoro de Sófocles: ensayo de fonostilística». 7. Dr. D. Juan Barreto Betancort (ULL): «El héroe trágico en la tragedia griega y en la literatura bíblica». 8. Dra. Dña. Isabel García Gálvez (ULL): «El teatro de Sófocles y la formación de la conciencia neogriega». 9. Dra. Dña. María José Martínez Benavides (ULL): «Heroínas y prototipos femeninos en la obra de Sófocles». 10. Dr. D. Luis Miguel Pino Campos (ULL): «La trascendencia de Sófocles en la filosofía de María Zambrano».

Se presentaron unas 20 comunicaciones. Se editarán las Actas de dicho Congreso.

El grupo de actores «Helios teatro» que dirige Gemma López Martínez escenificó «Dramaturgia de las siete tragedias de Sófocles (el héroe trágico): recital de monólogos de Sófocles». También se exhibió una exposición de libros y materiales (antiguos y modernos) referentes al autor y su obra.

Dicho evento tendrá una validez académica de dos créditos.

Los organismos que colaboraron en los gastos del congreso fueron: Gobierno de Canarias, Ayuntamientos de La Laguna y Santa Cruz de Tenerife, Cabildo Insular de Tenerife, Delegación Canaria de la Sociedad Española de Estudios Clásicos, Universidad de La Laguna, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, y Cajacanarias.

SECCIÓN DE CASTILLA-LA MANCHA

I Certamen «Castilla-La Mancha, raíces clásicas». La Delegación de Castilla-La Mancha de la S.E.E.C. (Sociedad Española de Estudios Clásicos), en colaboración con las instituciones públicas y privadas de nuestra Comunidad, tiene previsto convocar un certamen juvenil de *Cultura Clásica*, cuyas bases y memoria económica se adjuntan. Se trata de un certamen dirigido a jóvenes estudiantes que estén cursando en 3º de E.S.O. la asignatura de *Cultura Clásica*, y encaminado a aumentar la sensibilidad de los participantes y de toda la sociedad hacia el rico legado grecolatino de nuestra Comunidad. Entre los objetivos propuestos se encuentran los siguientes: 1) Impulsar el conocimiento del Mundo Clásico y de nuestras raíces en el entorno de nuestra Comunidad Autónoma; 2) Valorar las aportaciones hechas por griegos y romanos a la civilización europea universal; 3) Disponer de criterios de orientación para comprender fenómenos culturales (artísticos, científicos, filosóficos, literarios, políticos, etc.) de raíz grecolatina; 4) Introducirse en el mundo clásico a partir de los referentes actuales; 5) Familiarizarse con las fuentes de las que se pueden extraer informaciones valiosas sobre nuestra tradición cultural y 6) Mejorar la formación básica del área de lingüística que permita manejar la lengua culta, oral y escrita. *Bases:* 1. Los trabajos serán presentados por equipos compuestos por alumnos de 3º de E.S.O. perteneciente a la Comunidad de Castilla-La Mancha

y dirigidos por un profesor que imparta Cultura Clásica adscrito a su Centro Educativo. 2. El tema de este certamen es el rastreo de vestigios del mundo grecorromano en nuestra Comunidad y, especialmente, en el entorno de los participantes; tanto en yacimientos y parques arqueológicos como museos; en el arte, en las costumbres, en la estructura social, en los medios de comunicación, etc. 3. Los trabajos podrán presentarse en cualquier soporte. Los presentados sobre papel deberán estar mecanografiados a doble espacio (1,5 de ordenado) y no excederán los veinte folios DIN-A4, ilustraciones incluidas. Los trabajos en vídeo no excederán los veinte minutos de duración. Las presentaciones tipo PowerPoint no excederán las 25 diapositivas. 4. Los trabajos deberán presentarse por duplicado y anónimos, por el sistema de plica, en la siguiente dirección: Despacho 220 - Delegación de Castilla-La Mancha de la S.E.E.C., Facultad de Letras, Universidad de Castilla-La Mancha, 13071 Ciudad Real. 5. El plazo de presentación finaliza el 30 de abril. 6. El jurado estará compuesto por cinco miembros, dos de ellos designados por la S.E.E.C. y los otros tres por las instituciones colaboradoras. Su fallo será inapelable y se producirá en fecha no posterior al 28 de mayo. 7. Se establece un primer premio de 1000 euros para el Centro Educativo al que pertenezcan los concursantes cuyo trabajo sea seleccionado en primer lugar, y un accésit de 500 euros para el que sea seleccionado en segundo lugar. 8. Los trabajos no premiados se podrán recoger en la sede de la Delegación hasta el 30 de junio. 9. La S.E.E.C. se reserva el derecho de publicar los trabajos premiados. 10. La participación en el certamen implica la aceptación de estas bases.

SECCIÓN DE CATALUÑA

Curso: *Innovaciones en la enseñanza del latín y el griego en el Bachillerato*. Durante el presente año académico (2003-2004) se ha organizado en colaboración con el ICE de la Universidad de Barcelona un curso de extensión bajo el título genérico de «Antics i moderns: diferències i similituds entre els homes d'abans i d'ara». En las diez sesiones de trabajo previstas (30 horas) diferentes profesores de Bachillerato y de Universidad expondrán sus experiencias de innovación en la enseñanza de las lenguas clásicas. La coordinación de las sesiones corre a cargo del Dr. Pere Quetglas y la Dra. Esperança Borrell. El calendario de las sesiones es el siguiente: Dra. Mercé Puig Rodríguez. Escalona, «La gesticulació a l'Antiguitat» (7 noviembre); Prof. A. del Pozo, «La professió docent a la LOCE: curriculum i itineraris» (21 noviembre); Dr. Pau Gilabert Barberà, «La recreació literària del mite de Diana» (12 diciembre); Prof. Rosa Ma. Martínez, «L'escultura de tema clàssic a la ciutat de Barcelona» (9 de enero); Dr. Antonio Alegre Gorri, «El paso del mito al logos: la laicización de Grecia» (23 enero); Dra. Esperança Borrell Vidal, «Els insults a Roma» (6 febrero); Dra. Núria Flos Travieso, «La conservació del patrimoni moble» (20 febrero); Dr. Jaume Juan Castelló, «Els tallers de llibres» (6 marzo); Dr. Josep Cervelló Autuori, «Els contactes entre Egipte i Roma» (19 marzo); Sr. Francesc Millan, «Cabells i pentinats a l'Antiguitat Clàssica» (16 de abril), Presidente de la SEEC en Canarias.

SECCIÓN DE EXTREMADURA

Simposio Extremeño de Estudios Clásicos. Cáceres 13-14-15 y 21-22 de Noviembre de 2003. *Organizado por*: Sociedad Española de Estudios Clásicos (SEEC), Delegación

de Extremadura, CPRs de la Provincia de Cáceres. *Lugar de Celebración*: Paraninfo de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Extremadura. *Comité Organizador*: Dr. D. Juan C. Iglesias Zoido (Prof. Titular de Filología Griega de la UEX), Dr. D. Pedro J. Galán Sánchez (Prof. Titular de Filología Latina de la UEX), D. José.C. García de Paredes (Prof. de L. Griega, IES «Cuatro Caminos», D. Benito), D. Antonio.M. Arroyo Flores (Prof. de L. Latina, IES «S. Pedro de Alcántara», Alcántara). *Financiado por*: Consejería de Educación, Ciencia y Tecnología de la Junta de Extremadura, con la colaboración de los CPRs de la Provincia de Cáceres. *Instituciones Colaboradoras*: Vicerrectorado de Acción Cultural y de Servicios a la Comunidad Univ. de la UEX, Facultad de Filosofía y Letras UEX, Departamento de CC. de la Antigüedad UEX, Asociación «G.G. Pletón». *Programa*. Jueves día 13/XI/03. 17.00: Acto de Inauguración oficial del Simposio. Entrega de carpetas y documentación. 17.30: Ponencia: «La fábula latina: Pedro», a cargo del Dr. D. César Chaparro Gómez, Catedrático de Filología Latina de la UEX. 19.00: Comunicaciones. 20.00: Inauguración de Exposición: *Chipre: recorrido histórico y trayectoria futura*. Patrocinada por la Embajada de Chipre. Viernes día 14/XI/03. 9.00: Taller práctico: «El mosaico grecolatino: historia y práctica», a cargo de Dña. Luisa Díaz Liviano, Restauradora de mosaicos. 12.00: Comunicaciones. 16.00: Comunicaciones. 17.30: Ponencia: «Tendencias actuales en el análisis de textos literarios clásicos: la prosa de J. César», a cargo del Dr. D. Antonio Moreno Hernández, Profesor Titular de Filología Latina de la UNED. 19.30: Ponencia: «La tradición de las figuras de Dido y Eneas en la Literatura Española», a cargo del Dr. D. Vicente Cristóbal López, Catedrático de Filología Latina de la Universidad Complutense de Madrid. Sábado día 15/XI/03. 9.00: Taller práctico: «La retroversión Español-Griego para nivel de Bachillerato», a cargo del Dr. D. Joan Coderch Sancho, Profesor de la Universidad de Oxford. 12.00: Mesa Redonda: «Los Estudios Clásicos en la LOCE», a cargo de D. J.C. García de Paredes (Profesor de Lengua Griega, IES «Cuatro Caminos», D. Benito). 13.00: Comunicaciones. Viernes día 21/XI/03. 16.00: Comunicaciones. 17.00: Taller práctico: Presentación de CD-ROM Interactivo para Secundaria y Bachillerato: *El Humanismo en Extremadura*, a cargo del grupo ARS DOCENDI. 19.00: Ponencia: «El léxico médico y biológico de origen griego: planteamientos didácticos», a cargo del Dr. D. Francisco Cortés Gabaudan, Profesor Titular de Filología Griega de la Univ. de Salamanca. 21.00: Cena Romana. Parador de Cáceres. 17.00-20.00: : Exposición y venta de libros de tema clásico, a cargo de la librería Al-Ándalus de Sevilla. Sábado día 22/XI/03. 9.00: Taller Práctico: Taller de LINEX, a cargo de D. José María Alegre Barriga, Profesor de Griego de IES «Universidad Laboral» de Cáceres. 12.00: Ponencia: «Planteamiento filológico y teatral del *Prólogo* y *Párido* del *Agamenón* de Esquilo», a cargo de la Dra. Dña. Rosa García Rodero, Catedrática de Lengua Griega de Enseñanza Secundaria y Directora del grupo de Teatro *Thiasos*. 9.00-13.00: Exposición y venta de libros de tema clásico, a cargo de la librería Al-Ándalus de Sevilla. 14.00: Clausura oficial del Simposio y vino de honor para los participantes. *Duración del curso*: 3 créditos (31 horas: 25 presenciales + 6 no presenciales) certificados por los CPR para los Profesores de EE. SS. en Activo. 3 créditos de libre elección (en tramitación) para los alumnos de la Facultad de Filosofía y Letras matriculados en el Simposio. (El alumno no podrá obtener por este procedimiento más de un tercio del total de créditos de cada titulación).

SECCIÓN DE GALICIA

1. La Delegación colaboró activamente, ocupándose de todo lo relativo a su desarrollo en Santiago y de los actos sociales, en la organización del XI Congreso de Estudios Clásicos, celebrado en Santiago los días 15-20 setiembre de 2003.

2. Publicación de Cuadernos de Literatura Griega y Latina IV: *El final del mundo antiguo como preludio de la Europa moderna*, Alcalá de Henares-Santiago de Compostela 2003, 280 p. En este número aparecen los siguientes artículos: Gonzalo Bravo: «Ruptura entre oriente y occidente: nueva visión sobre la caída del Imperio Romano» (p. 9-29); Consuelo Delgado: «La fragmentación de la unidad romana: un primer esbozo de la futura Europa. Una propuesta didáctica» (p. 31-57); José Manuel Floristán: «El griego en época tardoantigua: prescripciones aticistas vs. realidad lingüística» (p. 59-90); Carmen Gallardo: «De lecturas y lectores en el mundo tardoantiguo romano» (p. 91-114); Juan Signes: «La historiografía en el oriente del Imperio Romano desde el saco de Roma por Alarico hasta las invasiones árabes» (p. 115-173); Begoña Ortega Vallaro: «El epigrama griego tardoantiguo, entre la literatura y la historia» (p. 175-214); Antonio Melero: «La oratoria de la Segunda Sofística o la imitación en segundo grado» (p. 215-231); Dulce Estefanía: «Poesía y política: el caso de Claudiano» (p. 233-258); Enrique Montero Cartelle: «La literatura técnica latina de época tardía: aspectos lingüísticos y literarios» (p. 259-280).

SECCIÓN DE LEÓN

Las actividades del Curso 2002-2003 se iniciaron el 28 de noviembre de 2002 con una asamblea de socios y una conferencia a cargo del Dr. D. Maurilio Pérez González con el título «Las piedras también hablan».

Para el IV *Certamen de Cultura Clásica* se han presentado 17 trabajos, de los que han sido seleccionados los siguientes: Primer Premio: *El mito de Apolo y Dafne*, Alumnos: Roy Páramo del Llano, Centro: I.E.S. Eras de Renueva. Segundo Premio: *La adivinación en al antigua Grecia*, Alumnos: Mónica García García, Centro: I.E.S. Padre Isla. Tercer Premio: *Sus leyendas, nuestras leyendas*, Alumnos: Bárbara Aguilar Martínez, Elvira Martínez Ropero y Verónica López Blanco, Centro: I.E.S. Eras de Renueva. Tercer Premio: *Aproximación a las etimologías greco-latinas en micología*, Alumnos: M^a Elisa Rodríguez García y Noemí Fernández García, Centro: I.E.S. Obispo Argüelles (Villablino).

Como continuación del *Festival de Teatro Griego y Latino de Astorga* en esta ocasión la actividad se ha desarrollado en esa ciudad y en León, gracias a la colaboración de sus respectivos Ayuntamientos. En Astorga se han puesto en escena el día 21 de marzo *Antífona* de Sófocles y *Asinaria* de Plauto en el Teatro del Seminario Diocesano. Por su parte, el día 28 en el Teatro Emperador de León se han representado *Edipo Rey* de Sófocles y *Eunuco* de Terencio. Al celebrarse el XXV Centenario del nacimiento de Sófocles se han organizado de forma paralela varias conferencias introductorias a las obras representadas, gracias a la aportación económica de Caja España. En el IES de Astorga tuvieron lugar las conferencias, «La *Antígona* de Sófocles», por Jesús-M. Nieto Ibáñez y «El teatro de Plauto: *Asinaria*», por Manuel Marcos Casquero. En el IES Juan del Enzina se pronunciaron las conferencias, «El *Edipo Rey* de Sófocles: un debate político-religioso en clave de trama policíaca», por el Dr. D. José M. Lucas de Dios (UNED) y «La comedia *Eunuco* de Terencio», por el Dr. D. Juan M. Núñez González (Universidad de Oviedo).

En el Certamen Ciceronianum Arpinas 2003 fue seleccionada la traducción de la alumna Noelia Contriccianni Núñez, del IES Legio VII de León para optar al premio nacional. Como en años anteriores, gracias a la subvención de la Consejería de Cultura de Castilla y León, la mencionada alumna asistirá al certamen internacional de Arpino, junto con los ganadores en las otras dos Secciones de la SEEC de Castilla y León. Asimismo, Elisabeth Martínez Alonso, del IES Eras de Renueva ha obtenido el primer puesto en la Sección de León en el *Certamen Pythia 2003, Premio a la excelencia en lengua y literatura griega*. La entrega de los premios de la SEEC de León tuvo lugar en un acto académico, en el que Milagros Quijada Sagredo, Catedrática de Filología Griega de la Universidad del País Vasco, pronunció la conferencia «La constitución de los géneros teatrales en al Grecia antigua».

La SEEC de León, en colaboración con el Curso «La Cultura Clásica y su pervivencia» programado por el CFIE de León y el Departamento de Estudios Clásicos de la Universidad de León, ha organizado una visita a las colecciones y yacimientos arqueológicos de Gijón, el sábado 31 de mayo. El Dr. D. Ángel Morillo Cerdán, Profesor Titular de Arqueología de la Universidad de León, dirigió esta excursión didáctica, que ha incluido el Parque Arqueológico de Campa Torres, las Termas de Campo Valdés y el Museo de la Torre del Reloj.

Como continuación de la serie de Cursos iniciada el año 1999 se ha celebrado en la Universidad de León una nueva edición con el título «Muerte y Más Allá en la mitología clásica: su pervivencia en el arte y en la literatura» durante los días 2, 3, 4 y 5 de septiembre de 2002 bajo la dirección de Jesús-M^a Nieto Ibáñez, M^a Dolores Campos Sánchez-Bordona y Juan Matas Caballero.

Han participado por Historia del Arte, M^a José Redondo Cantera (Universidad de Valladolid): *La mitología en le arte funerario del siglo XVI*, y M^a Adelaida Allo Manero (Universidad de Zaragoza): *El poder de la muerte y el triunfo de la inmortalidad en las exequias de la Casa de Austria*; por Arqueología, Javier Arce (CSIC de Madrid): *Dramatismo y ritual de la muerte en el mundo romano*; por Filología Clásica, Antonio Guzmán Guerra (Universidad Complutense de Madrid): *El adivino Tiresias en el teatro de Sófocles*, Jaume Pórtulas Ambros (Universidad de Barcelona): *La saga de Ocnos y otros castigos del Más Allá*, Antonio Melero Bellido (Universidad de Valencia): *Los descendos a los infiernos en el teatro griego*, y Jesús- M^a Nieto Ibáñez (Universidad de León): *La mitología clásica en el mundo de ultratumba de la literatura medieval*; y por Literatura Española, José M^a reyes Cano (Universidad de Barcelona): *La muerte mitológica en las anotaciones de Fernando de Herrera*, y Jesús Ponce Cárdenas (Universidad de Ferrara): *Visiones del infierno: del epos caludiano al epilío barroco*.

El Curso ha contado con diferentes actividades complementarias, que han venido a dar una visión más amplia de la presencia del mito clásico en la actualidad. El primer día se proyectó la película *El séptimo sello* (I, Bergman, 1957), que fue presentada y comentada por César García Álvarez y Roberto Castrillo Soto, de la Universidad de León. El Teatro Corsario representó la obra *Coplas por la muerte* en el Teatro Emperador, gracias a la colaboración Concejalía de Cultura del Ayuntamiento de León. La puesta en escena de textos de Jorge Manrique y del Arcipreste de Hita junto con las danzas castellanas de la muerte sirvieron de claro ejemplo de la pervivencia del

motivo literario del mundo del Más Allá. Asimismo, se ha realizado una visita a Ponferrada y al yacimiento de Las Médulas (Mirador y Galería de Orellán y Aula Arqueológica). F. Javier Sánchez Palencia, investigador del CSIC de Madrid, fue el encargado de explicar *in situ* el yacimiento arqueológico. La Delegación de León de la SEEC ha formado parte de la organización del Curso y ha contribuido económicamente en parte de sus actividades.

Finalmente hay que señalar que está a punto de publicarse, con la colaboración económica de la Sección de León de la SEEC, el Homenaje al Profesor Gaspar Morocho Gayo con el título de *Lógos hellenikós*.

SECCIÓN DE MADRID

Siguiendo su programación habitual, continuaron durante todo el mes de mayo los *Cursos de Latín y Griego* a través de profesores licenciados en Filología Clásica seleccionados por la propia Delegación. El número de alumnos, en cada uno de los niveles activados para este año, oscila entre seis y diez por grupo. Se impartieron cursos de latín de primer y segundo nivel y cursos de griego de primer nivel.

De acuerdo con la programación nacional, se realizó el día xx la prueba de griego Pythia. Esta prueba, que había comenzado a celebrarse antes de incorporarse a la organización internacional que concede los premios Pythia, atrae a un número cada vez mayor de estudiantes del ámbito de nuestra Delegación. Se examinaron en este año veinticinco estudiantes. Resultó ganadora Da. Penélope Raquel Baños Giménez, del IES de El Escorial, que también había ganado la prueba del *Certamen Ciceronianum* en nuestra Delegación. Aunque no resultó después ganadora en el conjunto del Estado, la Delegación de Madrid le costeó una estancia de una semana en Grecia, asistiendo al programa organizado por la Asociación Euroclassica, denominado «Por los teatros de Grecia», donde asistió a conferencias sobre el teatro antiguo y recibió algunas clases de griego moderno. Se realizaron así mismo visitas a los principales teatros de Grecia.

Por otro lado, en el mes de julio se llevó a cabo la habitual campaña arqueológica en Complutum (Alcalá de Henares) para estudiantes de Bachillerato y ESO, con la misma y entusiasta participación que en convocatorias anteriores. Las solicitudes llegaron a 115, de las que fueron seleccionadas las 65 con mejor expediente académico. Los alumnos fueron distribuidos en grupos, dirigidos por arqueólogos profesionales y tuvieron ocasión de aprender las nociones básicas de planimetría, cuadriculación de excavaciones y excavación por estratos. Este año se abrieron nuevos cortes en la zona supuesta de una de las puertas de la muralla de Complutum. Entre otros hallazgos, se encontraron fragmentos cerámicos de los tipos más conocidos en le mundo romano, pedazos de vidrio, estucos y pequeños restos de mármoles. Se avanzó en el conocimiento del urbanismo de esa zona de la antigua ciudad romana.

Con relación a los viajes de la Delegación, cabe reseñar que no fue posible —a causa del cierre de espacios aéreos y marítimos en el Mediterráneo oriental causados por la invasión de Irak— realizar el viaje programado a Cos-Rodas-Chipre. En su lugar, y a petición de los socios, la Delegación organizó un interesante recorrido por la Suiza romana que se desarrolló durante la segunda mitad del mes de agosto. La visita com-

prendió las ciudades de Ginebra, Lucerna, Lausana y Berna, entre otras, con sus magníficos museos antiguos. Se visitaron también importantes yacimientos arqueológicos romanos, extraordinariamente presentados y conservados, como *Aventicum*, y se pudo admirar también importantes centros de arte y cultura, como el monasterio de Sankt Gallen, y espléndidos paisajes alpinos. Todo el viaje constituyó una verdadera sorpresa por la importancia de los restos antiguos que existen en Suiza, por lo general poco conocidos por los interesados en el Mundo Clásico.

Dentro de las nuevas actividades organizadas por la Delegación durante el 2003, se ha realizado el segundo de los viajes de fin de semana. La visita esta vez se dirigió a las villas romanas de la Meseta Norte. Acompañados por el Presidente de la SEEC, Prof. Alvar, y por el anterior Presidente, Prof. Rodríguez Adrados, se visitaron las impresionantes residencias rústicas de la Olmeda y Quintanilla de la Cueva, en Palencia, así como la recién abierta y espectacularmente presentada villa de Almenara de Adaja, cerca de Olmedo, en Valladolid. También se visitó el Museo Municipal de Saldaña, donde se encuentran los restos materiales hallados en la villa de la Olmeda; se realizó una visita guiada por Palencia y su bella catedral gótica y hubo ocasión, finalmente, de conocer la colección privada de la familia Fontaneda en el castillo de Ampudia, donde se guardan piezas muy variopintas, entre las que se encuentran importantes restos celtibéricos y romanos. Como en la ocasión anterior no fue posible atender toda la demanda de plazas que hubo.

Durante los meses de octubre y noviembre se ha desarrollado el *XI Ciclo de Conferencias de Otoño*, dedicado este año al nacimiento de la ciencia y la técnica en la Antigüedad Grecorromana. El título ha sido *Hombre y naturaleza* y en él han participado diversos profesores de Madrid: Alberto Bernabé (Ciencias naturales), José Joaquín Caerols (Arquitectura y urbanismo), Paloma Ortiz (Matemáticas), Adolfo Domínguez Monedero (Geografía y viajes), Ana Rioja (Astronomía), Dolores Lara (Medicina), Javier Sánchez Palencia (Minería e ingeniería), Antonio Moreno (Música), Benjamín García Hernández (Gramática) y Antonio Guzmán (Botánica). En el transcurso del ciclo se presentó la publicación resultante de las conferencias del año pasado, titulada *Magistri. Diez lecciones sobre el Mundo Clásico*, donde se recogen preciosos e interesantes textos de los profesores Rodríguez Adrados, Lledó, Ruipérez, Blázquez, Díaz y Díaz, Luis Gil, Fontán, Bejarano, Ruiz de Elvira y García Calvo. El libro ha sido editado y será distribuido directamente por la propia Delegación.

SECCIÓN DE PAMPLONA

Como en el resto de las delegaciones locales, el 25 de abril tuvo lugar la prueba de preselección de participantes en el Concurso *Pythia* del presente año. Acudieron los dos aspirantes previamente inscritos, siendo enviado a la fase de selección nacional el ejercicio de uno de ellos.

En fechas recientes, y organizado en colaboración con el Ateneo Navarro, ha tenido lugar un ciclo de conferencias conmemorativo del XXV centenario del nacimiento de Sófocles. En él se ha tratado de evocar la figura del tragediógrafo ateniense en lo literario, en la puesta en escena de sus obras, y en la transmisión de sus textos y la pervivencia de su teatro.

El día 7 de octubre, D. Antonio Guzmán Guerra, Catedrático de Filología Griega de la Universidad Complutense, habló sobre «Sófocles, autor dramático». El día 8 intervino D. José Luis Navarro González, Catedrático de Griego del Instituto de Educación Secundaria «Carlos III» de Madrid y director teatral, quien abordó el tema «Sófocles a escena». Finalmente, el día 9, el Profesor Titular de Filología Griega de la Universidad de Zaragoza, D. Ángel Escobar chico, desarrolló la cuestión de «La pervivencia literaria de Sófocles».

El Presidente del Ateneo Navarro, D. Emilio Echavarren abrió y clausuró el ciclo, además de presentar al profesor Guzmán. Por la Sección de Pamplona de la S.E.E.C., su presidente, D. Ramón Martínez, se encargó de presentar al profesor Navarro y el Secretario, D. Óscar Gil arondo, hizo lo propio con el profesor Escobar. Todas las sesiones tuvieron lugar en la Sala de Conferencias de la Caja de Ahorros de Navarra, registrándose una abundante asistencia de público, que, en su caso, llegó a manifestar verbalmente su satisfacción ante las intervenciones.

Los días 16 y 17 de octubre tuvo lugar el Coloquio Internacional «Roma entre la literatura y la historia», organizado por el Departamento de Filología Clásica de la Universidad de Navarra con la colaboración de la Delegación local de la S.E.E.C. y la Facultad de Filosofía y Letras de la citada Universidad. Todas las sesiones, con asistencia de más de 60 participantes, se desarrollaron en los locales de la citada Universidad.

Las ponencias estuvieron a cargo de los profesores Marc Mayer, quien habló sobre «La epigrafía en la Antigüedad tardía»; Jean Pierre Martin, que lo hizo sobre «Fronton, Magister Imperatorum»; Francisco Javier Fernández Nieto, cuya intervención versó acerca de «El trofeo de Augusto en el extremo Occidente»; Antonio Alvar, que abordó el tema «Historia y literatura en la Eneida» y Juan Francisco Rodríguez Neila, cuya exposición trató de «Política y políticos municipales: una visión de las fuentes literarias latinas». Por su parte, tres sesiones dobles simultáneas acogieron las 30 comunicaciones que presentaron otros tantos inscritos, registrándose la ausencia de otros seis más por imprevistos personales de última hora.

En la sesión de clausura se rindió homenaje, con motivo de su jubilación, a la Dra. Carmen Castillo, Catedrático de Filología Latina de la Universidad de Navarra y presidente de la Delegación de la S.E.E.C., a la que, tras desarrollar la ponencia «Amiano Marcelino, Historiador», se hizo entrega del volumen que recoge todas las intervenciones registradas en el Coloquio, así como otras colaboraciones más de diversos colegas.

En el mes de marzo próximo está previsto desarrollar un ciclo cinematográfico similar a otros celebrados en los últimos años. Cada sesión girará en torno a la proyección de un documental, tratando de mostrar a través de dicha selección aspectos varios del mundo clásico que pueden ser de interés para el conocimiento de lo que el mundo de hoy debe a la Antigüedad greco-romana. Las sesiones se celebrarán en locales de la Universidad de Navarra y las proyecciones irán seguidas de sendos coloquios.

Se halla en fase de organización el IV Festival Juvenil de Teatro Greco-latino de Pamplona, que tendrá lugar el miércoles, 31 de marzo, con la puesta en escena de la tragedia de Sófocles, *Electra*, y la comedia de plauto, *Miles Gloriosus*. Como en las ediciones anteriores, patrocinan la iniciativa el Ayuntamiento de Pamplona, el Gobierno de Navarra, la entidad bancaria Caja Navarra y Ediciones Clásicas. La edición de 2004 se celebrará bajo los auspicios de la fundación C.R.E.T.A., que apoyará a la organización local.

Por lo que respecta al ámbito territorial de la Delegación, también bajo los auspicios de la fundación C.R.E.T.A., y con el patrocinio confirmado del Ayuntamiento de Logroño y Caja Rioja, el II Festival Juvenil de Teatro Greco-latino de Logroño ofrecerá el martes, 20 de abril de 2004 la tragedia de Sófocles, *Antígona*, y la comedia de Plauto, *Mostellaria*.

Información más detallada sobre los festivales de teatro puede encontrarse en la dirección de red: www.teatrogrecolatino.com

SECCIÓN DE SALAMANCA

Organizadas conjuntamente por el Departamento de Filología Clásica y por la Delegación de Estudios Clásicos, se han celebrado las XVII Jornadas de Filología Clásica de Castilla y León «Los clásicos de las literaturas griega y latina», con el siguiente programa: Lunes 24 de noviembre. Tarde: 4.30 horas. Prof. Dr. D. Francisco José Cuartero Iborra. Universidad de Barcelona. «El simposio como ámbito literario». 6.00 horas. Prof. Dr. D. Jesús Bartolomé Gómez. Universidad del País Vasco. «Livio o la historiografía como narración en Roma». 7.30 horas. Profa. Dra. D^a. María del Henar Velazco López. Universidad de Salamanca. «Meleagro. Un mito clásico». Martes 25 de noviembre. Tarde: 4.30 horas. Prof. Dr. D. Nicolás Castrillo Benito. Universidad de Burgos. «La ciencia en Cicerón o Cicerón científico». 6.00 horas. Profa. Dra. D^a. María del Henar Zamora Salamanca. Universidad de Valladolid. «La recepción de la sabiduría arcaica en Platón». 7.30 horas. Profa. Dra. D^a. Mercedes Encinas Martínez. Universidad de Salamanca. «La oda horaciana, canon del género lírico en Roma». Miércoles 26 de noviembre. Tarde: 4.30 horas. Prof. Dr. D. Jesús María Nieto Ibáñez. Universidad de León. «Los clásicos de la dietética: deporte y salud en Hipócrates y Galeno». 6.00 horas. Profa. Dra. D^a. Ana Isabel Martín Ferreira. Universidad de Valladolid. «Cornelio Nepote. Revisión de un clásico a través de su público». 7.30 horas. Prof. Dr. D. Francisco Cortés Gabaudan. Universidad de Salamanca. «Etimologías del vocabulario científico. Metodología e instrumentos». Jueves 27 de noviembre. Tarde: 4.30 horas. Profa. D^a María Ángeles Martín Sánchez. I.E.S. «Vaguada de la Palma» de Salamanca. «El *currículum* de Cultura Clásica en Castilla y León». 6.00 horas. Prof. Dr. D. Juan Antonio González Iglesias. Universidad de Salamanca. «La traducción de Catulo». El último día de las Jornadas se celebró la asamblea de la delegación local con información de la última Junta Nacional de la SEEC.

SECCIÓN DE VALLADOLID

El año 2003, se abrió en la Delegación de Valladolid con la asamblea ordinaria de socios, celebrada el día 24 de enero, en una sesión que se cerró con la conferencia impartida por la Dra. Dña. Teresa Amado, Profesora de Filología Griega de la Universidad de Santiago de Compostela, titulada: «*Covadonga*, una *Iliada* del siglo XX».

El día 10 de mayo tuvo lugar la tradicional excursión de socios, en la que se realizó una visita guiada a la villa romana de Almenara de Adaja. Recorrimos sus instalaciones y el museo de interpretación de las villas romanas de la mano de la directora de las excavaciones, la Profa. de la Universidad de Valladolid Dña. Carmen García Merino, quien nos ofreció todo tipo de explicaciones. Se completó el día con la visita al Convento de Sta. Clara de Tordesillas, incluidos sus famosos baños árabes.

Finalizamos el curso académico 2002-2003 el viernes 16 de mayo con un acto académico en el que impartió una conferencia D. Gregorio Hinojo Andrés, Catedrático de Filología Latina de la Universidad de Salamanca, en torno al «Testamentum Porcelli» y a continuación se produjo la entrega de los diplomas correspondientes a los participantes en el Certamen Ciceroniano, en el Certamen «Pythia» y a los ganadores del Concurso Lourdes Albertos.

LUIS SANZ DE ALMARZA Y SANZ DEL RÍO
(Vitoria 28-VII-1908 – Zaragoza 28-V-2003)

Frente a lo que decía el sabio Menandro, no siempre mueren jóvenes quienes son amados por los dioses. Luis era sin duda uno de ellos y su vida se prolongó, rodeada de serena bonanza, hasta alcanzar casi un siglo. El repaso pormenorizado de su peripécia vital así nos lo confirma (léase la espléndida evocación que de ella hace su hija Carmen en un artículo recientemente publicado en el nº 8 de la revista *Kalakòrikòs*, 2003). Aunque comenzó a estudiar Medicina en los años treinta –aprobó los dos primeros cursos en la Universidad de Barcelona y la pasión por las ciencias de la salud jamás le abandonó–, el trauma de guerra del 36 le convirtió en esforzado itinerante hacia San Juan de Luz, donde encontró amable acogida, ejerció la enseñanza, perfeccionó su francés, y de donde regresó a Madrid al final de la contienda. Licenciado en Filología Clásica por la Universidad Central en 1942, viajó a Brasil, donde permaneció dos años y acabó hablando perfectamente el portugués. A lo largo de casi veinte años, en Madrid, Linares o Antequera, enseñó e investigó, siguió aprendiendo lenguas y se asentó definitivamente en Calahorra, su Calahorra, que ya nunca abandonaría, salvo los últimos años de su vida para acogerse al cuidado filial en Zaragoza. Catedrático de Latín desde 1961, ejerció la docencia en Calahorra hasta 1978, año de su jubilación en el Instituto «Marco Fabio Quintiliano», del que además había sido director durante años, a finales de los sesenta. Nunca se resintió su inquietud intelectual después de su retiro oficial a lo largo de esos veinticinco años de forzado asueto que desde entonces disfrutó. Contaba con 84 años cuando en 1992 vio la luz su obra *Eustaquio Echauri Martínez, su vida y «Notas Filológicas (Sobre voces y frases incorrectas)»*, un auténtico homenaje a quien fuera su maestro y amigo y figura imprescindible en la historia de los estudios clásicos en España en la primera mitad del siglo XX. Y había cumplido ya los 90, en 1998, cuando apareció la obra que de consuno redactará con su compañero y amigo más íntimo, Justo Vicuña Suberviola, el *Diccionario de los nombres propios griegos debidamente acentuados en español*. Siempre recordaré el día en que Luis yo fuimos a la residencia de Justo para entregarle la primicia de los primeros ejemplares. Compartimos los tres una experiencia irrepetible de profunda alegría e intensas emociones que sólo encuentra explicación en la sincera e imborrable amistad que a lo largo de años cultivamos y que nos brindaban tres vidas que en conjunto sumaban casi la cuarta parte de un milenio, preludio asumido de esa eternidad que antes o después a todos nos espera bajo una deseada leve tierra.

ALFONSO MARTÍNEZ DÍEZ

ABSTRACTS OF THE PAPERS*

EC, Sp., 2003, t. XLV, n° 124, pp. 7-24.

Mme. Mame Sow Diouf, «La relation du citoyen et de l'état dans la pensée grecque antique»

The high number of Greek texts stored since 5th century b. C. that talk about the relationships between person and State shows that this topic was deeply interesting. The basic questions focused are: can the person alone rebel against the State laws? And, can power reach such a perfection that cannot be faced up by the citizens? From the analysis of texts we can conclude that for its writers it is essential the person submission to the laws, because otherwise the State would not subsist. The system's flaws can be reduced in democratical conditions, as changes in power guarantee equality.

EC, Sp., 2003, t. XLV, n° 124, pp. 25-46.

Elsa Rodríguez, «Los lechos de Casandra en *Troyanas* y *Hécuba* de Eurípides y en *Alejandra* de Licofrón»

The author proposes an analysis of the word «coach» related to Cassandra, from former Eurípides' and Lycophron's Works. The woman-lout must assume her slavery or concubine's condition and share friendly or by the force the champion's coach. Aiax, Agamenon and Apollo have been, in one way or the other, Cassandra's lovers, although each situation has different shades.

EC, Sp., 2003, t. XLV, n° 124, pp. 47-69.

Azucena Álvarez García, «La noche en Lesbos, según Longo»

This research deals with the notion «Lesbos' night», its shapes of expression and its role in Longo's romance. The conclusion is that it isn't a matter of simple temporal reference but it also has a complementary role in the mystic-religious process described in the novel (lack of qualifiers, silence, moment of pause and of the irrefutable dreams), that symbolize real facts.

* Abstracts recommended by the Comisión para la Investigación Científica y Técnica (CICYT) according to the UNESCO. Translated by A. Alvar and G. Alvar.

EC, Sp., 2003, t. XLV, nº 124, pp. 71-92.

Diana de Paco, «Nuevos procedimientos de recreación de la tradición clásica en *Calcetines, máscaras, pelucas y paraguas* de Luis Riaza»

This paper focuses on how a contemporary author adapts the structure (not only the contents) of classical theatre to his work, an issue that implies many difficulties. Luis Riaza, vanguardist dramatist, evidences a solid knowledge on classical tradition –epic, tragedy, comedy–, that allows him to reach farce and parody, in this work touching the conflict between Greeks and Trojans after the Helena's kidnapping.

EC, Sp., 2003, t. XLV, nº 124, pp. 95-105.

Francisco Rodríguez Adrados, «Los planes de Filología: recuerdo y perspectivas»

This paper submits the situation of teaching Philology at Spanish Universities in the last decades, focusing specially Classical Studies, and gives future proposals in the context of the imminent reform of the scholastic curriculum as a result of «Bolonia Pronouncement» and the creation of an European place on university teaching.